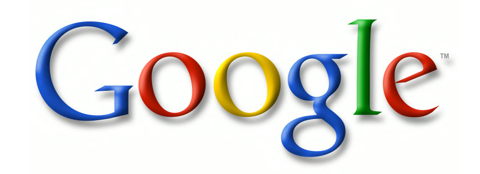
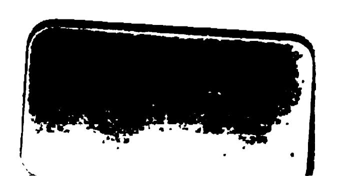






JOURNAL

D'UN

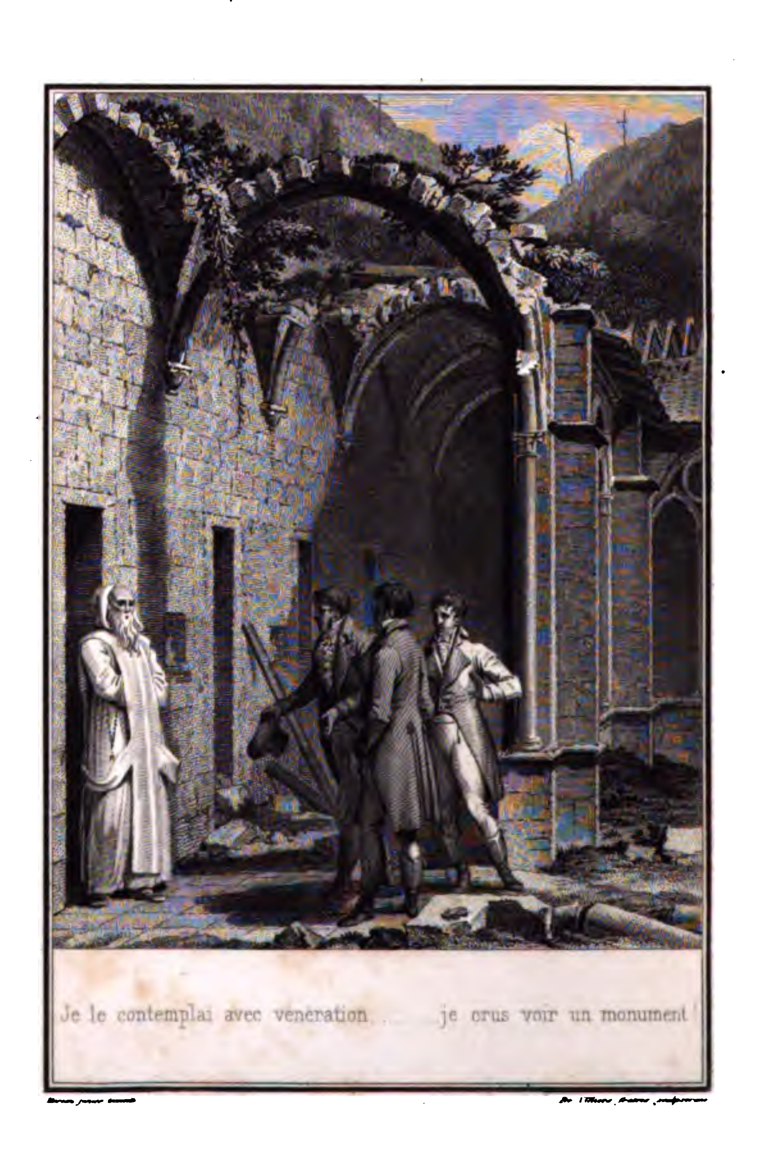
VOYAGE EN SAVOIE

ET

DANS LE MIDI DE LA FRANCE

Se trouve à Paris :

CHEZ BORRANI ET DROZ, LIBRAIRES, RUE DES SAINTS-PÈRES, 7.
DURAND JEUNE, LIBRAIRE, RUE LOUIS-LE-GRAND, 27.



Je le contemplai avec vénération . . . je crus voir un monument !

JOURNAL

D'UN

VOYAGE EN SAVOIE

ET

DANS LE MIDI DE LA FRANCE

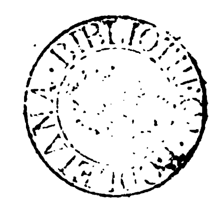
EN 1804 ET 1805

PAR L. C. HENRI DE LA BÉDOYÈRE

SECONDE ÉDITION

REVUE, CORRIGÉE, AUGMENTÉE D'UN APPENDICE
ET ORNÉE D'UNE GRAVURE EN TAILLE DOUCE D'APRÈS MOREAU LE JEUNE

« Le voyager me semble un exercice profitable.
L'âme y acquiert une continuelle exercitation à
remarquer des choses incogneues et nouvelles. »
(Essais de MONTAIGNE.)



PARIS
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9
MDCCCXLIX

PRÉFACE.

Je ne sais si je ne dois pas au public quelque excuse de remettre en lumière un ouvrage qui, lorsqu'il vit le jour pour la première fois, n'offroit déjà rien de neuf à la curiosité du lecteur, et que plus de quarante années écoulées depuis n'ont sans doute pas rajeuni.

Le *Voyage en Savoie et dans le midi de la France* parut en 1807 chez Giguet et Michaud[1]. La plupart des critiques doués d'une bienveillante indulgence

[1] Il en a été publié en 1809 une traduction allemande à Berlin.

ne dédaignèrent pas d'encourager cet essai d'un débutant dans la carrière des lettres. S'ils y relevèrent certains détails qui leur parurent trop minutieux, une légère pente à l'enthousiasme, défaut ordinaire de la jeunesse, ils distinguèrent, ils citèrent plusieurs morceaux écrits avec chaleur et sensibilité, ils rendirent généralement justice à la vérité des peintures.

L'édition étoit depuis longtemps épuisée, et je ne songeois pas à en donner une seconde. Ce livre, comme tant d'autres, seroit resté dans l'oubli, sans une circonstance fortuite qui m'inspira la pensée de l'en tirer un moment.

Me trouvant en 1845 dans les environs de Lyon, je ne pus résister au désir de revoir les provinces méridionales de la France, les belles villes, les campagnes parfumées, les chefs-d'œu-

vre des arts que j'avois jadis admirés. Eh! comment aurois-je laissé échapper l'occasion de jouir encore une fois du ciel d'azur de la Provence, d'aller raviver, en présence des lieux, mille agréables souvenirs que huit lustres écoulés n'avoient point effacés de ma mémoire!

Je partis seul, mon livre à la main. C'étoit pour moi un vieil ami, un guide sûr et fidèle, un témoin du passé, un terme de comparaison avec le présent.

Le peu de temps dont je disposois ne me permit pas de revenir entièrement sur mes premières traces. Il fallut me borner à descendre le cours du Rhône, à visiter les principales villes du Languedoc, de la Provence, celle de Genève à mon retour. Partout je fus frappé des grands changemens survenus depuis quarante ans, des progrès du luxe, du développement de l'indus-

trie, de la restauration des monumens des arts.

Il m'étoit impossible, dans cette course incomplète et rapide, de rassembler assez de matériaux pour refondre mon ouvrage; je n'en avois d'ailleurs nullement l'intention. Tel qu'il existe, il offre le tableau d'une époque déjà bien loin de nous; et l'on peut dire qu'en raison de son ancienneté même, il est aujourd'hui en quelque sorte nouveau.

En effet, lorsque je parcourus la France au printemps de 1804, elle ne faisoit que de sortir d'une longue et sanglante anarchie. La main puissante de Buonaparte avoit réuni les débris épars de l'ordre social, et jeté les fondemens de l'empire; mais de toutes parts des ruines encore fumantes attestoient l'ère fatale de la république, et les ravages de la guerre civile. Lyon,

l'héroïque cité, étoit couverte de décombres; les emblèmes de la royauté avoient disparu du sol françois, et sur les mêmes places décorées naguère des monumens élevés en l'honneur de deux de nos plus grands monarques, de Henri IV et de Louis XIV, on voyoit avec dégoût d'ignobles statues, ou des arbres dits *de la liberté*, au pied desquels avoit longtemps coulé le sang des plus pures et des plus nobles victimes.

C'est sous l'influence des émotions douloureuses, de la profonde indignation qu'un pareil spectacle inspiroit à toutes les âmes honnêtes et généreuses, que fut écrit ce voyage. J'ai dû lui conserver sa physionomie, sa couleur. En y mêlant d'autres peintures, en cherchant à concilier l'état actuel et l'état ancien des lieux, j'aurois nui au plan général, introduit dans les détails des disparates, une sorte de confusion,

quelquefois même affoibli ou détruit entièrement l'effet d'une scène pittoresque et touchante. J'en citerai un exemple.

Le monastère de la grande Chartreuse, renversé de fond en comble par la tourmente révolutionnaire, est maintenant relevé et florissant. Les disciples de saint Bruno sont remontés dans leur solitude aérienne. La grande Chartreuse repeuplée de ses religieux, pourroit fournir matière à une description plus ou moins intéressante; mais je doute qu'elle laissât dans l'esprit des souvenirs aussi vifs, aussi durables que la figure de dom Paulin [1] tel que je l'ai vû, privé de sa raison, toujours vêtu en chartreux, observant rigoureusement le jeûne, le silence, resté seul, debout, comme un monument

[1] C'est le sujet de la gravure placée en tête du volume.

funéraire, sur les ruines de son couvent.

Je n'ai donc rien changé au fond de mon ouvrage. Je me suis contenté de réparer quelques omissions, de rectifier quelques erreurs dans de courtes notes placées au bas des pages. J'ai renvoyé à un appendice, à la fin du livre, un petit nombre d'articles plus étendus. Plusieurs de ces derniers, composés à d'assez longs intervalles, contenant souvent des allusions aux événemens de l'époque, j'en ai indiqué la date pour éviter les anachronismes.

Le style a principalement été l'objet de mon attention. Toutefois, en le revoyant avec soin, j'ai cru devoir être sobre de corrections. Le *Voyage en Savoie et dans le midi de la France* est l'œuvre d'un auteur de vingt-deux ans. Il ne convenoit pas de lui imprimer le caractère d'un autre âge. Ainsi la partie

descriptive, tout ce qui étoit du ressort de l'imagination et du sentiment est resté à peu près intact. Il m'a semblé que des tableaux tracés dans le feu de la jeunesse, sous le charme des premières impressions, ne pouvoient que perdre à être retouchés à froid, fût-ce par une main plus exercée, et qu'il falloit leur laisser, tout imparfaits qu'ils sont, leur forme primitive, leur foible mérite, et jusqu'à leurs défauts même.

JOURNAL

D'UN

VOYAGE EN SAVOIE

ET

DANS LE MIDI DE LA FRANCE,

EN 1804 ET 1805.

SENS. — AUTUN.

Nous quittâmes Paris le 16 avril 1804, avec le projet de visiter une partie de l'Europe. A peine commencions-nous à sortir de la tristesse où de pénibles adieux nous avaient plongés, nous étions déjà dans la forêt de Senart. Le hameau de Lieursaint nous rappela la partie de chasse de Henri IV et la bonté paternelle du plus vaillant de nos rois. Nous déjeunâmes à

Melun, patrie du naïf traducteur de Plutarque, qui, comme notre ancien satirique,

Dans son vieux style encore a des grâces nouvelles.

Quelques heures après, nous parvînmes au sommet d'une colline d'où nous découvrîmes les bords délicieux de la Seine et de l'Yonne, la ville de Montereau, et ce pont fameux dans l'histoire par la mort tragique de Jean-sans-Peur, duc de Bourgogne. Nous jouîmes ensuite jusqu'à Sens de l'aspect d'une fertile campagne.

Sens, situé au confluent de l'Yonne et de la Vanne, est une vilaine ville. Les rues en sont étroites, la plupart des maisons bâties en terre et en bois, avec des encadremens de brique aux portes et aux fenêtres. On admire dans la cathédrale, dédiée à saint Étienne, les vitraux peints par Cousin. Le génie barbare de la révolution qui a précipité du trône sur l'échafaud l'infortuné Louis XVI, n'a point respecté les cendres du Dauphin et de la Dauphine. Leur mausolée, enlevé du

chœur, est relégué dans le fond d'une chapelle [1].

Nous suivîmes, au delà de Sens, une fertile vallée baignée par l'Yonne, qu'on perd et qu'on retrouve de temps en temps. Joigny, Auxerre, disposés en amphithéâtres sur des coteaux, le long desquels elle serpente, sont trop connus pour qu'il soit besoin de les décrire.

Près de Vermanton, gros bourg entouré de monticules qui ont la forme de cônes tronqués, passe la rivière de Cure : c'est là qu'on arrête et retire le bois de chauffage, qu'on y jette *à flot perdu* dans le Morvan. On en construit des trains qui descendent à Paris par l'Yonne et la Seine. Nous couchâmes à Lucy-le-Bois.

La journée du lendemain ne nous offrit rien d'intéressant. Nous ne fîmes qu'entrevoir la petite ville d'Avalon sur la Cou-

[1] Il est maintenant rétabli dans son ancienne place. Ce monument en marbre blanc, ouvrage d'un des fils du célèbre Coustou, jouit de l'estime des connoisseurs pour la belle pose des figures et pour le fini des détails. Le sujet en est allégorique et par conséquent un peu froid.

sine, et le village de Chissey, enfoncé dans une gorge étroite où roule le Souternin et que bordent pendant plus de deux lieues des collines doucement arrondies.

Nous arrivâmes le 18 à Autun. Cette ville près de laquelle coule la rivière d'Arroux, fut jadis, sous le nom de Bibracte, la capitale des Éduens, le premier peuple de la Gaule avant que César l'eût asservie. Elle étoit riche en monumens des arts; le peu qui en reste a éprouvé tant de dégradations, qu'on a peine à en deviner la destination première. Tel est sur le bord de l'Arroux un édifice carré, qu'on appelle le temple de Janus. Il n'en subsiste plus que deux côtés percés de différentes ouvertures, avec des niches dans les intervalles. Ils ont environ sept pieds d'épaisseur, et soixante et dix-huit de hauteur. Les deux autres sont détruits jusqu'au niveau du sol.

La porte d'Arroux, formée de deux grandes arcades pour le passage des voitures, et de deux petites sur les côtés pour

les gens de pied, est un ouvrage des Romains. Un magnifique entablement la couronne. Des dix arcades qui composoient la galerie supérieure, on n'en compte plus que sept. Les ornemens des pilastres et des chapiteaux se distinguent par la délicatesse du travail.

La porte Saint-André, située dans le voisinage de celle-ci, de même forme et de même origine, mérite aussi, quoique moins belle, d'attirer les regards. Plus loin, sont quelques vestiges des remparts de l'ancienne cité.

On voit au hameau voisin de Couhard, une espèce de pyramide circulaire, bâtie en petites pierres bien cimentées, et terminée en boule. Elle peut avoir cinquante pieds de diamètre à sa base, et autant d'élévation. Le temps l'a fort endommagée. On la regarde comme le tombeau d'un personnage illustre, resté inconnu.

Tout auprès est le champ *des Urnes*, ainsi nommé de la grande quantité de monumens funéraires qu'on y a trouvés.

Il existe encore aux environs un foible

reste d'amphithéâtre; mais l'herbe recouvre les gradins, l'arène et les loges des bêtes féroces.

Après avoir erré quelque temps dans cette campagne abandonnée, je tournai mes pas vers les demeures des hommes, et je passai des ruines de l'antique Bibracte aux habitations de la moderne Autun. Ici ma curiosité fut bientôt satisfaite. Plus de souvenirs du peuple-roi, rien qui parle à l'âme ni à l'imagination. Les Autunois (s'il faut en croire M. Millin), plus barbares que le temps, ont détruit de leurs mains les monumens qui embellissoient leur cité, et employé à des constructions vulgaires ces vénérables débris[1]. Je visitai

[1] Les Autunois sont bien revenus de l'indifférence pour les arts que leur reproche un peu brutalement l'auteur du *Voyage dans les départemens du midi de la France*. Une société archéologique s'est formée, depuis plusieurs années, à Autun : les savans et les amateurs éclairés qui la composent se consacrent avec ardeur à l'étude de l'antiquité. Ils ont déjà fait d'importantes découvertes et publié divers mémoires, parmi lesquels je citerai celui de M. de Fontenay, intitulé : *Fragment d'Histoire métallique*.

à la hâte la chapelle du collége des Jésuites, la cathédrale avec son chœur en forme de demi-cercle orné de colonnes de marbre. Je parcourus rapidement les places, les promenades, et m'élançant hors de la ville, je m'empressai de me soustraire au vain bruit des vivans, pour retourner entendre le silence éloquent des morts.

CHALON-SUR-SAÔNE. — MACON. — ARRIVÉE A LYON. — PLACE BELLECOURT.

En sortant d'Autun, nous gravîmes pendant une heure entre des monticules uniformes, élevés comme par degrés les uns au-dessus des autres, et dont la nudité n'est recouverte que par des bois chétifs et rabougris. Ce triste aspect ne tarda point à faire place à une perspective plus riante et plus variée. Bientôt nous

découvrîmes ces coteaux fertiles en vins exquis, délices des gourmets et richesse de la Bourgogne. A Saint-Léger, nous aperçûmes le canal de Charolois, autre source de sa prospérité, et le soir nous le retrouvâmes en entrant dans Châlon.

La position de cette ville sur une rivière commerçante, avec un quai bordé de belles maisons et un pont orné de pyramides quadrangulaires, est très-agréable.

Plus loin, nous traversâmes la petite ville de Tournus qui a donné le jour au célèbre Greuze, le créateur du drame dans la peinture et quelquefois l'égal des plus grands peintres d'histoire, par l'ordonnance et le pathétique de ses compositions.

On commence à remarquer, près de Tournus, un changement sensible dans le langage et dans l'habillement. Déjà le françois est défiguré par un patois presque inintelligible. Les femmes du peuple portent une jupe d'étoffe grossière, ordinairement bleue, avec un corset pareil,

bigarré de plusieurs bandes de drap ou de velours autour des coudes, des épaules, et derrière le dos. Une collerette bien plissée, en linge fin ou en dentelle, leur tient lieu de fichu. Leur bonnet est surmonté d'un petit chapeau rond de feutre noir avec une rosette, et le long de leurs oreilles tombent, en forme de pendans, des nœuds de rubans (*a*).

Mâcon s'étend sur la pente d'une colline qui descend jusqu'à la Saône, rivière si tranquille, qu'il faut un peu d'attention pour distinguer de quel côté elle coule [1]. Un large quai embellit ses rives, et du milieu du pont qui la traverse s'élève une petite pyramide, ancienne limite de. la Bresse et du Mâçonnois. Une avenue nouvellement plantée conduit à l'hôpital de la Charité, édifice décoré d'un dôme. Le reste de la ville ne présente que de vilaines rues et de vilaines maisons.

Depuis Paris, la pluie, le froid et la

[1] *Flumen est Arar, quod per fines Æduorum et Sequanorum in Rhodanum influit incredibili lenitate : ità ut oculis in utram partem fluat judicari non possit.*

neige avoient attristé notre voyage. Pendant notre séjour à Mâcon, la température changea tout à coup. Le jour que nous en partîmes, le ciel étoit pur et sans nuages, le soleil répandoit sur les champs une chaleur douce et vivifiante. Nous fûmes frappés des rapides progrès de la végétation. Mille fleurs récemment écloses émailloient les prairies, le deuil des arbres avoit disparu sous un tendre feuillage, l'alouette s'élançoit vers les cieux en chantant le retour de la belle saison; je regardois, j'écoutois, et de toutes parts je recevois d'agréables sensations. Une scène immense étoit ouverte devant nous, de vastes plaines enrichies des trésors de Cérès et du dieu des vendanges, des prés verdoyans, de jolis bosquets, une foule de villages, à travers lesquels la Saône promenoit paisiblement l'abondance de ses eaux. D'un côté, l'horizon n'avoit pour bornes que la voûte du firmament; de l'autre, les hautes cimes des monts Jura, encore chargées de neige, formoient la bordure de cet admirable tableau.

Villefranche nous en fit oublier un moment les beautés. En parcourant sa seule et longue rue, nous vîmes, dans l'espace d'un quart d'heure, plus de jolis visages que nous n'en avions rencontré depuis huit jours.

Nous passâmes ensuite à Saint-Georges de Rognains. C'étoit la fête du village. Tous les habitans la célébroient à l'envi. La jeunesse couroit vers la place ombragée d'ormeaux, où retentissoit le son joyeux des instrumens ; les vieillards la suivoient à pas lents, le sourire sur les lèvres, et sembloient retrouver dans le bonheur de leurs enfans le sentiment de leurs plaisirs passés ; les jeunes filles excitoient et partageoient l'allégresse générale, et le mouvement de la danse donnoit à leur physionomie une expression charmante.

Nous nous éloignâmes à regret de ce riant spectacle, et l'impression qu'il fit sur nous n'étoit pas encore effacée, quand la nuit nous força de nous arrêter à Anse, gros bourg sur l'Azergue, qui se jette un peu au-dessous dans la Saône.

Presque en face de son embouchure, est situé Trévoux, connu par le dictionnaire françois et par le Journal des sciences et des arts qui en portent le nom.

Le jour suivant, nous poursuivîmes notre route, sans rien observer d'intéressant. Une mélancolie profonde succéda dans notre âme aux douces émotions de la veille. Nous approchions de Lyon, nous allions voir cette vaste cité, il y a peu l'objet de l'envie et de l'admiration, maintenant celui de l'intérêt et de la pitié de toute l'Europe. Nous allions voir des ruines qui ne sont pas l'ouvrage du temps, mais des hommes, si l'on doit le nom d'hommes à des monstres altérés d'or et de sang. Au milieu de ces tristes réflexions, nous arrivons dans une large avenue qui se termine au faubourg de Vaize. En côtoyant la Saône, nos yeux cherchent en vain cet ancien quartier de Bourgneuf, de plus de quatre cents toises de long, et ce demi-cercle de murailles bâties par Charles-le-Sage; nous passons sous le rocher qui servoit d'as-

siette au château de Pierre-Scize ; la ville se découvre successivement à nos regards ; nous traversons le pont de pierre construit sur la Saône dans le XIe siècle, et nous allons descendre à l'hôtel de l'Europe.

Vis-à-vis est la place Bellecourt. Aussitôt que nous eûmes pris quelques momens de repos, nous sortîmes pour nous y promener. Nous errâmes çà et là, sans voir autre chose que des monceaux de décombres (*b*). Je m'éloignai de mes compagnons, et me retirant sous une allée solitaire de tilleuls, je m'assis sur un banc. Voilà donc, me dis-je à moi-même, cette place jadis si admirée et si digne de l'être ! Qu'est devenue la superbe statue équestre de Louis-le-Grand, du sculpteur Desjardins ? Où sont les beaux groupes de la Saône et du Rhône, ouvrage des Coustous, qui embellissoient son piédestal, les jets d'eau combinés avec grâce, dont la main habile de Chabry avoit sculpté les ornemens, et les compartimens de gazon si frais, si agréables à l'œil ? Quoi ! la fu-

reur du pauvre armé contre le riche, hélas! et contre lui-même, n'a rien épargné? Non, les vastes édifices bâtis aux deux extrémités de la place sur des dessins uniformes, le marteau révolutionnaire les a frappés, ils n'existent plus. Accablé de ces douloureuses pensées, je rejoignis mes compagnons, et nous rentrâmes dans notre hôtel.

ORIGINE, SITUATION, COMMERCE, MONUMENS DE LYON.

Lyon, déchu de son rang, de sa prospérité, privé même de son nom (*c*), dans l'effroyable tempête politique qui engloutit une partie de sa population, est pour l'homme judicieux et sensible une ample matière de réflexions, et le sujet d'une inépuisable mélancolie. Quel tableau plus douloureux et plus fécond à la fois en

grands enseignemens, que celui d'une ville immense qu'une révolution, soi-disant faite pour le bonheur de tous, a rendue veuve de ses meilleurs citoyens, et qui n'offre plus à l'œil attristé que des ruines, là où s'élevoient naguère des édifices superbes! Mais combien les impressions qu'il excite acquièrent plus de force, lorsqu'on les reçoit des objets mêmes, et qu'on pleure à la source des larmes ! Je vous ai vus couchés par terre, chefs-d'œuvre du génie qu'une fureur barbare a renversés, rues dévastées et solitaires, quartiers antiques livrés en proie au fer et aux flammes, j'ai erré parmi vos débris, le cœur serré et les yeux humides. Mon âme s'est ouverte tour à tour au sentiment d'une tendre pitié pour les victimes, d'une juste indignation pour les bourreaux.... Mais détournons un moment nos regards du spectacle qui nous environne, et reportons-les sur le berceau de cette ville infortunée.

L'opinion la plus générale attribue la fondation de Lyon à L. Munatius Plancus,

lieutenant de César, l'an de Rome 711 (quarante et un avant l'ère chrétienne). Ses rapides accroissemens lui méritèrent bientôt le titre de métropole des Gaules. Auguste se plut à l'enrichir de ses dons, et la reconnoissance de soixante nations lui érigea un autel au confluent du Rhône et de la Saône. Claude, né dans son sein, ouvrit à ses habitans l'entrée du sénat. Cette grandeur fut de courte durée ; un affreux incendie consuma la ville tout entière, et suivant l'expression énergique de Sénèque, *una nox fuit inter maximam urbem et nullam*[1]. Néron, attendri, plaignit son malheur et releva ses murs. Les successeurs de cet empereur continuèrent à l'honorer de leur affection, et les règnes d'Adrien et d'Antonin furent une lutte touchante de bienfaits et d'amour entre les souverains et les sujets.

Cependant une grande révolution chan-

[1] « Entre l'existence d'une ville immense et son entier anéantissement, il n'y eut d'intervalle qu'une seule nuit. »

geoit la face du globe. Les ténèbres du paganisme s'évanouissoient de toutes parts devant l'éclat victorieux d'une religion divine. Ce nouvel ordre de choses ne pouvoit s'opérer sans de violentes secousses. Les persécutions signalèrent partout l'établissement du christianisme. A Lyon, elles furent terribles. Saint Pothin, saint Irénée et dix-neuf mille de leurs disciples périrent martyrs de la foi. L'empereur Sévère fit ravager la ville par ses troupes. Ce ne fut que dans le IVe siècle qu'elle sortit de ses ruines, et que l'Église obtint la paix et la liberté des consciences.

L'empire romain s'avançoit à grands pas vers sa chute; il succomba sous les coups des barbares conquérans du nord. Lyon, d'abord envahi par les rois de Bourgogne auxquels succédèrent les rois Francs, subit ensuite le joug de divers maîtres, princes, comtes, archevêques. Dans le VIIIe siècle, les Sarrasins s'en emparèrent, en renversèrent tous les édifices[1], et passèrent au

[1] On doit attribuer à ces ravages successifs l'absence presque totale d'antiquités dans une ville qui a tenu, sous

fil de l'épée, la plupart de ses habitans. Je me hâte de traverser cette épaisse nuit d'ignorance et de barbarie, où les annales incertaines des peuples sont trop souvent ensanglantées.

Philippe-le-Bel réunit la ville de Lyon à la couronne de France. Elle n'en a point été séparée depuis. Le dévouement des Lyonnois à leurs légitimes souverains ne s'est jamais démenti. Entraînés un instant par la coupable erreur de la Ligue, ils ne tardèrent pas à rentrer dans le devoir, et leur repentir fut accompagné de marques si sincères, que Henri IV déclara dans un édit solennel, qu'il n'avoit pas de plus fidèles soldats, ni l'État de meilleurs citoyens.

Cet amour pour le sang de leurs maîtres n'étoit pas en eux l'effet d'un aveugle enthousiasme. Le sentiment de la reconnoissance en nourrissoit le feu sacré dans

la domination romaine, un rang si distingué. Excepté les restes de l'aqueduc de M. Antoine, un taurobole parfaitement conservé, et les colonnes qui figurent aujourd'hui dans l'église d'Aisnai, on ne trouve ailleurs que d'informes débris.

leurs cœurs. Lyon, l'objet constant de l'intérêt de la couronne, avoit conservé, par une faveur spéciale, ses anciennes institutions. Sa prospérité même étoit l'ouvrage d'un de nos plus illustres monarques. François Ier, qui eut la gloire avec Léon X, de donner son nom à l'un des quatre grands siècles dont s'honore l'histoire du monde, prit ses fabriques sous sa royale protection, et c'est à dater de son règne qu'elles commencèrent à devenir florissantes.

Cette ville doit à sa position un avantage unique pour le commerce. Placée au centre de grandes routes qui correspondent à l'Allemagne, à l'Italie, à l'Espagne, elle voit couler sous ses murs un fleuve impétueux qui porte à la Méditerranée le tribut de ses richesses, et dans son sein une tranquille rivière dont les eaux, douées d'une vertu particulière pour la teinture de la soie, lui ouvrent par les canaux du Charollois et de Briare, des communications avec Paris et l'Océan.

Lyon, inégalement divisé par la Saône

et bâti en partie sur plusieurs collines, en partie sur un terrain uni, présente le long du Rhône une façade presque régulière, ornée d'un quai d'une demi-lieue d'étendue. Au delà du fleuve, se déploie la plaine des Brotteaux. Deux ponts y aboutissent. Le premier qui touche au faubourg de la Guillotière en prend le nom, le second jeté six cents toises plus haut porte celui de l'architecte Morand. La chaussée construite par Perrache, qui osa reculer de plus d'un mille le confluent de la Saône et du Rhône, forme une magnifique avenue plantée de peupliers, et terminée par le pont de la Mulatière.

Sans sortir de la ville, on jouit pour ainsi dire des agrémens de la campagne. Quelle variété de sites pittoresques, de perspectives délicieuses! Ici la vue se repose sur de rians coteaux couverts de vignes, de jardins, de maisons de plaisance; là elle s'égare dans des plaines fertiles, semées de prairies et de moissons; d'un autre côté elle découvre aux confins de l'horizon les cimes glacées des Alpes, semblables à

des nuages blanchâtres. La beauté du ciel répond à celle du paysage. Le climat, pour l'ordinaire doux et tempéré, est également exempt des longs hivers du nord, et des chaleurs brûlantes du midi de la France.

Ainsi comblés des faveurs de la nature, les Lyonnois cultivoient les arts avec une heureuse émulation. Les deux hémisphères se paroient à l'envi des produits de leurs manufactures, où l'or, l'argent, et la soie unis ensemble par un merveilleux tissu, se métamorphosoient en étoffes précieuses dont les savans dessins imitoient les chefs-d'œuvre de Zeuxis et d'Apelles. Leur industrie sembloit être inhérente au sol qu'ils habitoient. Nos voisins en ont fait plus d'une fois l'expérience. Quelques ouvriers séduits par des offres avantageuses, quittèrent nos fabriques pour passer dans les leurs; mais à peine transportés sous un ciel étranger, ils y perdoient leur génie, et devenoient inférieurs à eux-mêmes.

Depuis sa réunion à la couronne de France, Lyon contribua plus qu'aucune

autre cité du royaume à la gloire et à la prospérité nationales.

Mon dessein n'est pas de raconter l'histoire des événemens déplorables dont il a été le théâtre. Ah! loin de nous rejeter vers les abîmes du passé, tâchons plutôt d'en rappeler notre pensée! Dans ce long et fatal enchaînement de malheurs et de crimes, n'est-on pas sûr de trouver des regrets partout où l'on cherche des souvenirs?... et quelle ville en réveilla jamais de plus cruels que Lyon!

Déjà nous avons fait connoître son origine, sa situation; il nous reste à donner une idée de ses manufactures et de ses établissemens publics.

Toute l'Europe a retenti du coup funeste que le commerce reçut dans ses murs, et l'on doit moins s'étonner de l'état de foiblesse où il languit aujourd'hui, que de ses courageux efforts pour sortir d'un entier anéantissement. Les obstacles nés de la révolution et de la guerre ne sont pas les seuls qu'il ait à vaincre. Avant cette époque de désastres où toutes les sources de

l'industrie lyonnoise furent taries à la fois, l'inconstance de la mode avoit déjà porté une atteinte sensible à la plus importante, à celle qui, dans des temps plus heureux, nourrissoit soixante mille ouvriers; je veux parler des manufactures de soie, d'étoffes brochées, de gaze et de crêpes. Dès 1788, on y remarquoit des symptômes affligeans de décadence. Sur quinze mille métiers, il y en avoit plus de cinq mille oisifs. Ce décroissement étoit l'effet du goût général des femmes pour les mousselines et les linons, de l'habitude contractée par les hommes de porter, dans toutes les saisons, du drap et du basin, au lieu de satin et de velours; enfin, de l'usage de la tapisserie pour les meubles, et du papier peint pour la tenture des appartemens.

Les manufactures de soie se sont relevées en partie, mais elles ont besoin, pour prospérer, du retour de la paix, du rétablissement des communications avec le nord de l'Europe, avec le Levant, avec l'Amérique méridionale, surtout d'un changement de mode en France.

La passementerie, le tirage d'or tombèrent presque totalement avec l'éclat des grandes fortunes et le luxe des cérémonies religieuses. La broderie, qui occupoit autrefois six mille femmes, n'en occupe pas aujourd'hui six cents. Que n'existe-t-il un moyen de faire revivre cet art ingénieux, si convenable à la délicatesse et au goût du sexe!

La chapellerie et la corroierie ont éprouvé aussi un extrême dépérissement; mais elles répareront leurs pertes avec plus de facilité, lorsque la paix aura rendu la liberté des relations commerciales sur le continent et sur les mers.

La librairie qui s'adonnoit de préférence aux livres d'église, aux ouvrages de théologie et de jurisprudence, a partagé leur discrédit. Il faut, pour rappeler la fortune, qu'elle change de spéculation.

Outre ces branches d'industrie qui florissoient depuis longtemps à Lyon, cette ville en renferme beaucoup d'autres moins lucratives, telles que les verreries d'Aisnai et de Perrache, la fabrique de vitriol du

faubourg de la Guillotière, des filatures de coton, et plusieurs manufactures de papiers peints. Sans en avoir aucune dont le fer soit la matière première, elle fait un grand commerce de ce métal; elle reçoit à peu de frais celui des départemens du Jura, du Doubs, de la Haute-Saône, de la Côte-d'Or, des deux Marnes, et le distribue aux nombreuses fabriques du département de la Loire, ou l'envoie économiquement par le Rhône dans le midi de la France.

Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur les divers élémens dont se composoit l'ancienne opulence de Lyon, nous songeâmes à visiter les monumens publics les plus intéressans de cette vaste cité. Nous commençâmes par le quartier d'Aisnai, dans lequel existoit jadis le temple dédié à Auguste, et le collége célèbre sous le nom d'Athénée. C'est là qu'un monstre dont l'extravagance égaloit la cruauté, Caligula, établit ces concours littéraires où l'auteur jugé indigne du prix qu'il proposoit, étoit condamné à effacer son ouvrage

avec sa langue, ou à être battu de verges, et quelquefois même précipité dans le Rhône :

Palleat ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut lugdunensem rhetor dicturus ad aram.

Qu'il pâlisse d'effroi, comme un pâtre timide
Qui sent sous ses pieds nus un serpent homicide,
Ou comme le rhéteur, à l'autel de César,
Près de courir du prix le périlleux hasard.

Les quatre colonnes de granit qui soutiennent le dôme de l'église moderne sont un débris de l'ancien temple. Dans l'origine elles n'en faisoient que deux, et placées aux côtés de l'autel, chacune supportoit une statue colossale de bronze. En les coupant par le milieu, on a détruit l'effet de leurs belles proportions, leur élégance et leur légèreté.

A l'extrémité du quartier d'Aisnai, nous tournâmes sur la gauche, et nous suivîmes la levée Perrache jusqu'au pont de la Mulatière, jeté sur la Saône près de l'endroit où elle se confond avec le Rhône. Nous gagnâmes ensuite les hauteurs de

Sainte-Foi, qui produisent des vins estimés, et nous dirigeant vers Fontanière, colline ainsi nommée de l'abondance de ses sources, nous allâmes dîner chez un excellent homme (M. Saget), avec qui nous avions fait depuis peu connoissance. De la terrasse de sa maison, on découvre par un ciel serein, à quarante lieues de distance, le géant des Alpes, le majestueux Mont-Blanc. M. Saget a deux sœurs jumelles, merveilleux type de ce jeu bizarre de la nature auquel Plaute et Regnard ont dû l'heureuse idée de leurs Ménechmes. Figure, taille, démarche, son de voix, tout est semblable en elles. Comme pour augmenter à plaisir l'illusion, les deux sœurs affectent dans leur habillement une parfaite régularité. Elles portent toujours les mêmes robes, les mêmes bonnets, les mêmes rubans : en sorte qu'il est presque impossible de les distinguer l'une de l'autre. Cette prodigieuse ressemblance occasionna pendant le dîner plusieurs quiproquos qui excitèrent la gaieté des convives. M. Saget est riche, et fait un noble

usage de sa fortune. Sa table est ouverte en tout temps à ses amis, et en particulier aux pauvres chanoines de Lyon, qui l'appellent leur doyen : ils pourroient aussi l'appeler leur père, car il leur en tient lieu.

Nous montâmes dans la soirée à Notre-Dame de Fourvières, chapelle construite des débris d'un édifice élevé par Trajan, à laquelle les Lyonnois ont une grande dévotion. Auprès, est une plate-forme d'où l'œil embrasse toute l'étendue de la ville, la Saône qui la traverse, le Rhône qui l'entoure du côté de l'est, la montagne de Saint-Sébastien qui l'abrite des vents du nord, celle des Chartreux qui la borne à l'ouest, et les plaines de la Bresse et du Dauphiné dont les confins se perdent dans l'horizon.

Le poëte Sénèque a rendu une partie de ce tableau dans les vers suivans :

Vidi duobus imminens fluviis jugum,
Quod Phœbus ortu semper obverso videt,
Ubi Rhodanus ingens amne prærapido fluit,
Ararque dubitans quò suos cursus agat,
Tacitus quietis alluit ripas vadis.

De ce mont qui domine une double rivière,
Et que dès son lever l'astre du jour éclaire,
J'ai vu le Rhône, enflé du tribut des torrens,
Précipiter le cours de ses flots turbulens,
Et la Saône incertaine où conduire son onde,
S'endormir en son lit dans une paix profonde.

Nous descendîmes de Fourvières au couvent de la Visitation, surnommé l'Antiquaille[1]. L'ancien palais sur les ruines duquel il est bâti, servit de demeure aux empereurs romains, aux préfets du prétoire, et fut le berceau de ce Germanicus dont la mort prématurée fit répandre tant de larmes.

Nous rentrâmes dans la ville par le quartier Saint-Jean, où nous vîmes le beau portail de la cathédrale. L'intérieur, dépouillé de tout ornement, n'a rien de curieux qu'une horloge renommée pour l'ingénieuse multiplicité de ses ressorts et l'étonnante variété de ses usages, mais dont le mouvement est arrêté depuis plusieurs années.

[1] C'est aujourd'hui l'hôpital des fous et des vénériens.

...ne et
... de la
...e l'hôtel
...place des
...e. Nous y
... La salle,
..., nous parut
...moins contens
...*Misanthropie et*
...e faisoit plus ver-
...ue nous causoient
...nous laissa le loisir
...rds sur les loges, où
...beaucoup de jolies
...est une fleur assez
...mais elle passe vite.
...Lyonnoises ont d'autres
...ides, de la douceur dans
...l'agrément dans l'esprit,
...r les talens.
...d'ajouter l'éloge des hom-
...es femmes? Qui ne connoit
...leur loyauté, leur politesse?
...proché de l'ardeur pour le
...éfléchir que le gain est le but

naturel du commerçant, comme la gloire celui du guerrier. D'ailleurs cette passion n'exclut pas en eux l'amour des beaux-arts, et s'allia dans tous les temps aux plus généreux sentimens d'humanité.

Les asiles ouverts à la douleur et à l'infortune, qui furent le premier objet de notre seconde promenade, nous en fournirent des preuves éclatantes. On en compte deux principaux, placés à peu de distance sur le quai du Rhône, l'hôpital de la Charité fondé dans le XVIe siècle, et l'Hôtel-Dieu dès le VIe. Ils réunissent l'un et l'autre la magnificence à l'étendue et à la salubrité. Une commission composée de cinq membres les administre gratuitement, et des femmes animées par de purs motifs de religion, y remplissent les pénibles fonctions de la charité, avec un zèle évangélique.

On reçoit dans le premier les vieillards septuagénaires, les orphelins et les enfans de la *patrie*, c'est-à-dire ceux du libertinage.

Le second est destiné aux malades, aux

femmes enceintes, et aux fous. Il contient douze cent soixante-douze lits en fer. Chaque individu a le sien. On distingue, on sépare les maladies. Ici sont les fièvres lentes, là les fièvres aiguës, plus loin les catarrhes, les fluxions de poitrine; ailleurs, d'autres genres de maux, et dans une même enceinte, toutes les misères, toutes les souffrances humaines.

La grande infirmerie disposée en forme de croix grecque, a près de cent toises de long. Au milieu, sous un dôme de trente-six pieds de diamètre, s'élève un autel isolé, de forme carrée, et visible pour tous les malades. Quelle belle et touchante idée, que celle de célébrer les saints mystères devant des malheureux, la plupart privés de parens, d'amis, condamnés à souffrir sans être plaints, et de faire descendre du ciel la divinité elle-même pour les consoler, pour leur inspirer des sentimens de courage, de patience et de résignation!

L'hôpital de la Charité et l'Hôtel-Dieu jouissoient autrefois de revenus considé-

rables qui s'accroissoient encore tous les ans par des dons et par des legs. Le soin de les administrer étoit regardé comme un honneur, celui de les enrichir, comme un moyen de s'attirer les bénédictions célestes. Beaucoup de négocians, en formant une entreprise, les associoient pour une part déterminée, aux futurs bénéfices de leurs spéculations. Quiconque faisoit un testament, ne manquoit guère d'y insérer une clause en leur faveur. On gravoit, dans la chapelle de ces hospices, les noms de leurs bienfaiteurs; on y exposoit leurs images à la reconnoissance du pauvre, et à la vénération publique. Des hommes ennemis de toute religion, de toute vertu, de tout sentiment moral, les en avoient enlevées. L'autorité redevenue l'interprète de l'opinion et de la justice, s'est empressée de les y replacer. Cet hommage rendu aux amis de l'humanité, en même temps qu'il honore leur mémoire, doit produire des imitateurs de leurs pieuses largesses. La pitié pour le malheur n'est pas éteinte dans le cœur

des Lyonnois, et elle réparera les pertes immenses des hôpitaux, dès que les progrès du commerce lui en donneront les moyens.

Nous passâmes, de l'Hôtel-Dieu, à la bibliothèque publique située sur le même quai. Elle faisoit autrefois partie du collége des Jésuites. L'agrément de la vue s'y joint à la beauté du vaisseau. C'est une longue et spacieuse galerie qui donne sur le Rhône. On y trouve beaucoup de livres rares et de manuscrits curieux. Il y avoit à côté un superbe cabinet d'antiques et de médailles, que la cupidité révolutionnaire a dévasté (*d*). Il faut attribuer à cette même fureur de brigandage et de destruction, la ruine de l'observatoire élevé par les soins des jésuites, sous la direction du fameux Cassini.

Au sortir de la bibliothèque, le cours de nos recherches étant achevé, j'allai par le pont Morand aux Brotteaux, promenade plantée d'arbres encore jeunes. Je m'assis sous leur naissant ombrage; mais le repos que j'espérois y goûter fut

bientôt troublé par d'affreux souvenirs. C'est là qu'après le siége, Collot-d'Herbois établit le théâtre de ses sanglantes exécutions. Je payai un juste tribut de regrets aux innombrables et généreuses victimes de sa férocité, et croyant entendre leurs mânes plaintifs répondre à mes soupirs, je m'écriai : « Héros malheureux, consolez-vous, votre gloire est immortelle, comme l'opprobre de votre assassin ! » (*e*)

PONT-BEAUVOISIN. — MONTÉE DE LA CHAILLE. — LES ÉCHELLES. — PASSAGE DE LA GROTTE. — CHAMBÉRY.

Le 8 de mai, nous quittâmes la ville de Lyon, et après avoir passé le pont du Rhône, nous entrâmes dans le département de l'Isère qui comprend une partie de l'ancienne province du Dauphiné. Un terrain sablonneux, infertile, des mûriers

le long de la route, des maisons bâties en *pizay*[1], une perspective bornée, monotone, voilà tout ce qui s'offrit à nous jusqu'à Bourgoing, où la petite rivière de Bourde nous fournit, pour dîner, de la truite, de l'anguille et de la carpe.

Au delà de Bourgoing, le paysage prend un caractère plus varié; ce sont des vallons, des coteaux fuyant l'un derrière l'autre, couverts de grains ou de vignes, et ombragés d'arbres de toute espèce. Nous traversâmes le bourg de la Tour-du-Pin,

[1] Quoique la pierre soit commune et de bonne qualité dans le pays, on y construit la plupart des maisons en terre, ou, suivant l'expression usitée, en *pizay*. Le bas prix, la célérité de la construction, ont fait donner la préférence à cette manière de bâtir. Les fondations sont en maçonnerie ordinaire; on élève les murs par assises de trois pieds de hauteur sur six de longueur, et pour cela on se sert d'encaissemens de cette dimension, formés avec des planches qui sont serrées par des moises, et que l'on rapproche ou éloigne à volonté, suivant l'épaisseur qu'on veut donner au mur. On place la terre dans les encaissemens par couches de demi-pied que l'on bat avec la hie, jusqu'à ce qu'elle résiste fortement. Le *pizay*, lorsqu'il est enduit de mortier, est aussi agréable à l'œil que la maçonnerie.

antique domaine d'une maison illustre, et la petite ville du Pont-Beauvoisin. Le Guyer, rivière peu considérable, mais sujette à des crues subites, la divise en deux parties, et formoit autrefois la limite de la France et de la Savoie. On cultive, dans les environs, beaucoup de mûriers blancs, destinés à la nourriture des vers à soie, objet de spéculation pour le pauvre comme pour le riche. Les vignes sont disposées en espalier, et ne donnent qu'un vin rouge fort médiocre, qui se consomme presque tout entier dans le pays.

Une demi-lieue après le Pont-Beauvoisin, nous atteignîmes les premières Alpes, et bientôt nous commençâmes à gravir l'âpre montée de la Chaille. Le chemin étroit, bordé d'un parapet, suit le cours sinueux du Guyer, qui retentit dans le creux d'une gorge obscure. Des deux côtés s'élèvent, à une hauteur prodigieuse, d'énormes rochers calcaires, pareils à des remparts réguliers. Les couches en sont placées horizontalement les unes au-dessus des autres, et si distinctes qu'il est

facile de les compter. On tourne pendant une heure dans cette espèce de labyrinthe, et l'on descend ensuite au fond d'un bassin entouré de montagnes hérissées de bois chétifs et noirâtres. A leur pied s'étendent des terres labourées, quelques pâturages, et le bourg des Échelles, divisé en deux par le Guyer, comme le Pont-Beauvoisin.

La veille de notre passage, on y avoit essuyé, en termes du pays, un *sac d'eau*, c'est-à-dire une pluie si violente qu'elle sembloit un déluge. Les torrens avoient inondé les prairies et ravagé une partie des moissons. Le ciel étoit encore orageux, et des nuages grisâtres rouloient sur les flancs des Alpes en immenses tourbillons de fumée.

Au-dessus du bourg des Échelles, nous aperçûmes dans le roc, à notre gauche, une haute et profonde ouverture. C'étoit jadis, de ce côté, l'unique voie de communication entre la Savoie et la France. On lit auprès une inscription pompeuse, mais bien méritée, en l'honneur de Charles

Emmanuel II[1], qui fit creuser dans un espace de trois cents toises une route spacieuse et commode à travers une masse de rochers perpendiculaires, de plus de cent pieds de hauteur. Ce bel ouvrage, fait pour illustrer son règne, s'appelle la Montée de la Grotte (*f*).

A mesure qu'on avance, l'élévation des rochers diminue, leur forme varie; mais on ne voit sur la surface que quelques touffes de gramen ou d'humbles troënes. Partout règnent la stérilité et la solitude.

Insensiblement la scène change; on arrive dans un petit vallon bien cultivé, semé

[1] *Carolus Emmanuel II,*
Sabaudiæ dux, Pedem. Prin. Cypri rex,
Publicâ felicitate partâ, singulorum commodis intentus,
Breviorem securioremque viam regiam, à naturâ
Occlusam, Romanis intentatam, cæteris desperatam,
Dejectis scopulorum repagulis, æquatâ montium iniquitate,
Quæ cervicibus imminebant, pedibus præcipitia substernens,
Æternis populorum commerciis patefecit.
Anno M.DC.LXX. *

* Les vandales de 1793 avoient effacé cette inscription et mutilé le monument sur lequel elle étoit gravée. Le gouvernement actuel a réparé les outrages de ces barbares.

de grains, et planté d'arbres fruitiers. A l'extrémité est le hameau de Saint-Jean. On continue à marcher entre des montagnes plus ou moins rapprochées, du sommet desquelles se précipitent un grand nombre de ruisseaux. Près de Saint-Thibaud de Coux, nous en observâmes un plus considérable que les autres; il tombe de cent cinquante pieds, répand au loin une poussière humide, et court se joindre à l'Yère, torrent qui forme un peu plus bas une cascade aussi régulière que si elle étoit l'ouvrage de l'art. Ce fut le dernier aspect qui nous frappa jusqu'à Chambéry.

Cette ville, baignée par la Laisse et par l'Albane, renferme environ douze mille habitans. Les rues en sont étroites, pavées en cailloutis, les maisons hautes, bâties pour la plupart sur pilotis, les toits couverts d'ardoises, avec une saillie de deux ou trois pieds. Partout on rencontre des ruisseaux passant sous de petits ponts. On remarque deux églises, la cathédrale et Notre-Dame; deux promenades, le jardin des anciens ducs de Savoie et le Vernai,

planté de six belles rangées de tilleuls; enfin deux places, celles de Lans et de Saint-Léger, ornées de fontaines. La dernière est le rendez-vous ordinaire des curieux, des oisifs qui abondent dans une ville presque dépourvue de commerce et d'industrie, où les denrées de première nécessité coûtent peu, où tout particulier qui a de quoi vivre se repose.

LA SOURCE DE LA BOISSE. — LE BOUT-DU-MONDE. — LES CHARMETTES.

Les environs de Chambéry sont extrêmement fertiles. Ils produisent beaucoup de grains, de légumes et de vins. A côté de l'arbre à fruit croît le mûrier blanc. On suit diverses méthodes dans la culture de la vigne; tantôt on la laisse ramper sur la terre, tantôt on l'élève, on la façonne en berceaux, tantôt, plantée au pied de ceri-

siers ou d'érables alignés, elle s'entrelace autour de leur tronc, de leurs branches arrondies en vase, et s'étend pour l'ordinaire d'un arbre à l'autre en vertes guirlandes : c'est ce qu'on appelle des *hutins*. A l'ombre des cerisiers et du pampre, on sème du grain, et, après la moisson, des légumes ou du blé noir. Ainsi le même champ donne souvent, en une année, quatre récoltes différentes. Cette abondance de productions n'est pas due aux seuls efforts de l'industrie agricole, la fréquence des pluies, la multitude des courans d'eau vive, entretiennent habituellement dans le sol une humidité favorable à la végétation, et les feux du soleil réfléchis par les flancs des montagnes, en accélèrent les progrès.

La campagne de Chambéry ne plaît pas moins par la variété des sites que par la richesse des cultures. De tous côtés on trouve des points de vue, des buts de promenades agréables. Je me contenterai d'en indiquer quelques-uns, tels que la source de la Boisse, le Bout du Monde, et les Charmettes.

A une demi-lieue au-dessous de la ville, la Boisse offre aux estomacs débiles une eau limpide et légèrement ferrugineuse, propre à les fortifier. On la dit encore bonne pour d'autres indispositions. Elle sort d'une colline composée de larges couches de grès si tendre, que la seule action de l'air l'effeuille et le pulvérise. Les habitans y vont en été avant la chaleur du jour ; mais le motif de la santé n'est qu'un prétexte pour la plupart d'entre eux, et bien souvent le son joyeux d'un violon qui invite à la danse, leur fait oublier des maux imaginaires, et le remède qu'ils viennent y chercher.

Le Bout-du-Monde, éloigné de deux ou trois milles, est une gorge resserrée entre des montagnes coupées à pic, et fermée à l'extrémité supérieure par une masse énorme de rochers. Plusieurs ruisseaux se précipitent de leur cime en cascades dans un bassin semi-circulaire, et un peu plus bas leurs eaux réunies en un seul courant, font tourner un moulin à papier.

Mais de tous les sites voisins de Chambéry, le plus intéressant, par les souvenirs qu'il rappelle, est celui des Charmettes. On sait que l'éloquent auteur de la Nouvelle Héloïse, cet homme extraordinaire que tourmenta sans relâche l'ardeur de son génie et l'inconstance de son âme, y passa le temps, s'il faut l'en croire, le plus heureux de sa vie, avec sa bienfaitrice, son amie, madame de Warens. Ce lieu célèbre et romantique perdroit trop à être décrit par ma plume : j'en emprunterai la peinture à Rousseau lui-même.

« Entre deux coteaux assez élevés (dit-il, livre V de ses Confessions), est un petit vallon nord et sud, au fond duquel coule une rigole entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon, à mi-côte, sont quelques maisons éparses, fort agréables pour quiconque aime un asile un peu sauvage et retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie, appartenant à un gentilhomme qui étoit au service, appelé M. Noiret. La maison étoit très-agréable.

Au-devant, un jardin en terrasse, une vigne au-dessus, un verger au-dessous; vis-à-vis, un petit bois de châtaigniers, une fontaine à portée; plus haut dans la montagne, des prés pour l'entretien du bétail, enfin tout ce qu'il falloit pour le petit ménage champêtre que nous voulions y établir. Autant que je puis me rappeler les temps et les dates, nous en prîmes possession vers la fin de l'été 1736. J'étois transporté, le premier jour que nous y couchâmes. Oh! maman, dis-je à cette chère amie (madame de Warens), en l'embrassant et l'inondant de larmes d'attendrissement et de joie, ce séjour est celui du bonheur et de l'innocence; si nous ne les trouvons pas ici l'un avec l'autre, il ne les faut chercher nulle part. »

Quelle aimable simplicité de détails! quelle vérité de coloris! En me promenant aux Charmettes, l'illusion s'emparoit de mes sens. J'étois tenté d'y chercher Rousseau et madame de Warens. Le jardin en terrasse, la vigne, le verger, la fontaine,

le petit bois de châtaigniers, rien n'a changé. La maison, après tant d'années, est telle encore qu'ils l'ont laissée. Leur mémoire s'y est conservée, leur image y semble partout réfléchie. On l'appelle toujours de leur nom, et tous les étrangers vont la voir par sentiment ou par curiosité. Noble et sublime attribut de l'homme, que ce privilége d'attacher tant d'intérêt aux lieux qui furent témoins de son passage sur la terre!

LA DENT DE NIVOLET.

Parmi les montagnes qui entourent Chambéry, on distingue le mont Grenier et le Nivolet. La cime du premier ressemble à un château fort. On donne le nom de dent à l'extrémité méridionale du second, sans doute à cause de sa forme aiguë et saillante. C'est pour les habitans

un baromètre naturel. Elle leur annonce le beau temps ou la pluie, suivant qu'elle se découvre à leurs yeux, ou s'y dérobe sous un manteau de nuages.

Le voyageur accoutumé aux plaines, qui passe dans les pays de montagnes, se trompe d'abord d'une manière étrange sur les distances. Il s'imagine toucher presque à des objets dont un long intervalle le sépare encore. La transparence de l'air dans les régions élevées, l'absence de points intermédiaires qui reposent l'œil et en dirigent le jugement, sont les principales causes de ces méprises. Lorsqu'à notre arrivée à Chambéry nous considérâmes pour la première fois la dent de Nivolet, nous crûmes en être à peine éloignés d'une petite demi-lieue. L'expérience nous apprit qu'il falloit une heure pour gagner la base de la montagne, et près de quatre pour arriver au sommet. Le chemin que nous prîmes étoit bordé de haies vives dont l'épine fleurie exhaloit une agréable odeur. Quelques maisons de campagne éparses dans la plaine ou sur

le penchant des coteaux, formoient çà et là de jolis points de vue.

Au village de Saint-Alban commence la montée, d'abord assez douce, mais bientôt rude et pénible. Avec du temps et de la patience, on parvient cependant, sans courir aucun risque, au pied du rocher qui couronne la montagne. Il est perpendiculaire, élevé de deux à trois cents pieds, et composé de couches calcaires très-minces. Sur le côté oriental, règne une pente si escarpée qu'il faut, pour la gravir, s'aider à la fois des pieds et des mains. Un faux pas, le moindre mouvement imprudent nous eût précipités dans un abîme. Nous eûmes le bonheur de n'en point faire, et nous atteignîmes sans accident le but de notre entreprise.

Le plaisir que nous y trouvâmes ne répondit pas tout à fait à la peine que nous nous étions donnée. Le sommet du Nivolet, qu'on estime à environ sept cents toises au-dessus du niveau de la Méditerranée, est un plateau uniforme, inculte, hérissé de broussailles et semé

4

de quelques chétifs sapins. Quoique nous fussions déjà au mois de juin, la saison des fleurs n'étoit pas encore arrivée pour cette région aérienne. Le printemps s'y confond avec l'été, et l'hiver y domine le reste de l'année; mais si le plateau du Nivolet paroît triste en lui-même, on y jouit d'une vue admirable. En se tournant de divers côtés, on aperçoit tour à tour les ondes azurées du lac du Bourget, la longue arête de la montagne d'Épine qui le borde à l'ouest, la sombre ville de Chambéry, la vallée de Montmélian arrosée par l'Isère et renommée pour ses vins, les riches pâturages de Bauges, enfin ces chaînes avancées et successives de montagnes qui sont comme les échelons des Alpes, dont les cimes majestueuses ferment à l'est la perspective.

Malgré la magnificence et la variété de ce spectacle, nous ne fîmes pas un long séjour sur la Dent de Nivolet. L'ardeur brûlante du soleil que ne tempéroit aucun ombrage, commençoit à nous incommoder. Nous descendîmes lentement par

où nous étions montés, et nous arrivâmes sains et saufs au bas du rocher. La fatigue nous obligea d'y prendre un moment de repos. Nous nous assîmes sur le gazon, et nous mettant à causer, nous ne fûmes pas peu surpris d'entendre une voix étrangère se mêler à la nôtre; mais bientôt nous reconnûmes, sans la voir, cette nymphe infortunée que les rigueurs de Narcisse ont reléguée dans les lieux les plus sauvages, et dans les antres déserts des montagnes. Charmés de ses accens, nous lui apprîmes quelques vers dont elle répéta distinctement les derniers hémistiches. Nous lui dîmes enfin adieu, et comme affligée de notre séparation, elle redit d'une voix toujours plus foible adieu... adieu... adieu!

LE BOURGET.

Le village du Bourget est situé près du lac de même nom, à trois lieues de Chambéry. On s'y rend par un chemin ombragé de noyers et de châtaigniers qui serpente dans une vallée qu'on prendroit pour un jardin continu, à la richesse et à la diversité des cultures. Nous lûmes dans une chapelle souterraine de l'église, une ancienne inscription en gros caractères, gravée sur une pierre qui paroît avoir été tirée d'un temple consacré à Mercure, par Térentius Catullus.

Nous allâmes ensuite chez un habitant du village, qui nous fit voir un cercueil contenant un squelette qu'il avoit découvert en fouillant dans son jardin. Auprès, étoit dans une soucoupe de métal, une petite urne de verre et deux pièces de

monnoie, en cuivre, portant d'un côté l'effigie de la liberté, de l'autre celle d'un empereur romain couronné de lauriers, avec cette légende : *Antoninus, Aug. Pius.*

Quand nous eûmes donné un coup d'œil à ces foibles restes d'antiquité, nous louâmes une nacelle avec des rameurs, et nous nous embarquâmes par un temps calme. Le lac du Bourget peut avoir cinq lieues de long, sur une de large. Sa profondeur varie beaucoup : on l'estime en quelques endroits à quatre à cinq cents pieds. Il est entretenu par la petite rivière de Laisse, par les torrens des montagnes qui le bordent, et par des sources intérieures. Il communique avec le Rhône au moyen du canal naturel de Savière, long d'environ trois quarts de lieue. Lorsque le fleuve vient à grossir, les eaux du lac arrêtées et refoulées dans leur lit, éprouvent une crue subite. On y essuie des tempêtes assez fréquentes, mais nullement dangereuses (*g*). Les poissons qu'on y pêche sont, la carpe, le brochet, l'an-

guille, le lavaret, la truite et l'ombre-chevalier.

A une lieue du Bourget, nous vîmes un torrent qui roule avec fracas de la cime du mont du Chat, et met en mouvement un moulin à scie. Un peu plus loin, nous sortîmes de notre barque pour visiter l'abbaye d'Haute-Combe, où reposoient les cendres de quelques anciens comtes de Savoie, et qu'on vient de transformer en une manufacture de faïence[1].

Au-dessus de cette abbaye, on trouve une fontaine intermittente très-curieuse. Elle sort des flancs d'un rocher, coule à flots pressés et bruyans, pendant deux à trois minutes, puis s'arrête une demi-heure, et reparoît avec la même impétuosité.

Nous poursuivîmes notre promenade sur le lac, jusqu'au monticule de Châtillon qui le termine. C'est un roc pyramidal couronné par un petit castel très-pitto-

[1] L'abbaye d'Haute-Combe est rendue à son ancienne destination.

resque. Le propriétaire nous accueillit de la manière la plus cordiale. Ce bon Savoisien a su fertiliser et embellir par d'heureuses créations un terrain, avant lui, complétement aride. De distance en distance il a fait sauter des rochers, rapporter des terres et formé des amphithéâtres de petites terrasses régulières ornées de fleurs, de légumes, d'arbres fruitiers, et entourées de berceaux de vignes.

Nous retrouvâmes notre barque et nos rameurs au pied du monticule. Comme le jour commençoit à baisser, nous nous fîmes conduire en face de la colline de Tréserves, et nous allâmes coucher à Aix qui est de l'autre côté.

AIX.

Cette petite ville, placée dans une riante vallée, offre plusieurs débris d'ancienne

architecture, tels qu'un grand arc, les restes d'un temple, des vestiges de bains à vapeur et de piscines d'immersion que le médecin Perrier a découverts sous sa maison et sous son jardin, enfin deux sources d'eau chaude et médicinale, l'une dite d'alun, l'autre de soufre.

La première, en sortant du roc, tombe dans un bassin abrité par une haute et large arcade, d'où elle coule dans un autre beaucoup plus grand et plus profond. Ce dernier, nouvellement restauré, paroît être d'une date fort ancienne. C'étoit probablement la piscine destinée, selon la coutume des Romains, à l'exercice de la natation.

Entre les deux réservoirs, jaillit un gros filet d'eau commune, dont la fraîcheur contraste avec la température brûlante des sources d'alun qui l'avoisinent.

Les eaux de soufre, à l'endroit même de leur éruption, sont reçues par des canaux de plomb qui les conduisent dans différens bassins. L'édifice qui les renferme s'appelle bâtiment royal, et n'est pas in-

digne de ce nom. Il est construit en forme de segment de cercle. Tout autour règnent des cabinets, les uns destinés à la douche, les autres aux bains d'immersion, quelques-uns à l'usage des lotions chaudes momentanées, qu'on désigne sous le nom de bouillon, parce que les eaux sortent en bouillonnant du fond de bassins étroits et bien pavés. Une voûte en forme de calotte hémisphérique, avec une ouverture circulaire au centre, sert d'issue aux vapeurs. Cette espèce de cheminée s'ouvre et se ferme à volonté.

Les eaux d'Aix sont renommées pour un grand nombre de maladies. Elles attirent tous les ans une foule d'étrangers, depuis la fin de juin jusqu'à la fin d'août. Les environs de la ville présentent des sites variés et romantiques. On trouve sur la route de Genève une belle plantation de châtaigniers et de tilleuls, et vers le lac du Bourget, une longue allée de peupliers, où l'on peut aller rêver à toute heure du jour, sans jamais craindre les ardeurs du soleil.

Après avoir successivement parcouru les environs de Chambéry, nous étendîmes la sphère de nos promenades, qui devinrent alors de petits voyages; mais ces excursions, dont les moins piquantes dédommagent toujours le voyageur de ses peines par quelque genre d'agrément, n'en ont souvent aucun pour le lecteur étranger aux événemens de la route, à mille circonstances accessoires qui en font le principal charme. Je me bornerai donc à donner ici les descriptions de la grande Chartreuse, d'Annecy, et de la contrée comprise entre Chambéry et Genève.

LA GRANDE CHARTREUSE.

Nous partîmes un dimanche au soir, pour profiter de la fraîcheur de la nuit. Le ciel étoit pur et serein, la lune ne tarda pas à se lever et à éclairer notre marche.

Nous jouîmes, chemin faisant, de l'aspect singulier et pittoresque des rochers qui bordoient la route, et dont les uns étoient noircis par l'ombre, les autres resplendissans de lumière. Nous arrivâmes sur l'aube du jour, au village de Saint-Laurent. Là, mettant pied à terre, nous prîmes un guide, et nous nous acheminâmes vers la Chartreuse. La route presque partout taillée dans le roc, suit les bords d'un torrent appelé le Guyer-Mort qui roule dans des précipices avec un bruit horrible. A une demi-lieue de Saint-Laurent, on trouve le petit hameau de Favory, où les voyageurs avoient coutume de laisser leur équipage, et à quelque distance, une usine remarquable par sa position. Pour en bien juger, il faut s'avancer jusqu'au milieu d'un pont en pierre. On voit de là les eaux du Guyer retenues dans un réservoir à l'aide d'une digue, s'échapper par des canaux de bois et tomber à gros bouillons sur la roue d'un moulin qu'elles mettent en mouvement. Deux autres petits ponts placés dans un plan inférieur, offrent

une perspective charmante. Plus loin, les montagnes semblent se réunir et présentent une barrière en apparence insurmontable. Une voûte étroite, sous laquelle le chemin se dérobe à l'œil, est le seul passage que l'on entrevoie. Nous nous arrêtâmes quelques momens pour jouir de ce joli point de vue, sans songer que notre guide, moins curieux, alloit toujours en avant. Il étoit déjà assez loin, quand nous y fîmes attention, et nous n'avions pas de temps à perdre pour le rejoindre. A une égale distance de Saint-Laurent et de la grande Chartreuse, la route, au moyen d'un pont, change de direction, et le torrent que nous avions eu jusque-là à notre gauche, se trouva à notre droite. Nous tournâmes le rocher de l'OEillet, énorme pic sur le sommet duquel s'élevoit jadis une croix que la fureur révolutionnaire n'a point épargnée, quoique sa position dût la préserver de ses atteintes.

Enfin, après une marche longue et pénible, nous parvînmes à la grande Chartreuse. De hautes montagnes couvertes de

sapins l'environnent de toutes parts, et ne permettent de l'apercevoir que lorsqu'on y touche. L'aspect de ce saint établissement conquis sur la nature, prêt à rentrer dans le chaos d'où ses fondateurs l'avoient tiré; le souvenir des pieux disciples de Bruno, qui dans ce désert inaccessible aux hommes se vouoient à la prière et à la méditation; la profondeur du silence, que rien n'interrompoit, et qui n'étoit plus comme autrefois le silence de la pénitence, mais celui de la destruction, tout jeta dans notre âme un douloureux sentiment de mélancolie. Nous entrâmes, nous traversâmes la cour et le cloître. Nous cherchions le père prieur, nous ne trouvâmes à sa place qu'un régisseur avide, dont l'air sombre et farouche repoussoit l'hospitalité. Nous visitâmes l'église, ensevelie sous des décombres; nous parcourûmes une galerie, le long de laquelle régnoient les cellules des chartreux. Toutes étoient vides, excepté une. Nous frappâmes à la porte, don Paulin ouvrit; nous lui fîmes plusieurs questions, il n'y répon-

dit point. Fidèle à ses statuts, malgré sa démence, il jeûne, il prie, il garde le silence, et conserve ses anciens habits. Je le contemplai avec vénération, je crus voir un monument : ce malheureux avait survécu à son ordre, et à lui-même.

Après nous être attendris sur ces ruines sacrées, nous dirigeâmes notre promenade vers le désert de Saint-Bruno, berceau de la Chartreuse. Nous donnâmes un coup d'œil, en passant, à la jolie chapelle de Notre-Dame, conservée intacte comme par miracle. Celle de Saint-Bruno, assise sur un roc couronné d'arbres, au pied duquel coule une source d'eau vive, attira ensuite notre attention. Dans une grotte de coquillages figurée derrière l'autel, on voit cet illustre solitaire soutenu par un ange, et respectueusement incliné devant la Vierge. Nous revînmes sur nos pas, et nous montâmes à un chalet voisin de la ferme des Égruelles, où nous bûmes d'excellent lait. Vers six heures du soir, nous étions de retour à la grande Chartreuse. Nous avions le projet d'y passer la nuit ;

mais on ne put seulement nous procurer un peu de paille fraîche. Hélas, dîmes-nous en soupirant, il fut un temps....! Deux ou trois vieux frères restés au monastère, répondirent par leur tristesse à notre pensée. Nous prîmes congé d'eux, non sans quelque émotion, et nous redescendîmes à Saint-Laurent, où nous trouvâmes notre voiture qui nous ramena à Chambéry.

ANNECY. — CHARTREUSE DE POMMIER. — CAROUGE. — RUMILLY.

Annecy n'est éloigné d'Aix que de cinq à six lieues. Nous passâmes, pour nous y rendre, par les villages de Saint-Félix et d'Albin. Au-dessous de ce dernier, coule le Chevran dans un lit profond, bordé de couches de grès d'une parfaite régularité. Il étoit encore de bonne heure quand

nous arrivâmes, et nous eûmes tout le loisir de visiter, pendant le reste de la journée, l'intérieur et le dehors de la ville. On y compte à peu près cinq mille habitans. Elle passe pour ancienne, et nous parut très-mal bâtie. De grossières et sombres arcades rétrécissent la plupart des rues. En revanche, sa situation à l'extrémité d'un beau lac, dans un vaste bassin couronné de montagnes, est délicieuse.

Lorsqu'en 1535, Genève, embrassant la réforme, se sépara de l'Église romaine, Annecy fut la retraite que choisit Pierre de la Beaume avec son clergé. Saint François de Sales, issu d'une famille noble de Savoie qui compte encore des rejetons, illustra dans le siècle suivant ce nouveau siége par ses vertus et par ses talens. Le couvent de la Visitation, où sa dépouille mortelle étoit déposée, à côté de celle de la bienheureuse Chantal, est devenu une fabrique d'indienne. Que la philosophie s'applaudisse tant qu'il lui plaira de ces transformations qu'elle appelle une con-

quête sur la superstition et sur l'oisiveté, en privant saint François de Sales et la bienheureuse Chantal de leur dernier asile, elle n'a pu leur enlever la vénération des fidèles, qui préfèrent à ses dogmes arides la foi de leurs ancêtres.

Annecy ne contient aucun édifice public digne d'attention, excepté l'ancienne cathédrale dont le chœur est enrichi d'ornemens que le goût ne désavoue point, et le palais épiscopal, monument récent d'une architecture noble et simple. Les établissemens particuliers justifient la réputation d'industrie et d'activité que se sont acquise ses habitans. Le collége des Barnabites, en changeant de maîtres, n'a point changé de destination. Il est occupé par une école secondaire où l'on enseigne les élémens des langues et des sciences. Outre sa manufacture d'indienne, Annecy possède encore une fabrique d'acide sulfurique, une verrerie et une filature de coton.

Mais ce qu'il offre de plus attrayant au voyageur, c'est un lac tranquille que do-

mine un demi-cercle de montagnes, dont les sommets et les flancs stériles forment une opposition frappante avec leurs bases couvertes de vignes, de moissons, et parsemées de villages et de maisons de campagne. Ce lac, élevé de deux cent vingt-huit toises au-dessus de la mer, a quatre lieues de long sur une de large. On y pêche à peu près les mêmes poissons que dans celui du Bourget. Il est alimenté par des ruisseaux, par une multitude de sources, et par des torrens qui, à la fonte des neiges, y versent leurs flots en cascades des hauteurs voisines. Deux canaux qui traversent la ville et la partagent en plusieurs îles, servent d'écoulement à ses eaux. Elles se réunissent ensuite en un même courant, et sous le nom de Thiou, vont se perdre dans le Tier.

Nous passâmes le lendemain ce torrent sur un pont d'une seule arche qui unit les deux bords d'une gorge profonde. Le Tier, comme le Chevran, roule parmi ses flots des paillettes d'or, que les gens du pays sont très-soigneux de recueillir.

A un quart de lieue du village de Chables, nous nous écartâmes de la route pour visiter la Chartreuse de Pommiers, bâtie dans un joli vallon, au pied d'une montagne escarpée qui l'abrite des vents du nord. Nous n'y trouvâmes plus aucune trace de sa première origine. Des marchands de Genève ont remplacé les disciples de saint Bruno. Dans cet ancien séjour de la pénitence, on fait aujourd'hui de la faïence et de la bière. Nous ne nous y arrêtâmes qu'un moment, et regagnant notre voiture qui nous attendoit au village de Chables, bientôt nous fûmes à Carouge.

Cette ville est située dans une plaine, sur la rive gauche de l'Arve, torrent impétueux qui prend sa source au col de Balme, à l'extrémité de la vallée de Chamouny, et va se jeter dans le Rhône, au-dessous de Genève. Ses rues sont larges, alignées. On diroit une ville neuve, et c'en est une en effet. Plusieurs maisons, plusieurs édifices ne sont point encore achevés et ne le seront probablement ja-

mais. Les rois de Sardaigne, jaloux du commerce et de la prospérité de Genève, voulurent lui opposer une rivale dans son voisinage [1]; mais le succès trompa leur espérance. Carouge, au lieu d'appeler dans ses murs les arts et l'industrie, devint le repaire honteux de tous les vices, et ne servit qu'à rehausser la gloire d'une cité dont il devoit effacer ou partager l'opulence : tant il est vrai que la fortune publique comme la fortune privée, se fonde et se conserve par les talens et par les mœurs [2].

Nous prîmes à notre retour une autre route un peu moins longue que celle

[1] Depuis la réunion de Carouge au canton de Genève en 1815, la rivalité dont il étoit ici question n'existe plus. Les maisons, les édifices publics demeurés imparfaits ont été achevés; beaucoup d'autres se sont élevés successivement. Carouge est maintenant une jolie petite ville, bien bâtie, bien régulière, mais qui n'acquerra jamais d'importance; sa population ne dépasse guère trois mille âmes. L'avenir le plus brillant qu'on puisse lui présager, c'est de devenir quelque jour un faubourg de Genève.

[2] On trouvera, à la fin du volume, la description détaillée de la ville de Genève, que nous ne fîmes qu'entrevoir à cette époque.

d'Annecy. Nous passâmes d'abord par le bourg de Saint-Julien, auprès duquel on exploite des carrières de gypse. Ayant ensuite franchi le mont Sion, nous descendîmes au village de Frangy, situé dans un fond entouré de vignobles bien exposés, dont les vins jouissoient de quelque réputation dans le pays, avant que la facilité des communications en eût fait connoître de meilleurs. Au delà de Frangy, on commence à gravir par un chemin fort roide, la montagne de Clermont; il faut une heure et demie pour en atteindre le sommet, après quoi on va toujours en descendant jusqu'à Rumilly. Un peu auparavant, on traverse à quelque distance l'un de l'autre le Tier et le Chevran, qui ont creusé leur lit à soixante pieds de profondeur, dans des bancs horizontaux de grès tendre et argileux. Depuis une quinzaine d'années, on a construit sur le dernier un nouveau pont en pierre, dans la direction même du chemin; l'ancien pont de bois jeté un peu sur le côté, étoit d'un abord dangereux. Il falloit, pour s'y engager,

prendre un brusque tournant, au bas d'une côte rapide : aussi les accidens n'étoient-ils pas rares en cet endroit. M. de Saussure[1] en raconte un, presque fabuleux, arrivé à deux jeunes gens (le frère et la sœur), qui voyageoient ensemble en chaise de poste. Le postillon, emporté par ses chevaux, ayant tourné trop court, heurta de biais le garde-fou du pont, qui se rompit, et précipita la chaise d'une hauteur perpendiculaire de plus de cinquante pieds dans le lit desséché du torrent. Celle-ci tomba par bonheur sur son impériale chargée d'une vache, qui amortit la violence du coup. Le postillon avoit eu le temps de s'élancer à terre, la chaise fut brisée en éclats, les chevaux restèrent morts sur la place, et les deux jeunes gens n'éprouvèrent d'autre mal de cette horrible chute, que des contusions, dont ils guérirent en peu de temps.

[1] Voy. le *Voyage dans les Alpes*, tome III, page 14, de l'édition in-4°.

Rumilly, honoré du titre de ville, n'est qu'une triste bourgade sans industrie, comme la plupart des villes de Savoie. Les arts qui font l'agrément et la douceur de la vie sont à peine connus dans cette contrée. La misère s'y montre souvent sous un aspect hideux, et l'aisance n'y semble régner nulle part. Il s'en faut de beaucoup cependant que la Savoie soit un pays aussi pauvre qu'on se le figure ordinairement. Si la nature a refusé la moitié de son sol au soc de la charrue, le reste parfaitement cultivé, fournit dans plusieurs parties une quantité de productions très-supérieure à la consommation des habitans; mais le Savoisien aussi économe que laborieux, et presque entièrement adonné aux soins des troupeaux et de l'agriculture, ignore les jouissances du luxe, ou n'en sent pas le besoin.

Notre excursion duroit à peine depuis quelques jours, et déjà nous avions hâte de retourner à Chambéry. On ne concevroit guère cet empressement à nous retrouver dans une ville que nous avons

peinte de couleurs peu flatteuses, si je n'en expliquois le motif. Nous y vivions, il y avoit près de trois mois, chez un respectable prélat, M. de Mérinville, ancien évêque de Dijon, avec qui ma famille étoit liée d'une étroite amitié. Nous l'avions accompagné depuis Paris dans son nouveau diocèse, et nous attendions près de lui que la saison favorable pour commencer le voyage de Suisse, fût arrivée. Ses grands vicaires sont des hommes de savoir et de mérite. L'un d'eux, frère du profond publiciste à qui l'on doit les *Considérations sur la France, les Soirées de Saint-Pétersbourg*, etc., et du spirituel auteur du *Voyage autour de ma chambre,* est doué d'un talent remarquable pour la prédication.

Nous nous séparâmes à regret, vers la fin de juillet, de cette excellente compagnie, pour parcourir les divers cantons de la Suisse; et au retour de ce voyage, la reconnoissance nous ramena pour quelques jours encore dans la maison hospitalière où nous avions été déjà si bien accueillis.

Ce fut alors qu'arriva un de ces événemens qui font époque dans l'histoire du monde. Le nouveau monarque françois voulut être sacré par le chef suprême de l'Église, et Pie VII, docile à ses vœux, vint ajouter le sceau de la religion à celui de la victoire. En passant par Chambéry, il logea au palais épiscopal. Nous eûmes l'honneur de lui être présentés. Il nous accueillit avec cette bonté naturelle qui lui gagne tous les cœurs, sans rien ôter à sa dignité du respect qu'elle inspire. Nous assistâmes à son souper, et le lendemain nous entendîmes sa messe dans la cathédrale. Peindrai-je ici l'enthousiasme et la vénération de tout un peuple se précipitant sur son passage, se prosternant à ses pieds pour recevoir sa bénédiction, pour toucher ses vêtemens, et l'auguste pontife disant à la garde qui l'entouroit, comme autrefois Jésus-Christ à ses apôtres : « Laissez-les approcher, n'éloignez pas les enfans de leur père. » Cette scène attendrissante restera gravée à jamais dans ma mémoire.

FORT BARREAUX. — GRENOBLE. — MERVEILLES DU DAUPHINÉ.

Le 6 décembre, nous quittâmes Chambéry, et nous prîmes la route de Grenoble par une pluie très-douce pour la saison, mais qui dura toute la journée. Nous eûmes constamment à droite et à gauche la vue de hautes montagnes remarquables par la variété de leurs cimes, tantôt arrondies, tantôt pyramidales, tantôt découpées comme à dessein. On cultive dans la vallée qu'arrose l'Isère diverses sortes de grains, beaucoup de vignes, de mûriers et d'arbres à fruit. C'est une des plus riantes qu'on puisse voir pendant l'été. Quand nous y passâmes, l'hiver l'avoit dépouillée de tous ses charmes.

A quelques lieues de Chambéry, nous aperçûmes sur une éminence le fort Bar-

reaux, devenu inutile depuis la conquête de la Savoie, et un peu plus loin les restes du château qui vit naître le modèle des chevaliers, l'illustre Bayard.

L'origine du fort Barreaux est si curieuse, que je crois faire plaisir au lecteur en la rapportant ici. C'est Videl qui parle, un des secrétaires du connétable de Lesdiguières, et l'auteur de son histoire.

« Le duc de Savoie (Charles-Emmanuel) trouvoit de la consolation à ses malheurs dans la vanité de faire un fort sur les terres du roi, au-dessus du village de Barreaux; entreprise qui, n'ayant nulle nécessité, sembloit avoir beaucoup d'ostentation; car si son dessein étoit d'assujettir par là cette vallée, son château de Montmélian, qui est à la tête, le faisoit suffisamment sans doute, et s'il vouloit mettre à couvert la Savoie, son travail étoit encore plus inutile. Mais c'étoit, comme nous venons de dire, pour se satisfaire de la vaine gloire d'avoir un pied dans l'État, ayant envoyé le plan de cette place à la plupart des princes d'Italie, et se consolant par cette peinture de tous

les mauvais succès qu'il avoit eus en effet. Lesdiguières, qui s'étoit logé dans le château de Bayard à une demi-lieue sud-est de Barreaux, d'où il voyoit aisément le travail, étant pressé par les siens de l'empêcher, leur disoit toujours : « Laissez-les « faire, ils font ce fort pour nous; je le « prendrai quand ils l'auront achevé. » Et il ne se mettoit point en souci. Mais le fort Barreaux avoit fait un grand bruit à la cour, et les esprits malins ne manquoient pas d'attribuer cette hardiesse du duc à la négligence de Lesdiguières. Le roi même s'en plaignit jusqu'à dire tout haut qu'il lui faisoit un grand desservice de ne pas s'y opposer. Lesdiguières en ayant avis, et voulant guérir et satisfaire là-dessus l'esprit du roi, lui dépêcha le baron de Luz, gentilhomme de la province, pour le supplier de ne se mettre nullement en peine, et pour lui représenter que ce fort étoit si nécessaire en cet endroit, que quand le duc ne le feroit point, il faudroit que Sa Majesté l'y fît faire; que c'étoit un pentagone fort complet; que lorsqu'il seroit

achevé, il le prendroit sans canons, sans siége, et sans qu'il en coûtât un écu. »

Lesdiguières tint parole au roi. Il partit de Grenoble le dimanche des Rameaux, et le 13 mars 1598, il attaqua ce fort au clair de la lune et s'en empara, malgré la vive résistance de la garnison. Depuis ce temps, il a toujours appartenu à la France.

La nuit nous surprit à l'approche de Grenoble. Avant de décrire cette ville, je dirai un mot de l'ancienne province du Dauphiné.

Vers la fin du IXe siècle, après la destruction du troisième royaume de Bourgogne, ce pays passa sous les lois d'un prince nommé Guy. Ses successeurs portèrent le même nom, auquel ils joignirent d'abord le titre de comtes d'Albon et de Grenoble, puis celui de comtes de Viennois. Guy IV, qui vivoit au milieu du XIIe siècle, prit le nom de Dauphin, dont ses descendans firent celui de leur famille. Humbert ayant causé, par imprudence, la mort de son jeune et unique héritier, vendit ses États à Philippe de Valois, et Char-

les V, petit-fils de ce monarque, fut le premier des enfans de France qui porta le nom de dauphin.

Le Dauphiné, borné au nord par la Savoie et la Bresse, à l'est par le Piémont, au sud par la Provence, et à l'ouest par le Lyonnois et le Vivarois, se divisoit en haut et bas. Il se partage aujourd'hui en trois départemens, l'Isère, la Drôme et les Hautes-Alpes, qui ont pour chefs-lieux Grenoble, Valence et Gap.

Grenoble, ancienne capitale de la province, et en particulier du Graisivaudan, contient environ vingt-cinq mille habitans. L'Isère, dont les eaux troubles et cendrées ressemblent encore à celles d'un torrent, le sépare en deux parties que réunissent un pont de pierre et un pont de bois. L'une, appelée la Perrière, adossée à une colline, consiste en une seule rue; l'autre, beaucoup plus grande, ne présente, ainsi que la première, aucune place, aucun édifice remarquables. La cathédrale et l'église de Saint-André sont extrêmement petites, et moins dignes, par leur

architecture, d'une capitale que d'un village. Les fortifications de la ville, à peine suffisantes pour la défendre d'un coup de main, avant l'invention de la poudre, tombent en ruine faute d'entretien et de réparations. Mais si l'intérieur de Grenoble n'offre rien d'agréable, il n'en est pas de même de la campagne qui l'environne. C'est un bassin couvert de prairies, arrosé par des courans d'eau vive, ombragé d'une multitude d'arbres, et borné de tous côtés par des montagnes de formes bizarres. La vigne croît à leur pied; des pâturages et des bois occupent leurs flancs et leurs cimes. On ne voit nulle part de jolies maisons de campagne, de jardins soignés, de grands parcs. En revanche on est partout frappé des beautés sauvages de la nature. Le seul ornement que l'art y ait ajouté, c'est un mail assez bien planté sur les bords de l'Isère, et un cours formé de quatre rangées d'ormes qui se prolongent à perte de vue.

La ganterie occupe près de quatre mille personnes. Le peignage du chanvre, très-

abondant dans le département de l'Isère, le travail des cuirs et des peaux, la filature et l'organsinage des soies, composent les autres branches de l'industrie de Grenoble.

Le haut Dauphiné est riche en mines de toutes espèces. Celles de fer sont d'un très-grand rapport. Le gouvernement en exploite une d'argent; mais soit vice d'administration, soit pauvreté du minerai, j'ai ouï dire que les produits ne surpassent pas les frais d'exploitation.

A une demi-lieue au-dessous de Grenoble, le Drac qui prend sa source au nord-ouest d'Embrun et traverse une grande partie du Dauphiné, vient se confondre avec l'Isère. C'est près du confluent de ces deux rivières que se trouve le bourg de Sassenage, si connu par ses excellens fromages et par ses curiosités naturelles. On y montre deux cuves creusées dans le roc qui, suivant une vieille tradition populaire, restent vides toute l'année et se remplissent d'eau le 6 de janvier. Les montagnes de Sassenage renferment aussi

de petites pierres blanches ou grises, de la grosseur d'une lentille, qui ont (dit-on) la singulière propriété de faire sortir des yeux tous les corps étrangers qui peuvent y être entrés.

Après ces deux prétendus phénomènes, que dirai-je de la Tour-sans-Venin, de la Fontaine ardente, de la Montagne inaccessible, du Pin qui reçoit la manne, et de la grotte de la Balme? Personne ne croit plus aux fables que la crédulité s'est plu si longtemps à en publier. Des observations mieux faites, un examen plus approfondi ont séparé le faux d'avec le vrai, et laissé à la nature ce qui lui appartient.

Quelques-unes des merveilles du Dauphiné seront éternellement au nombre de ses opérations mystérieuses. On ne parlera des autres que pour se rappeler la marche constante de l'esprit humain, qui ne manque jamais d'exagérer ce qu'il admire par ignorance.

SAINT-MARCELLIN. — ROMANS. — VALENCE. — NAVIGATION SUR LE RHÔNE. — PONT-SAINT-ESPRIT. — AVIGNON.

La route que nous suivîmes, en sortant de Grenoble, serpente entre deux chaînes de hautes montagnes qui s'abaissent insensiblement. Nous traversâmes les villages de Voreppe et de Tullens, et nous arrivâmes le soir à Saint-Marcellin. Des maisons ont remplacé ses anciens remparts, dont il ne subsiste plus que les tourelles et les portes. On voit dans l'intérieur une belle place, une halle proprement construite, plusieurs fontaines et un joli cours. Saint-Marcellin fait un petit commerce de soie écrue; il possède une filature, une fabrique de tissus et une teinturerie de coton qui fournissent du travail à un grand nombre d'ouvriers des deux

sexes. Son territoire produit de bons vins, du blé et du chanvre. Nous assistâmes, pour finir la journée, à un spectacle de danseuses italiennes qui avoient établi leur théâtre ambulant dans l'ancienne église de Sainte-Marie. *O tempora! o mores!*

Le lendemain, nous allâmes dîner à Romans. Le pays, semblable en apparence à celui de la veille, en diffère beaucoup pour la fertilité. Presque partout le sol est recouvert d'une couche de pierres qu'on diroit y avoir été déposées par une inondation.

Romans, peuplé de sept à huit mille âmes, est mal bâti, mal pavé. On y trouve plusieurs filatures de soie, et des fabriques de bas, de bonnets et de gants drapés. L'Isère le traverse et le sépare d'un long faubourg nommé le Péage, auquel il communique par un pont fort élevé que nous passâmes pour nous rendre à Valence.

Les dehors de cette ville sont ornés de jolies promenades. La cathédrale, dédiée à saint Apollinaire, mérite d'être visitée, non pour son architecture, mais parce

qu'elle contient quelques restes d'un illustre et malheureux pontife. Le cœur et les entrailles de Pie VI y sont déposés au milieu d'une chapelle, dans un petit coffre carré. On a peint sur l'autel une tiare avec deux clés croisées, et sur les murs teints en noir, des têtes de morts et des ossemens blanchis. Jamais monument si mesquin ne rappela d'aussi grands souvenirs (*h*).

Nous nous embarquâmes à Valence sur le Rhône, dans un frêle esquif[1], en face des coteaux de Saint-Perez qui donnent un vin blanc estimé pour sa séve pétillante, et pour l'agréable bouquet de violette dont il est parfumé. Plus loin, au sommet d'un roc nu, se dessinent les ruines du château de Crussol, semblables à deux cornes, et connues dans le pays sous le nom de cornes de Crussol. Le soleil brillant dans un ciel

[1] Les voyageurs isolés n'avoient guère alors d'autre moyen de descendre le Rhône. Rarement ces barques remontoient le courant. Arrivées à leur destination, on les vendoit, ou on les brisoit pour en faire du bois de chauffage. On conçoit, d'après cela, qu'elles devoient être construites fort légèrement.

serein étoit si chaud, que si nous eussions oublié notre calendrier, nous nous serions crus au printemps ou à la fin de l'été. Il souffloit une brise favorable; nous parcourûmes en peu de temps un long espace, sans rien laisser derrière nous qui excitât nos regrets. Les rives du Rhône, depuis Valence jusqu'à Viviers, sont bordées des plus ingrates collines que l'on puisse imaginer. Il ne croît sur les nombreuses îles qui parsèment son cours, que des ronces et des broussailles. Quelques bourgs escarpés, ceints de vieilles murailles flanquées de tours, forment une perspective singulière, mais hideuse. Un peu au delà de Viviers, nous passâmes entre des bancs de rochers pittoresques, figurant une double ligne de remparts réguliers, auxquels les mariniers ont donné la bizarre dénomination de montagnes des Singes.

Vers le déclin du jour, nous parvînmes à Saint-Andéol. Au moment où nous abordions, une foule de gens officieux se précipitèrent dans notre barque pour enlever nos effets. Les aubergistes attroupés sur

le rivage se disputoient avidement notre conquête. Nous ne savions à qui donner la préférence, et nous n'eûmes pas fort à nous louer d'un choix que nous abandonnâmes au hasard.

L'épaisseur du brouillard ne nous permit pas de nous rembarquer avant huit heures du matin; mais la rapidité du fleuve nous fit bientôt regagner le temps perdu. Nous en avions besoin pour abréger notre ennui. L'air étoit humide et froid, la campagne sans agrément. Le soleil enveloppé de nuages nous envoyoit à peine quelques foibles rayons de lumière, et nos regards tristement fixés sur une immense étendue d'eau trouble, n'en étoient distraits de loin en loin que par des nuées de vanneaux et de canards sauvages qui planoient au-dessus de nos têtes.

A peu de distance du confluent de l'Ardèche et du Rhône, nous entrâmes dans un courant impétueux qui nous emporta sous les arches du pont Saint-Esprit. La tendre sollicitude d'une mère pour sa fille et les récits hyperboliques des voyageurs,

ont rendu célèbre ce passage dont bien des gens se font sur parole une idée terrible. Il y a toujours beaucoup à rabattre des effets de l'imagination et des exagérations de la peur. Le Rhône, pendant toute la durée de son cours, conserve plus ou moins l'impétuosité qui le caractérise à sa sortie du magnifique glacier où il prend sa source, et même en quelques endroits cette impétuosité égale, si elle ne surpasse, celle qu'on lui voit sous le pont Saint-Esprit. Ici tout l'art des bateliers consiste à se diriger vers le milieu d'une arche; et ils sont tellement exercés à cette manœuvre, ils prennent de loin leurs mesures avec tant de précision, qu'un accident est la chose du monde la plus rare : encore peut-on affirmer qu'il n'en arrive jamais qui ne soient occasionnés par l'ivresse des mariniers, ou par l'imprudence des voyageurs assez téméraires pour se hasarder la nuit sur le fleuve[1].

[1] Maintenant qu'on descend et qu'on remonte le Rhône sur de grands et solides bateaux à vapeur, le passage du pont Saint-Esprit a perdu tout le prestige de sa vieille

Nous prîmes terre au delà du pont, et nous revînmes sur nos pas pour l'examiner plus à loisir. La forme sous laquelle il se présente lorsqu'on le regarde en face, n'est plus la même quand on le considère de profil. Alors il n'a pas l'air bâti sur une ligne droite, mais paroît tel qu'il est en effet, étroit et tortueux. Il se termine du côté de la Provence, à une porte d'un travail assez médiocre. Vingt-six arches le composent dans une longueur de quatre cent vingt toises, sur environ deux et demie de largeur. Le Rhône ne passe d'ordinaire que sous dix-huit. On admire sa solidité, sa hauteur, et la construction de ses piles percées chacune d'une espèce de fenêtre, pour faciliter l'écoulement des grosses eaux. Ce fut Jean de Thianges qui en posa la première pierre en 1265.

Quant à la ville et à la citadelle du Saint-Esprit, il faudroit avoir du temps de reste pour s'amuser à les décrire : ainsi nous

renommée. Ce n'est plus qu'un passage ordinaire. La tradition seule lui conserve encore un reste de célébrité.

nous empresserons de remonter dans notre bateau et de poursuivre notre route. Nous remarquâmes çà et là les ruines de vieux châteaux qui avoient résisté au torrent des siècles, et que celui de la révolution a entraînés. Parmi les productions de la terre, l'olivier attira particulièrement notre attention, parce qu'il étoit nouveau pour nous. On commence à l'observer auprès de Viviers; mais dans ce climat, il trompe souvent l'attente du cultivateur. Nous avons vu des coteaux dont l'exposition sembloit faite pour lui, et où il a péri. Cet arbre frileux a besoin pour prospérer d'une température toujours douce, et résiste difficilement à la rigueur des hivers.

Depuis longtemps nous apercevions Avignon, lorsqu'enfin nous abordâmes au pied de ses murs. Cette ville, si nous remontons à son berceau, fut fondée par les *Cavares*, peuple Gaulois, et dut ses premiers accroissemens à des Marseillois qui vinrent s'y établir pour faire le commerce. L'aisance qu'ils acquirent par leur

industrie, éveilla celle de leurs nouveaux concitoyens. Ces hommes ignorans et grossiers apprirent à connoître et à rechercher les agrémens de la vie. Excités par l'émulation, ils firent dans les arts utiles de rapides progrès, et l'humble bourgade des *Cavares* parvint au rang des villes populeuses et florissantes. Une colonie que les Romains y envoyèrent quarante-huit ans avant l'ère chrétienne, contribua encore à son agrandissement et à sa richesse. Cette prospérité se soutint sous le règne d'Auguste et des premiers Césars. Dans la suite, les guerres civiles suscitées par l'élection des empereurs y portèrent une atteinte funeste, et elle fut entièrement détruite par les ravages successifs des conquérans sortis du nord et du midi.

Avignon éprouva le même sort et subit les mêmes lois que le Languedoc et la Provence. Au commencement du XIII[e] siècle, il osa se souvenir de ses anciens droits et s'érigea en république. Cet acte de courage lui valut trente ans d'indépendance, après lesquels il retomba sous l'empire de

deux maîtres qui en jouirent quelque temps par indivis. Ces deux princes, frères de saint Louis, étoient Charles d'Anjou et Alphonse de Poitiers. L'un avoit épousé l'héritière du comté de Provence, l'autre celle du comté de Languedoc.

Dans un siècle où l'Italie étoit en proie à de continuelles dissentions, les papes abandonnèrent le séjour de Rome pour se fixer à Avignon. L'exemple donné par Clément V fut suivi pendant soixante-dix ans par ses successeurs. Dépourvus de toute autorité temporelle, et comme étrangers dans une ville qu'ils avoient choisie pour leur résidence, ils désiroient vivement en acquérir la propriété. Jeanne Ire, reine de Naples et comtesse de Provence, en fournit l'occasion à Clément VI. Cette princesse accusée d'un grand crime[1], et chassée de son royaume, avoit besoin de

[1] De la mort de son premier mari, André fils du roi de Hongrie, prince grossier et brutal, objet de son aversion. Jeanne fut fortement soupçonnée de l'avoir fait périr, de complicité avec le prince de Tarente son amant, qu'elle épousa moins de deux ans après ce meurtre.

l'indulgence et de la protection du souverain pontife. La vente d'Avignon pour quatre-vingt mille florins d'or lui concilia l'une et l'autre. Depuis ce temps, la cour de Rome en conserva la possession jusqu'en 1790, époque à laquelle l'Assemblée nationale de France trouva dans l'histoire, ou plutôt dans son ambition, des raisons pour la lui enlever (*i*).

Avignon, situé comme Valence sur la rive gauche du Rhône, est entouré d'agréables boulevards. Ses murailles, en partie baignées par la Sorgue et garnies de tours et de créneaux, sont moins un objet d'utilité que d'ornement. Ses rues, à l'exception de quelques-unes larges et bien bâties, ressemblent à celles de toutes les villes anciennes. La plupart des édifices publics qui excitoient la curiosité des étrangers, sont détruits ou dépouillés de leurs richesses; il n'y a plus ni tableaux ni statues, ni monumens. Celui de la belle Laure, le tombeau du brave Crillon ont disparu avec l'église des Cordeliers (*k*). Le couvent des Dominicains est changé en

une fonderie de canons. On démolit le palais construit par Jean XXII, et puisse-t-on en effacer jusqu'au souvenir! C'est dans ce palais que se trouvoit l'épouvantable glacière (*l*) qui, sous le règne de la liberté et de la mort, regorgea de sang innocent!

Un peu plus loin, s'élève un énorme rocher, terminé par une plate-forme, d'où l'œil embrasse dans toute son étendue la délicieuse plaine du Comtat.

Le Rhône, au-dessus d'Avignon se divise en deux bras inégaux, et forme une longue île nommée la Bartelasse. Le fameux pont par lequel elle communiquoit à la ville et au bourg de Villeneuve, a cédé il y a longtemps à la fureur des flots. Il n'en reste plus que quatre arches, sur l'une desquelles subsiste la chapelle consacrée à Saint-Benezet. On connoît l'histoire de cet enfant extraordinaire; personne n'y ajoute plus foi, et tout le monde la répète encore. En 1177, un petit berger nommé Benoît ou Benezet, vint trouver le gouverneur de la ville, et

s'annonça comme envoyé de Dieu pour bâtir un pont sur le Rhône. Le gouverneur se moqua de sa simplicité ; mais le voyant persister dans son dire, il lui répondit qu'il le croiroit, s'il levoit une pierre qu'il lui montra et que trois hommes auroient eu peine à remuer. Benezet la prit à l'instant et la porta à l'endroit où le pont fut construit. Dans un siècle d'ignorance, cet ouvrage parut sans doute un prodige. On attribua au ciel l'inspiration du génie, et la superstition toujours amie du merveilleux, imagina un conte ridicule que la crédulité a transmis d'âge en âge.

Le climat d'Avignon est pour l'ordinaire brûlant en été, et très-doux en hiver; mais dans toutes les saisons, il souffle de temps en temps un vent de nord-ouest connu ici sous le nom de bise, et en Provence sous celui de mistral, qui change tout à coup la température de l'air et dure trois, six ou neuf jours avec plus ou moins d'impétuosité. Quelquefois sa violence est telle, qu'il renverse les cheminées, ébranle les toits et menace la

ville d'une destruction totale. L'été même il est très-piquant; l'hiver il vous pénètre, il vous glace jusqu'à la moëlle des os. Rien ne peut préserver de ses atteintes; les vêtemens les plus chauds, les mieux tissus, ne lui résistent pas; il s'insinue à travers les portes, les fenêtres; on gèle au coin du feu. On seroit tenté de le regarder comme un fléau, et c'est un bienfait de la providence. Il épure, il assainit l'air, il dissipe les germes de maladie qui peuvent y être répandus, et tant qu'il règne, personne ne se plaint de sa santé.

Avenio ventosa, sine vento venenosa, cum vento fastidiosa.

Le commerce d'Avignon consiste en vins, garance, safran et soie. On y fabrique beaucoup d'étoffes qu'on appelle florences. Sous le gouvernement paternel du saint-siége, cette ville étoit remplie de prêtres et de moines de tous les ordres. Leurs biens ont passé en d'autres mains, et si la religion y a peu perdu, le peuple n'y a rien gagné : le peuple fait les révolutions et n'en profite pas.

Les fortunes sont aujourd'hui très-bornées à Avignon, ce qui n'empêche pas le goût du plaisir d'y être général. Nous y passâmes quinze jours de la manière la plus agréable du monde. Chaque soir les réunions de société, le bal, les concerts, la comédie se succédoient alternativement. Quelque attrayant que fût ce séjour, il fallut nous résoudre à le quitter. Nous avions d'abord le dessein de visiter la fontaine de Vaucluse. La crainte d'y trouver les chiffres de Pétrarque et de Laure effacés par les frimats, nous fit remettre cette intéressante excursion au printemps suivant, époque projetée de notre retour.

LE PONT DU GARD.

A quatre lieues d'Avignon, sur la route de Nîmes, existe un des plus beaux, un des plus hardis monumens d'architecture

que l'antiquité ait transmis à l'admiration des siècles, le pont du Gard. Quelle légèreté, quelle élégance dans ce triple rang d'arcades qui s'élèvent progressivement les unes au-dessus des autres ! Quelle solidité dans ces piles dont les pierres se soutiennent sans ciment, par leur propre poids, et par un juste équilibre ! Le pont du Gard, à l'exception de ses extrémités supérieures, est d'une conservation parfaite, il semble bâti d'hier. Ce qui n'étonne pas moins que la noblesse, que la grandeur de ses proportions, c'est sa position entre deux arides collines, dans une gorge étroite où le Gard roule parmi des rochers ses flots impétueux, au milieu des profondeurs d'un éternel silence. Aussi loin que la vue[1] puisse s'étendre, elle ne ren-

[1] Cette peinture, déjà un peu exagérée à l'époque où fut écrit ce voyage, manqueroit aujourd'hui de vérité. Le sol ingrat et brûlant des environs du pont du Gard s'est amélioré, au moyen de défrichemens et par le perfectionnement de la culture; plusieurs maisons se sont élevées de distance en distance, en sorte que le pays a beaucoup perdu de l'aspect sauvage qu'il avoit, il y a quarante ans, lors de mon premier passage.

contre aucune trace d'habitation, aucune apparence de culture. L'humble genévrier, le thym, la lavande sauvage, uniques productions du désert, y exhalent sous un ciel brûlant leurs parfums solitaires. Quels hommes ont donc enfanté cette merveille? Ne diroit-on pas une race de géants voyageurs qui voulurent immortaliser ainsi leur passage? Ces hommes, ces géants.... ce sont les Romains.

Je demeurai quelque temps immobile et frappé de stupeur, comme à la vue d'une apparition; puis, revenu par degrés de cette première, de cette irrésistible surprise qui ne laisse à l'esprit qu'une faculté, celle d'admirer, je m'attachai à considérer l'édifice en détail. Alors seulement je pus compter les arches. J'en vis six au premier rang, onze au second et trente-cinq au troisième. Le dernier rang porte à son sommet un canal de six pieds de haut sur quatre de large, qui amenoit à Nîmes les eaux des fontaines d'Eure et d'Airan. A côté des six premières arches, les modernes en ont adossé six autres

pareilles qui forment un pont pour le passage des voitures. Je continuai mon examen[1], je gravis une des collines, et attaquant l'édifice par son seul côté accessible, je parvins à la cime. Le canal est recouvert de larges dalles. Je le parcourus tout entier, intérieurement et extérieurement. Comment peindre l'état de mon âme? Quelle expression donner à cette foule de sentimens qui la remplissoient et la pressoient de toutes parts? Je foulois un monument construit par les Romains, un monument que virent naître les beaux jours d'Auguste, et dont la masse triomphante reposoit sur dix-huit siècles, comme sur un fondement inébranlable.

[1] On monte aujourd'hui sans difficulté jusqu'au raug supérieur des arcades par un escalier tournant et couvert, pratiqué dans la partie accessible de la colline.

NÎMES. — LES ARÈNES, LA MAISON CARRÉE, LA FONTAINE, LE TEMPLE DE DIANE, LA TOURMAGNE.

Il y a peu de villes, même en Italie (Rome exceptée), où l'antiquité brille encore d'un aussi vif éclat qu'à Nîmes. Les Arènes, la Maison carrée, le Temple de Diane, la Tourmagne, quelle réunion précieuse pour les arts, dans un aussi petit espace.

A peine le jour commençoit à paroître, nous étions sur pied, et suivant les boulevards, après quelques minutes de marche, nous nous arrêtâmes devant les Arènes.

Cet édifice, d'ordre toscan irrégulier, élevé de près de onze toises, avoit la forme d'une ellipse parfaite. Deux étages couronnés d'un attique, percés chacun de soixante arcades séparées par des co-

lonnes, le composoient. Parmi celles du rez-de-chaussée qui servoient d'entrée au théâtre, on distinguoit quatre portes principales vers les quatre points cardinaux du monde.

Trente-deux rangs de siéges auxquels conduisoient trois rangs de vomitoires, descendoient jusqu'à l'Arène. Au-dessus de l'attique étoient placées, à égales distances, des consoles de six pouces de saillie en largeur, sur autant de hauteur, avec un trou rond au milieu, pour recevoir les poteaux des tentes qui couvroient les spectateurs. L'édifice étoit orné de sculptures. Les unes représentoient des gladiateurs, emblème de sa destination; les autres des figures de Phallus ou Priape, que les Romains honoroient, comme l'on sait, d'un culte particulier. Ici deux taureaux offroient le symbole de l'établissement de la colonie; là une louve allaitant deux enfans, rappeloit la première éducation des fondateurs de Rome.

Quand la religion chrétienne assise sur le trône des Césars, eut adouci la férocité

des peuples soumis à leur empire, les jeux sanguinaires des arènes furent proscrits; mais bientôt on passa de la juste horreur qu'ils inspiroient, à une coupable indifférence pour les superbes monumens que Rome païenne y avoit consacrés. En recouvrant des sentimens d'humanité, on oublia le respect dû aux chefs-d'œuvre des arts. La superstition, l'ignorance et la cupidité devancèrent les ravages du temps, ou joignirent leurs outrages aux siens. Les Arènes de Nîmes n'échappèrent point à ce double fléau. C'étoit peu que Charles Martel, dans le transport d'une fureur insensée, eût démoli toute la partie orientale contre laquelle les flammes avoient échoué, que de trente-deux rangs de gradins qui formoient l'amphithéâtre, dix-sept à peine subsistassent dans les endroits les mieux conservés, on laissa l'intérieur se remplir de maisons construites pour la plupart avec ses débris; les loges destinées aux bêtes féroces furent converties en caves, les portiques en magasins.

Quels sont un peu plus loin ces deux

bâtimens qui se regardent ? Celui-là, massif, encore imparfait, frappe la vue et ne l'arrête point, c'est la comédie; celui-ci, petit, régulier, plein d'élégance et de goût, ne cause pas d'étonnement au premier aspect; mais les yeux une fois fixés dessus ne peuvent s'en détacher, c'est la Maison carrée, un capitole suivant les uns, suivant d'autres un prétoire, la basilique de Plotine[1], un temple dédié à Caïus et Lucius fils adoptifs de César et princes de la jeunesse.... Au jugement de tous, un chef-d'œuvre.

Comme ces trente colonnes cannelées,

[1] Cette dernière opinion, qui est celle de M. Séguier, n'admet plus aujourd'hui de doute. Cet infatigable antiquaire, se conformant aux idées qu'il avoit reçues de l'abbé Barthélemy, a rapporté sur le papier, par un travail aussi pénible que délicat, tous les trous formés dans la frise et l'architrave pour y placer des crampons de lettres de métal. Il a suivi les indications de ces trous, en distinguant ceux qui avoient été faits mal à propos par l'ouvrier, et quelques traces de lettres restées sur le mur, et a deviné ainsi l'inscription suivante, dont il démontre l'authenticité dans une longue et savante dissertation :

C. Cæsari Avgusti. F. Cos. L. Cæsari Avgusti. F. Cos. designato
Principibvs Jvventutis.

d'ordre corinthien, à chapiteaux de feuilles d'olivier, font un agréable effet ! Je suis pourtant fâché qu'elles ne soient pas de marbre; elles en auroient plus de droits à l'éternité. Le péristyle qui décore l'entrée du temple est sans défaut. Il a six colonnes de face, et deux en retour sur chaque côté. On y monte par un escalier de quinze marches. Au fond, est la porte de forme carrée accompagnée de pilastres, à la droite desquels figurent deux pierres taillées en manière d'architrave et percées à leurs extrémités d'un trou carré, large de seize pouces six lignes. On présume qu'elles servoient à soutenir une porte volante.

Je ne dirai rien des sculptures de la corniche ni de la frise; elles sont au-dessus de tout éloge. La Maison carrée est un ouvrage fini, un véritable bijou, suivant l'expression du célèbre Mansard, qui auroit voulu qu'on l'enfermât dans une boîte d'or. Elle offre en petit le modèle de la perfection. Plus on la considère, plus elle plaît : toutefois en la quittant, on n'emporte point ces grandes impressions, ces

souvenirs ineffaçables que laissent dans l'esprit la pompeuse architecture du pont du Gard, et les ruines majestueuses des Arènes.

Continuons notre promenade. Cette fontaine dont les ondes limpides s'écoulent incessamment, semble nous appeler par son murmure. En suivant le canal en pierres de taille qui borde son cours, nous arriverons bientôt au jardin public planté d'ifs, de hauts marronniers et divisé en parterres garnis d'arbustes et de fleurs.

Vers l'extrémité du jardin, au pied d'un stérile coteau, jaillit la source de la fontaine. Dans le dernier siècle, on découvrit en la nettoyant des vestiges de bains antiques. On les répara et l'on y fit de nombreux embellissemens; mais au milieu de la multiplicité des bassins, des compartimens, du luxe des statues, des perrons, des balustrades, l'œil est fatigué et comme ébloui. On cherche en vain, on regrette la simplicité de dessin, le choix et le goût des ornemens qui sont les premières conditions de l'art et le caractère distinctif

du beau. Cette apparente richesse n'offre à l'esprit qu'une pauvreté réelle (*m*).

A côté de la fontaine, dans un enfoncement, est le temple vulgairement nommé de Diane, où les Romains sacrifioient, dit-on, aux divinités infernales. Tel qu'il existe aujourd'hui, on ne peut former que des conjectures sur son ancienne destination. L'extérieur a plutôt l'air d'une masure que d'un temple; l'intérieur offre des niches de diverses grandeurs, avec une portion de galerie latérale. On y a rassemblé beaucoup de fragmens épars, des aigles mutilées, des tronçons de statues, des débris de bas-reliefs, de corniches, etc., etc. C'est une espèce de musée.

Un seul édifice important nous reste à examiner, la Tourmagne. Elle est située dans la campagne, sur une éminence. Le grand nombre de systèmes auxquels elle a donné naissance parmi les savans, prouve assez l'incertitude de son origine. Les uns la regardent comme un phare, les autres comme un temple des Volces ou un mausolée de leurs rois. Elle est con-

struite de petites pierres carrées en forme de pyramide. Sa base avoit sept faces et deux cent quarante-cinq pieds de circonférence, et son extrémité huit faces avec une circonférence de cent sept pieds. Elle est fort dégradée. Sa hauteur, autrefois de plus de dix-neuf toises, a été réduite à treize par les injures du temps.

Les pavés en mosaïque, les portes d'Auguste et de France, restées seules des dix bâties par les Romains, la statue cariatide, connue sous la dénomination populaire de l'homme aux quatre jambes, et d'autres informes débris sont dignes d'un regard et non d'une description.

Il est temps de dire un mot de la ville moderne et de ses habitans.

Nîmes renferme une population nombreuse, entièrement adonnée au commerce. Le goût des beaux-arts semble y être étranger. On ne voit que manufacturiers, marchands, ouvriers. Les principales fabriques sont de bas et d'étoffes de soie, les premières inférieures à celles de Ganges, les secondes à celles de Lyon.

Il suffira de nommer en passant la cathédrale, vaisseau gothique dédié à la Vierge, l'évêché qui lui est contigu, les deux temples des protestans, l'hôtel de ville, la préfecture. L'académie mérite qu'on s'y arrête. On y trouve une bibliothèque assez considérable, et un cabinet d'histoire naturelle et d'antiquités formé par les recherches d'un savant aussi modeste que distingué, M. Séguier, qui en mourant le légua à ses concitoyens.

LUNEL. — VILLE, COMMERCE ET FACULTÉ DE MONTPELLIER.

Après avoir satisfait la curiosité que Nîmes inspire à tous les amis des arts, nous poursuivîmes notre route. La brièveté des jours ne nous permit pas d'aller au delà de Lunel, petite ville à une lieue de la Vidourle, que nous traversâmes avant

d'y arriver. Lunel, peuplé d'environ six mille âmes, doit sa réputation et sa richesse à des vins muscats renommés, et à un canal navigable qui commence près de ses murs et communique par celui du Rhône au port de Cette.

Le lendemain dans la matinée, nous nous rendîmes à Montpellier. Cette ville, la plus considérable du Languedoc après Toulouse, jouissoit autrefois de grands priviléges. Elle étoit le siége des états de la province, le séjour des commandans et intendans, etc. Dépouillée de ces avantages politiques, elle est aujourd'hui réduite à ceux qu'elle retire du commerce dont l'esprit l'a constamment vivifiée.

L'industrie de ses habitans, sans aller chercher au loin des matières étrangères, s'exerce à moins de frais et d'une manière plus lucrative sur les productions du sol. Les vins qu'il rapporte en abondance leur fournissent, par la distillation, des eaux-de-vie qu'ils envoient dans les régions du nord, et les plantes aromatiques que fait éclore la douce influence du climat, com-

posent entre leurs mains habiles ces parfums si vantés, que la beauté demande de toutes les parties de l'Europe.

Montpellier possède aussi des fabriques de coton, de couvertures de laine, d'eau-forte, de crème de tartre et de vert-de-gris.

C'est, à ce qu'il paroît, au XIII[e] siècle qu'il faut fixer l'époque de sa plus grande prospérité. Il entretenoit alors au moyen du port de Lattes, un commerce fort étendu avec les côtes de la Méditerranée. Ce petit port que défendoit un château, correspondoit à la mer par des étangs et à la ville par un grand chemin pavé, dont l'entretien étoit confié à des magistrats particuliers institués sous le nom de consuls de mer. Il fut abandonné, lors de la réunion de la Provence à la France, quand le port de Marseille fit négliger tous ceux des mêmes parages. Le commerce de Montpellier, frappé de ce coup sensible, devint languissant; mais la munificence de Louis XIV lui rendit une nouvelle vigueur par la création du port de Cette, et par l'établissement d'un canal qui aboutit

d'un côté aux étangs et à la mer, de l'autre au pont Juvénal, à un quart de lieue de la ville.

Une autre source de richesse pour Montpellier et en même temps son premier titre de gloire, c'est sa savante Faculté fondée dès l'an 1220 et qui se soutient encore avec honneur. Je n'entrerai point dans les détails concernant son organisation, ni ses statuts. Ceux qui seroient curieux de les connoître peuvent consulter à ce sujet les excellens mémoires d'Astruc. Je me contenterai de dire un mot de la robe de Rabelais, dont on revêtoit, dans quelques actes, les prétendans au doctorat.

Le facétieux auteur de Pantagruel et de Gargantua étant venu prendre à Montpellier le bonnet de docteur, fut revêtu comme les autres, suivant un ancien usage, d'une robe qui depuis a porté son nom. Elle devint plus tard pour les étudians l'objet d'une sorte de culte superstitieux. C'étoit à qui parviendroit à en dérober furtivement un morceau. Leur avidité

pour cette profane relique en rendit plus d'une fois le renouvellement nécessaire; mais la robe n'en conserve pas moins encore aujourd'hui, par tradition, le nom de robe de Rabelais.

Le voyageur que n'attirent ni la douceur de la température, ni le besoin des secours de la médecine, ni les spéculations du commerce, ne fera pas un long séjour à Montpellier. Qu'y trouveroit-il en effet? Aucun monument des arts, peu de plaisirs publics, point de société. Chaque famille vit isolée. Faut-il s'en étonner? Comment cet esprit libre d'affaires, dégagé d'intérêt, avide de distraction et d'amusement qui forme et multiplie les liaisons, pourroit-il s'allier avec l'esprit mercantile, sans cesse occupé d'une même pensée, sans cesse dirigé vers un seul but? Partout où domine l'amour du gain, le goût des relations sociales doit être foible. Les villes commerçantes, toujours les plus riches et les plus peuplées, sont aussi celles où il y a le moins de société. On ne s'y réunit guère qu'au spectacle et dans les établissemens connus

sous le nom de Lycées[1]. Là pendant l'hiver, se donne une fois par semaine un grand bal précédé d'un concert, ou d'une comédie d'amateurs. Lorsque ces derniers se sont divertis deux ou trois heures aux dépens de l'assemblée, on enlève à la hâte les bancs des musiciens, la scène et les décorations du théâtre. Le bal commence, et durant toute la nuit on se mêle, on se choque, on se prend sans presque se connoître, on se quitte sans s'être à peine dit un mot[2]. La musique, la comédie, le bal ne sont pas les seules ressources qu'offrent ces établissemens; on y trouve encore tous les journaux et une bibliothèque assortie au goût des habitans.

Mais revenons à Montpellier. Ses promenades les plus fréquentées sont l'Esplanade, à côté de laquelle on voit la citadelle que Louis XIII fit construire en 1622, après la prise de cette ville sur les protestans,

[1] Il ne faut pas confondre ces lycées avec ceux destinés à l'instruction publique.

[2] Cette peinture offre une image assez fidèle des mœurs de l'époque.

et la place du Peyrou, son principal ornement. Beaucoup plus grande que l'Esplanade, elle n'a pas, comme celle-ci, l'avantage de fournir un ombrage impénétrable aux rayons du soleil[1]. C'est une plate-forme nue, fermée de hautes balustrades, terminée du côté de la campagne par une terrasse ornée d'un château d'eau auquel aboutit un long et superbe aqueduc, d'où l'on domine sur une vaste étendue de mer, et sur des plaines immenses que couronnent dans le lointain les neiges des Pyrénées (*n*).

La statue de Louis XIV décoroit autrefois la place du Peyrou, et l'on avoit conçu l'heureuse idée de l'environner de tous les grands hommes qui ont fait l'honneur de son règne, et la gloire de la nation.

« Puisse, écrivoit Voltaire au marquis de Fougères, puisse votre projet être exécuté! Puissent tous les génies qui ont illustré le siècle de Louis XIV, reparoître

[1] Une partie des plus beaux arbres de l'Esplanade a été abattue, pour faire place au chemin de fer de Montpellier à Beaucaire.

dans la place de Montpellier autour de la statue de ce monarque, et inspirer aux siècles à venir une admiration éternelle! »

Le vœu de Voltaire, celui de tous les bons Français, a été trompé. Des mains que le crime seul rendoit hardies, et qui n'avoient de force que pour le commettre, ont renversé la statue de Louis XIV. J'ai ouï dire qu'elle avoit résisté longtemps à leurs coups redoublés, et qu'enfin forcée de tomber, le retentissement de sa chute avoit été si terrible, qu'il avoit jeté l'effroi dans l'âme de cette vile populace, comme si, en ce moment, l'ombre indignée du grand roi leur eût apparu, pour leur reprocher leur sacrilége audace.

Le jardin des plantes est encore une promenade assez agréable, mais qui semble moins faite pour le plaisir que pour la méditation. Au fond, se trouve une allée de cyprès qui mène à un caveau où, selon la tradition, reposent les cendres de Narcissa, fille adoptive du docteur Young. Ce poëte célèbre n'ayant pu obtenir pour elle une sépulture en terre

sainte, la porta dans ce lieu sur ses épaules, et l'ensevelit de ses mains paternelles, à la faveur des ténèbres (*o*). Écoutons le chantre des Nuits se plaindre de son malheur dans ces vers touchans :

O Narcisse! ô ma fille! à l'heure où l'hyménée,
Préparant de tes jours la chaîne fortunée,
Sourioit à tes vœux, ainsi que ton amant;
Quand ton âme s'ouvroit au plus pur sentiment;
Quand d'aveugles mortels vantoient ta destinée,
Sur un lointain rivage en ta fleur moissonnée,
Tu meurs! Des étrangers, sans te connoître, hélas!
Ni la douce pitié, pleurèrent ton trépas.
Il tomba de leurs yeux des larmes inhumaines.
O cruels préjugés! ô déplorables haines[1]!
La nature parloit à leur cœur attendri,
Et le dur fanatisme en étouffe le cri.
Tandis que du malheur l'une plaint la victime,
De sa religion l'autre lui fait un crime,
Et de l'humanité condamnant la douleur,
D'un stérile tombeau lui refuse l'honneur!
A qui pouvois-je, ô ciel! adresser ma prière?
Il me fallut enfin voler un peu de terre

[1] Ceux qui connoissent l'original s'apercevront qu'on a pris soin d'adoucir, dans cette imitation, les invectives du poëte anglois contre l'intolérance religieuse.

Et remplir à la hâte un funèbre devoir.
Tel qu'un vil assassin, lâche en mon désespoir,
Dans l'ombre de la nuit, sans pousser une plainte,
Je me glissai, d'un pied suspendu par la crainte.
Sur sa tombe ma main n'osa graver son nom;
L'excès de la douleur égaroit ma raison.
Juste ciel! je suivois les lois de la nature,
Et de ses ennemis je redoutai l'injure.
Pardonne, ombre chérie, à la nécessité!
De contraires transports tour à tour agité,
Je priois, je pleurois... puis, blasphémant, farouche,
Des imprécations s'échappoient de ma bouche.
J'accusois à la fois et l'homme et son auteur;
Je foulois sous mes pieds, je vouois au malheur
Ce sol, ce sol maudit, de sa poussière avare.
Maître enfin de mes sens, et d'un cœur moins barbare,
Renfermant dans mon sein mon paternel amour:
Puissent-ils, m'écriai-je, ô puissent-ils un jour,
Pour consoler leur cendre, avoir tous en partage
Le tombeau qu'à Narcisse a refusé leur rage!

(Young, *Nuit troisième.*)

VILLE ET PORT DE CETTE.

Nous partîmes de Montpellier le 10 janvier, dans l'après-midi. Le temps étoit superbe. Nous mîmes pied à terre au sortir de la ville, pour mieux jouir de l'aspect de la contrée. Elle nous parut d'abord riante et fertile; mais après une heure de marche, la vigne, le pâle olivier, les cultures de toute espèce disparurent, et nous entrâmes dans une plaine aride, semée çà et là de monticules embaumés par le thym, la lavande et mille autres plantes aromatiques que la nature prodigue à ces climats. Ce désert s'étendoit à notre gauche dans l'espace d'une ou deux lieues, jusqu'à la mer Méditerranée dont les flots sillonnés par quelques navires, se confondoient avec l'horizon. A peu de distance du rivage, sur une petite île, l'antique

église de Maguelonne sembloit sortir du sein des eaux ; le soleil, prêt à s'y plonger, éclairoit de ses derniers rayons cet amas de ruines, parmi lesquelles le voyageur cherche en vain les traces d'une ville[1] jadis florissante, que Charles Martel sacrifia à sa vengeance. La ville n'est plus. Peu de personnes même savent si elle exista jamais ; mais tout le monde connoît l'Histoire des Amours de Pierre de Provence[2] et de la belle Maguelonne.

Nous relayâmes au hameau de Mireval, où deux énormes tours carrées, à moitié détruites, restes d'un palais jadis habité par les rois de Mayorque, attirèrent notre

[1] Les Maguelonnois avoient ouvert leur port aux Sarrasins. Charles-Martel ayant défait ces derniers près de Narbonne, la destruction de Maguelonne fut une des suites de sa victoire. Chassés de leur patrie, les habitans se réfugièrent sur un monticule voisin d'où ils pouvoient encore l'apercevoir, et y jetèrent les fondemens de Montpellier.

[2] La destinée de ce petit roman est fort singulière. Originairement composé par Bernard de Treviés, chanoine de Maguelonne, il fut, dit-on, retouché d'abord par Pétrarque, ensuite par Rabelais ; enfin, M. de Tressan l'a rajeuni, et paré des grâces de son style.

attention. Bientôt la lune se leva dans un ciel sans nuages. Ce fut à sa douce clarté que nous aperçûmes Frontignan, renommé pour ses vins muscats. Ce bourg, fermé de murailles semblables à celles d'Avignon, est entouré de marais, et les vapeurs malignes qui s'en exhalent y entretiennent des fièvres quartes très-difficiles à guérir. Nous arrivâmes à Cette à l'entrée de la nuit. Cette ville, située près du bord de la mer, au pied d'une éminence couverte de vignes, n'a guère qu'une rue, et compte néanmoins neuf mille habitans adonnés la plupart à la pêche et au service des navires. On y respire l'air le plus pur. Les négocians de Montpellier y ont presque tous des maisons où ils séjournent une partie de l'année pour surveiller l'expédition de leurs marchandises. C'est le seul point sur la côte de la Méditerranée, entre les Pyrénées et le Rhône, qu'on ait trouvé propre à offrir une retraite assurée aux gros bâtimens. Son port est composé de deux grands môles, dont l'un tient à la montagne du côté du couchant, l'autre

à la plage du côté du nord, et qui font ensemble une équerre dont l'angle est ouvert pour recevoir les navires. Il a dix-huit à vingt pieds de profondeur, et communique à l'étang de Thau par un canal le long duquel règnent des quais bordés d'ateliers et de magasins. Les forts Saint-Louis et Saint-Pierre et la citadelle assise sur la hauteur, le protégent contre les insultes de l'ennemi.

Un prince qui encourageoit tous les arts, qui bâtissoit des palais et des villes dans le même temps qu'il étonnoit l'Europe du bruit de ses exploits, Louis XIV fut le fondateur de Cette. Pour en favoriser la population, il permit, en 1673, à tous les particuliers de s'y établir et d'y vendre, sans aucun droit de péage, toutes sortes de marchandises et de denrées. Avant cette époque, la montagne qui le domine formoit une espèce d'île cultivée, mais déserte. Un étang qu'on traversoit à gué dans certaines saisons, la séparoit de Frontignan. Outre que ce passage étoit périlleux, la longueur du trajet faisoit perdre beau-

coup de temps aux cultivateurs, obligés tous les soirs de regagner leur demeure. Riquet, qui s'immortalisoit alors par une autre entreprise, fut chargé de construire une jetée à travers l'étang de Frontignan. Il y ménagea des ouvertures avec des ponts dormans pour l'écoulement des eaux, et un pont tournant pour le passage des bateaux. Lorsqu'il eut ainsi formé une communication toujours facile et sûre entre la terre ferme et la montagne de Cette, il mit la dernière main au port dont la confection étoit également confiée à ses soins, et cet utile établissement lui acquit, ainsi qu'à son maître, un nouveau titre de gloire.

ÉTANG DE THAU. — VILLE ET PORT D'AGDE. — ÉCLUSE RONDE.

Il existe des relations journalières de commerce entre Cette et Marseillan. Nous profitâmes du départ d'un vaisseau marchand qui se rendoit dans ce dernier port. Un vent favorable enfloit nos voiles, et nous porta rapidement au milieu de l'étang de Thau, vaste bassin où aboutit le canal de Languedoc, et dans lequel il se prolonge au moyen de jetées qui déterminent son lit, et servent en même temps de chemins de halage. La navigation en est quelquefois dangereuse. Notre patron nous raconta qu'il y a trente ans, le jour de la Saint-Louis, deux cents personnes revenant le soir d'une fête champêtre, furent surprises par un orage et englouties dans les flots.

Lorsque nous eûmes atteint la hauteur de Balaruc, dont les eaux minérales ont tant exercé la plume des savans, le vent tomba, le ciel se chargea de sombres nuages. Nous avancions lentement au gré de notre impatience; aucune distraction n'adoucissoit notre ennui. Quelques foulques récréoient seules nos yeux par la manière divertissante dont elles voguoient sur les flots, ou faisoient le plongeon pour y saisir leur proie.

Après une traversée de trois heures, nous abordâmes à Marseillan. Nous y prîmes un peu de pain avec un verre ou deux de *piccadan*, vin blanc assez agréable, mais inférieur à ceux de Lunel et de Frontignan, puis nous gagnâmes à pied la ville d'Agde, qui étoit encore éloignée d'une bonne lieue.

Agde, ancienne colonie de Marseille, est bâti dans une plaine, sur la rive gauche de l'Hérault, non loin de son embouchure. Ses murailles, flanquées de grosses tours rondes ou carrées, lui donnent l'air d'une prison. L'ancien palais épiscopal est

le seul édifice qu'on y distingue. Les habitans s'occupent, les uns à la pêche, les autres à la fabrique du vert-de-gris et à la distillation des vins. Agde est d'ailleurs l'entrepôt de la pouzzolane que l'on tire de Civita-Vecchia pour les travaux du canal, et d'une partie des denrées qui passent de Languedoc en Provence, et de Provence en Languedoc.

Le port, formé par l'Hérault qui se jette dans une anse de la Méditerranée, à l'ouest du fort Brescou, ne reçoit que de petits bâtimens. Une barre qu'on a vainement tenté de faire disparoître en interdit l'entrée aux gros navires. Deux quais contiennent la rivière depuis la ville jusqu'à la mer, dans un lit d'environ cinquante toises de largeur.

Auprès d'Agde, est un chef-d'œuvre de l'art qui excite l'admiration des connoisseurs et l'intérêt des simples curieux, l'Écluse ronde.

Le canal de Languedoc, dérivé de la rivière d'Orbe vers celle de l'Hérault, se termineroit à cette dernière par une écluse

ordinaire, sans une circonstance qui a forcé d'en changer la forme. Une digue élevée sur la rivière pour le service des moulins de la ville, établit deux niveaux dans son cours. D'un autre côté, la retenue[1] de l'Écluse ronde étant communément plus basse que le niveau supérieur de la rivière, il falloit imaginer un moyen de fournir de l'eau à ces trois niveaux : c'est dans ce dessein qu'on a construit l'Écluse ronde. Elle a quatre-vingt-dix pieds de diamètre, et seize de profondeur. Les eaux s'y partagent en trois branches. L'une se prolonge du côté de Béziers, l'autre traverse l'Hérault au-dessus de la digue, et la troisième va tomber au-dessous. Ces deux dernières opèrent chacune une jonction particulière du canal avec la Méditerranée. Ainsi fut résolu un des plus ingénieux et des plus importans problèmes d'hydraulique.

[1] On appelle *retenue* la portion d'un canal de navigation comprise entre deux écluses.

CANAL DE LANGUEDOC. — BÉZIERS.

Le 16, à quatre heures du matin, nous passâmes l'Hérault dans un bac, et après avoir fait un quart de lieue à la clarté des étoiles, et plus encore d'une grosse lanterne qu'un marinier portoit devant nous, nous gagnâmes le bateau de poste qui étoit prêt à partir[1]. Nous y trouvâmes nos futurs compagnons de voyage déjà rangés autour d'un réchaud rempli de charbons presque éteints. Une lampe obscure, suspendue à la voûte, jetoit une lueur vacillante qui ne permettoit de distinguer les objets qu'à demi. Nous attendîmes impatiemment le jour. Dès qu'il parut, nous montâmes sur le tillac pour voir la campagne; mais nous

[1] Il part tous les jours deux bateaux de poste, l'un d'Agde, l'autre de Toulouse.

ne découvrîmes rien d'intéressant. Les bords du canal étoient tristes et uniformes. Deux chevaux courant sur la rive, nous entraînoient avec vitesse.

Bientôt nous rencontrons une écluse. Notre bateau heurte contre une porte qui cède à l'impulsion : les deux battans s'écartent pour le laisser entrer, puis se rapprochent et nous enferment dans un bassin de forme elliptique, entre deux grands murs de pierre de taille. Une porte semblable à la première se présentoit devant nous ; il falloit franchir une hauteur de cinq pieds[1] pour continuer notre route. Déjà les éclusiers ont levé les vannes ; l'eau s'élance de chaque ouverture à flots pressés, et se brise en écumant contre les murs. Insensiblement le bassin se remplit ; le bateau monte, il monte encore, et atteint le niveau du canal. La porte s'ouvre alors, et notre nef, victorieuse d'un obstacle en apparence insurmontable, poursuit sa course triomphante et rapide.

[1] La profondeur des écluses n'est point fixe ; elle varie suivant l'inclinaison du sol.

Toutes les écluses du canal ont un nom qui les distingue. Portiragues est celui de la première que nous passâmes. Quelque temps avant d'y arriver, nous observâmes un torrent qui prend sa source dans la montagne Noire, et vient traverser le canal. Le Libron (c'est ainsi qu'on l'appelle), a donné lieu à une invention trop singulière pour n'en pas dire un mot. Presqu'à sec les trois quarts de l'année, il est quelquefois enflé subitement par les orages ou par la fonte des neiges; il roule beaucoup de sable et de limon qui obstruoit autrefois le lit du canal, et obligeoit à des curages dispendieux. Pour remédier à cet inconvénient, on forme au torrent un lit artificiel, en plaçant en travers du canal un radeau avec des relèvemens. De cette manière, les eaux du Libron ne se mêlent point aux siennes. Lorsqu'il est rentré dans son état ordinaire, on retire le radeau, et la navigation interrompue momentanément, redevient libre.

Nous laissâmes notre bateau à un quart

de lieue de Béziers, où nous nous rendîmes à pied. Cette ville, bâtie sur une colline d'où l'œil embrasse un fertile vallon baigné par l'Orbe, étoit jadis une colonie romaine. On y voyoit deux temples que détruisirent les Goths. Charles Martel en chassa les Sarrasins l'an 737, et la ruina de fond en comble pour empêcher qu'elle ne leur servît désormais d'asile. Elle n'est aujourd'hui remarquable que par l'agrément de sa position, et par les hommes célèbres qu'elle a produits. On doit placer au premier rang l'auteur du canal de Languedoc, Pierre-Paul Riquet[1]

[1] Riquet mourut le 1er octobre 1680, six mois avant l'achèvement de son canal : ce qui donna lieu à l'épitaphe suivante, que lui fit M. de Cassan :

Ci-gît qui vint à bout de ce hardi dessein
De joindre des deux mers les liquides campagnes,
Et de la terre ouvrant le sein,
Aplanit même les montagnes.
Pour faire couler l'eau suivant l'ordre du roi,
Il ne manqua jamais de foi,
Comme fit une fois Moïse.
Cependant de tous deux le destin fut égal :
L'un mourut près d'entrer dans la terre promise,
L'autre est mort sur le point d'entrer dans son canal.

de Bonrepos. Le service qu'il a rendu à son pays, lui assure des droits éternels à la reconnoissance publique. Dans le cours de l'anarchie populaire, on a dépouillé ses descendans de la propriété qu'il leur avoit laissée, et qui sembloit d'autant plus sacrée, qu'elle étoit l'ouvrage du génie; mais en les privant du bien de leur aïeul, on n'a pu porter atteinte à sa gloire, et nous nous faisons un plaisir comme un devoir de lui payer le tribut d'éloges qu'il a si bien mérité.

Avant de quitter Béziers, répandons aussi quelques fleurs sur le berceau de Vanières, chantre harmonieux de la nature. N'oublions pas surtout d'honorer d'un souvenir l'éloquent Pélisson, qui seul avec un poëte chéri des muses, l'inimitable La Fontaine, resta fidèle à l'amitié malheureuse.

LE MALPAS. — CAPESTANG. — LE SOMAIL.

Vis-à-vis de Béziers, le canal entre dans la rivière d'Orbe, avec laquelle il coule l'espace d'un quart de lieue. Ce passage a toujours été regardé comme celui qui présentoit le plus d'obstacles à la navigation. Le lit de la rivière étant mobile et peu profond, il a fallu le rétrécir, et élever les eaux par le moyen d'une chaussée dont on pût suspendre l'effet à volonté pendant les inondations.

Quand on voyage sur le canal, on peut s'arrêter où l'on veut sans inconvénient : on est toujours sûr de retrouver le lendemain, à la même heure, une occasion semblable à celle de la veille. Nous passâmes l'Orbe au-dessous de Béziers, et nous allâmes chercher un nouveau[1] bateau

[1] Lorsque plusieurs écluses se rencontrent de suite, au

de poste au sommet de la colline opposée. Huit écluses consécutives sont les degrés par lesquels on y monte ou l'on en descend.

Il étoit midi quand nous nous embarquâmes. Une heure après, s'offrit à nos regards un spectacle non moins étonnant, la Montagne percée, autrement dite le Malpas. Une longue voûte bordée de trottoirs est la route qu'une heureuse hardiesse a frayée au canal. Au-dessus pèse une énorme masse de rochers recouverts d'un peu de terre, où croissent des oliviers et des vignes. Les chevaux ne peuvent y pénétrer. Ils sont remplacés par des hommes qui tirent les bateaux à force de bras. Ce conduit souterrain étonne l'imagination. Ce qui redouble la surprise, c'est qu'au même endroit, à une profondeur plus grande de cinquante pieds, il existe un autre canal qui fut ouvert sous

lieu de les franchir, ce qui demanderoit beaucoup de temps, on change ordinairement de bateau. Il y en a trente-quatre distribués à cet effet sur la totalité du canal.

Henri IV, pour dessécher l'étang voisin de Montady. Les deux canaux se croisent, et du trottoir du canal supérieur, on voit par un puits couler l'eau dans le canal inférieur.

Peut-être Riquet auroit-il pu épargner une partie des sommes qu'ont dû coûter l'audacieuse percée du Malpas, et le majestueux amphithéâtre des écluses de Fonceranne, en donnant au canal une autre direction; mais, par une foiblesse bien excusable, il voulut le faire passer devant les murs de sa patrie, et rendre ainsi ses concitoyens témoins de son triomphe.

Deux lieues plus loin, le canal décrit une courbe allongée pour éviter une plaine couverte d'étangs. Nous quittâmes le bateau, et prenant un chemin beaucoup plus court, nous traversâmes le village de Capestang, auquel ses antiques remparts donnent une trompeuse apparence de ville. Nous marchâmes ensuite pendant une heure sans découvrir le canal. Déjà nous craignions de nous être égarés, lorsque nous nous aperçûmes que nous n'en

étions plus séparés que par une haute berge qui nous en déroboit la vue; mais en sortant d'un embarras, nous tombions dans un autre : le bateau étoit-il passé ou non? Là-dessus, grand débat entre mes compagnons. Pour moi, dans la persuasion où j'étois que nous avions l'avance sur lui, je suivis la rive à pas lents pour conserver la chaleur acquise par une course rapide. Je gagnai bientôt un pont, où me trouvant abrité du vent, d'un côté par le parapet, de l'autre par une maison qui me renvoyoit les rayons du soleil couchant, je m'assis sur un petit tertre, et me mis à rêver dans une tranquille attente. L'année 1684, gravée au cintre du pont, avoit frappé mes yeux. Mon imagination s'en empara, et je me plus à me retracer les merveilles d'un règne unique dans les fastes du monde.

Cette année 1684 en avoit été une des plus glorieuses. Alors le duc de Savoie épousoit Anne-Marie, fille de Monsieur, dont l'aînée, mariée à Charles II, occupoit le trône d'Espagne. Si Turenne n'existoit

plus, si le grand Condé qui, sous un nom consacré par la gloire et par d'éternels regrets[1], avoit ouvert les brillantes destinées de la France, retiré de la noble arène où il avoit tant de fois triomphé, reposoit dans Chantilly sa tête chargée de lauriers, d'autres illustres guerriers maintenoient sur le continent et sur les mers l'éclat de nos armes. Duquêne, l'honneur de la marine françoise, foudroyoit la perfide Gênes coupable d'intelligence, au mépris des traités, avec les ennemis de la France; Luxembourg, après vingt-quatre jours de tranchée, ouvroit ses portes au maréchal de Créquy; Alger humilié faisoit faire des soumissions par un ambassadeur; la trêve de Ratisbonne signée pour vingt ans, fermoit les blessures de la France, de l'Espagne et de l'Empire; le roi de Siam envoyoit à Versailles une ambassade solennelle; enfin toutes les nations de la terre subjuguées par l'ascendant de Louis XIV,

[1] Cette allusion à un grand crime encore récent lors de l'époque où parut ce Voyage, fut supprimée par la censure.

ou par leur admiration, s'empressoient à lui rendre hommage.

Le bateau paresseux, mais fidèle, vint m'arracher à mes rêveries. Je jetai sur le pont un dernier regard. Des lis flétris, une couronne mutilée, me rappelèrent de grandes infortunes. Mes yeux se remplirent de larmes. Je saluai avec attendrissement les ombres illustres que j'avois évoquées, et je me rembarquai, le cœur plein de sentimens douloureux.

Le jour commençoit à baisser, les rayons mourans du soleil ne répandoient plus sur la campagne qu'une foible lumière, et donnoient à tous les objets une teinte douce et mélancolique, bien conforme à la disposition de mon âme.

Les ombres du soir nous permirent à peine d'entrevoir l'origine d'un canal récent qui joint celui de Languedoc à l'Aude, et par la Robine, ouvrage des Romains, établit une nouvelle communication entre les deux mers.

Un peu plus haut, nous franchîmes la rivière de Cesse sur un superbe pont-

aqueduc. L'invention des ponts-aqueducs n'appartient pas tout entière aux modernes. Les Romains leur en avoient fourni l'idée dans le pont du Gard. Leur seul mérite est d'avoir su la modifier et l'étendre à d'autres usages.

Nous couchâmes au Somail, auberge isolée, faite pour les voyageurs du canal (*q*).

ÉTANG DE MARSEILLETTE. — TRÈBES. — CARCASSONNE. — CASTELNAUDARY.

Le 18, dès cinq heures du matin, nous étions de retour dans notre flottant observatoire. Nous y languîmes d'impatience jusqu'au moment où le soleil vint remplacer la triste lueur de notre lampe. Il se leva au milieu d'épais nuages qu'il coloroit de ses feux naissans. Bientôt cette scène enchanteresse s'évanouit, et l'astre du jour paroissant dans tout son éclat,

nous en découvrit une autre aussi magnifique qu'inattendue. La première chaîne des Pyrénées-Orientales élevoit devant nous ses cimes blanchies de neiges. Je me rappelai le voyage que je fis dans ces montagnes, au sortir de l'enfance, et je les revis avec l'ivresse qu'on éprouve en retrouvant un ancien ami, dont les traits n'étoient plus que foiblement gravés dans notre mémoire (*r*).

Nous dînâmes à la Redorte avec des voyageurs qui venoient de Toulouse. C'étoient des marchands et des militaires. Les premiers avoient l'air soucieux et pensif que donne l'intérêt, les seconds la gaieté qu'inspire le service.

Après le dîner, nous suivîmes à pied le bord du canal pour visiter l'étang de Marseillette, dont on a entrepris et abandonné plusieurs fois le desséchement. On fait en ce moment un nouvel essai; on creuse, on agrandit l'aqueduc de l'Éguille qui passe sous le canal, pour donner aux eaux un entier et libre écoulement et les conduire dans la rivière d'Aude. Deux

mille ouvriers sont employés à cette entreprise. Si elle réussit comme il y a tout lieu de l'espérer aujourd'hui, l'agriculture en retirera de précieux avantages. Ce vaste bassin que la nature avoit rendu stérile et malfaisant, changé par l'industrie, deviendra une plaine fertile et salubre; de jolies chaumières, de riches métairies en orneront la surface; l'épi mûrira où croissoit le jonc; on verra des troupeaux bondir dans de naissantes prairies, et le doux son du hautbois et des chalumeaux succédera aux rauques accens des habitans des marécages.

Nous remontâmes dans le bateau avec ces riantes illusions. Le village de Trèbes fut le terme de notre journée. Nous y soupâmes gaiement et de bon appétit. Un vieux meunier, placé entre deux jeunes veuves dont l'une sembloit inconsolable, et l'autre déjà consolée, s'empara de la conversation et nous raconta son histoire. Le bonhomme avoit commencé par être enfant de chœur. L'envie lui vint de faire un voyage sur mer. Il tomba au pouvoir

d'un corsaire africain, qui le dépouilla et le mit presque nu sur le rivage. Dans sa détresse, il alla chercher fortune à Marseille. Comme il savoit jouer du violon, et chantoit passablement, un opérateur le prit à ses gages et profita de ses talens. Pour nous en donner une idée, il essaya au dessert une petite chanson; mais la mémoire lui manqua dès le second couplet. Heureux s'il l'eût perdue avant le premier!

Nous nous séparâmes à Trèbes de notre virtuose et des deux veuves, et nous fîmes un détour pour voir Carcassonne. Lorsqu'on travailloit au canal de Languedoc, on proposa aux habitans de cette ville de l'amener sous leurs murs, moyennant une certaine contribution. Des intérêts particuliers s'opposèrent, comme il arrive trop souvent, au bien général. La proposition fut rejetée, et le canal conduit dans un vallon voisin. Il y rencontra le Fresquel, avec lequel il se confondit. Ce mélange eut les suites inévitables de l'admission des rivières dans les canaux. Elles ten-

dront toujours à en interrompre la navigation pendant les crues, et à combler leurs lits par des ensablemens. Le Fresquel, qui roule ses eaux limoneuses dans le creux d'un vallon bien cultivé, et dans un pays où les pluies sont fréquentes, réunit ce double inconvénient. Pour y obvier, on arrêta, en 1786, un plan également favorable au perfectionnement du canal et au commerce de Carcassonne. Les travaux commencés dès lors, furent interrompus pendant la révolution. On les a repris, depuis six ans, avec une activité qui en fait présager la fin prochaine. Le canal doit abandonner sa direction actuelle, et venir passer devant Carcassonne, où l'on a déjà construit un port. Le Fresquel détourné de son lit, coupera perpendiculairement cette nouvelle branche, et la traversera sous un pont-aqueduc que l'on achève en ce moment; mais comme ce torrent est nécessaire à l'entretien du canal, on conservera la prise d'eau par laquelle il l'alimente, au moyen d'une digue établie diagonalement dans son lit,

dont l'objet est de relever ses eaux pour le porter à la hauteur de celles du canal.

Carcassonne se divise en ville haute et basse, que sépare la rivière d'Aude. L'une, assise sur la cime d'un rocher, environnée de murailles délabrées et de vieilles tours qui ne servent plus que de repaire aux oiseaux nocturnes, présente l'image de la dépopulation et de la misère. En parcourant ses rues tortueuses et désertes, on croit errer parmi des ruines, et l'on ne se trompe guère. L'autre, située dans la plaine, entourée de légères fortifications et de belles promenades, offre à côté du tableau de la caducité et de la mort, celui du mouvement et de la vie. Les rues en sont alignées, les maisons propres et régulières, la population nombreuse. Au centre est une place décorée d'une fontaine en marbre.

Le commerce de Carcassonne consiste en draps, dont la majeure partie passe dans le Levant. Ce genre d'industrie lui est commun avec les villes de Chalabre et de Limoux. Il croît dans les environs de

cette dernière un vin estimé, connu sous le nom de blanquette.

Carcassonne ne nous retint qu'un jour. Nous en repartîmes le lendemain de notre arrivée, et nous allâmes nous embarquer à une demi-lieue pour Castelnaudary. Depuis Agde, nous avions eu un ciel serein et une température agréable. Nous perdîmes à la fois cette double jouissance. Des nuages obscurs s'amoncelèrent sur nos têtes, et laissèrent échapper par intervalles de froides ondées. Privés du doux aspect du soleil, et chassés par la pluie du tillac, théâtre ordinaire de nos observations, nous cherchâmes un abri dans l'intérieur du bateau. On en ferma exactement toutes les ouvertures pour se garantir du froid et de l'humidité; mais cette ressource, excellente contre les injures de l'air, n'en étoit pas une contre l'ennui.

Tandis que nous nous désolions du fâcheux contre-temps qui nous tenoit emprisonnés, à côté de nous de jeunes militaires, déjà vieillis par de laborieuses campagnes, s'amusoient à raconter leurs

innombrables exploits. Le Danube, le Pô, le Nil les avoient vus tour à tour combattre et vaincre sur leurs rives. Dégagés récemment des liens du service, ils alloient, après une longue absence, revoir leur famille, respirer l'air natal, et, pareils aux premiers enfans de Rome, cultiver le champ paternel de leurs mains triomphantes.

Vers quatre heures du soir, nous entrâmes dans un bassin circulaire, au-dessus duquel s'élève en amphithéâtre la ville de Castelnaudary. Sa population est de sept à huit mille âmes. Elle a un chantier pour la construction des barques du canal, et un marché considérable pour les grains que produisent en abondance les plaines qui l'environnent. C'est à quelque distance de là, près des bords du Fresquel, que se livra en 1632 le combat où fut fait prisonnier l'infortuné duc de Montmorency, qui paya de sa tête une imprudente révolte contre un ministre tout-puissant. Le mauvais temps et le désir de faire une excursion intéressante nous engagèrent à coucher à Castelnaudary.

RÉSERVOIR DE SAINT-FERRÉOL.

Le lendemain nous louâmes des chevaux et un guide, et, malgré la pluie qui continuoit à tomber, nous nous mîmes en chemin pour visiter le réservoir de Saint-Ferréol situé près de Revel, à trois lieues de Castelnaudary. Je vais être obligé d'entrer dans quelques détails arides; mais j'espère qu'on m'en pardonnera la sécheresse, en faveur de l'importance du sujet.

La montagne connue en Languedoc sous le nom de montagne Noire, est une branche de la chaîne occidentale du Vivarois. Elle se termine aux environs de Revel, où dans un demi-cercle d'un rayon peu étendu, elle présente l'origine de plusieurs rivières. C'est là que pour fournir au point de partage les eaux nécessaires à la navigation du canal, on a construit le réservoir de

Saint-Ferréol, un des plus grands et des plus beaux ouvrages de l'art.

Ce réservoir, lorsqu'il est plein, a la figure d'un triangle scalène. Une digue en forme le petit côté, et barre le vallon de Laudot. De hautes collines couvertes de forêts d'où jaillissent des sources abondantes, le dominent sur la gauche. Les collines opposées sont très-basses, et presque de niveau avec sa superficie. Sa longueur est de huit cents toises, sa largeur, près de la digue, de quatre cents, et sa plus grande profondeur de quatre-vingt-dix-neuf pieds. Une pyramide, semblable au nilomètre des Égyptiens, indique l'élévation ou l'abaissement des eaux.

La digue qui barre le vallon de Laudot est composée de trois murs parallèles, construits à égales distances et fondés dans le roc. Celui du milieu a cent pieds de hauteur. Deux terrassemens, traversés chacun dans sa largeur par deux voûtes placées l'une au-dessus de l'autre, en remplissent les intervalles. La voûte inférieure du premier terrassement s'appelle

voûte d'Enfer; celle qui lui succède dans le second, porte le nom de voûte de Vidange, parce que les eaux du bassin retombent par là dans le lit naturel du Laudot. Ces deux voûtes communiquent par un pertuis pratiqué dans le grand mur, et fermé par une pale en fer. La digue soutient une masse d'eau de quatre-vingt-dix-neuf pieds de hauteur, qu'un déversoir placé à l'extrémité entretient à cette élévation.

Lorsqu'on veut vider le réservoir, on commence par lever une première vanne, et les eaux descendent à six pieds au-dessous de la superficie du bassin. On en lève une seconde, et elles baissent encore de dix-sept pieds. Il reste une hauteur de soixante et seize pieds. On conçoit que la pression d'une pareille colonne agiroit trop fortement sur une vanne placée à cette profondeur. Pour en éviter l'effet, on a substitué à la voûte qui conduiroit l'eau au pertuis, trois tuyaux de fonte de neuf pouces de diamètre, scellés dans le grand mur et fermés à l'aide de robinets.

Ces robinets sont établis à soixante et dix pieds de profondeur; on y descend par une galerie qui aboutit à un escalier d'une trentaine de marches.

La voûte d'entrée des robinets est dans un plan plus élevé que celui de la voûte de Vidange, mais dans le même plan et dans la même direction que la voûte d'Enfer. C'est par elle que les eaux arrivent aux tuyaux scellés dans le grand mur, d'où elles passent aux robinets qui les versent avec un bruit effroyable dans la voûte de Vidange, de la hauteur de six pieds, reste des quatre-vingt-dix-neuf qui forment la profondeur totale du réservoir.

On a ménagé ces six pieds d'élévation au-dessus du fond, pour faciliter le curage et l'écoulement des vases qui s'amoncellent pendant l'année. Cette opération se fait en huit à dix jours, vers la fin de décembre, époque où l'on met le réservoir à sec pour les réparations intérieures. Dès qu'elles sont achevées, on y introduit les eaux de la rigole de la montagne, et on les y retient. Il faut à peu près six

semaines pour le remplir. Le canal est alimenté, pendant ce temps, par les eaux de la rivière de Sor qui se rendent au point de partage en suivant la rigole de la plaine, et par celles de la rigole de la montagne qu'on détourne à leur entrée dans le réservoir, pour les conduire dans la première. Au mois de septembre, on met à sec la rigole de la plaine et les parties du canal qui ont besoin d'être réparées. Les travaux sont finis à la fin d'octobre, et l'on donne alors, en terme de l'art, le grand volume de Saint-Ferréol. Ce volume n'est pas le même tous les ans; l'ingénieur en chef le détermine, en calculant la quantité d'eau nécessaire pour compléter celle qu'on a gardée dans les différentes retenues.

Tel est le mécanisme du réservoir de Saint-Ferréol[1]. Comme les eaux étoient entièrement écoulées, il nous fut facile

[1] Le bassin de Saint-Ferréol n'est pas le seul qui serve à la navigation du canal. Dans la partie supérieure de la montagne Noire, sur la rivière de Lampy, on en a formé, il y a quelques années, un autre dont l'objet est de rendre

d'en examiner les diverses parties. Nous parcourûmes toutes les voûtes, précédés d'un guide muni de flambeaux de résine. Nous avancions les uns à la file des autres. Cette marche lente et progressive avoit quelque chose d'imposant et de solennel. L'épaisseur des ténèbres, que perçoit à peine autour de nous la lueur sépulcrale de nos torches; des intervalles d'un profond silence, suivis tout à coup du bruit terrible de l'écho retentissant dans ces gáleries souterraines; la transparente humidité des murs, le long desquels filtroient en rosée de diamans quelques gouttes échappées de cet immense volume d'eau,

au grand canal les eaux qu'il est obligé de fournir à celui de Narbonne.

A peu de distance du réservoir de Saint-Ferréol, est le collége de Sorrèze qui tient depuis quarante ans un rang distingué parmi les établissemens consacrés à l'éducation publique. L'instruction ne s'y borne pas aux études purement classiques; elle embrasse les connoissances exactes, les langues modernes, les exercices du corps. Cette école, fondée par un ordre religieux, bienfaiteur des lettres, fleurit encore aujourd'hui sous la direction éclairée des frères Ferlus, qui l'ont soutenue pendant les orages de la révolution, et dont elle est devenue la propriété.

qui forme et entretient la jonction des deux mers; mille circonstances réelles, sans parler de celles que l'imagination exaltée ne manque jamais d'ajouter à la vérité; tout contribua à faire sur nous l'impression la plus vive. Elle ne se dissipa que lorsqu'au sortir de ce ténébreux séjour, nous nous retrouvâmes dans un air libre et à la clarté du jour.

NAUROUSE. — CANAL DE BRIENNE. — TOULOUSE.

Les Pyrénées, limite naturelle de l'Espagne et de la France, forment un isthme entre les golfes de Lyon et de Gascogne. Du sein de ces montagnes sortent deux rivières principales qui vont se jeter, la première dans l'Océan, la seconde dans la Méditerranée. Malgré la divergence de leur cours, à une certaine distance de

leurs sources elles se rapprochent, au point de ne laisser entre elles qu'un intervalle de quatorze lieues. Il suffisoit donc, pour joindre les deux mers, d'ouvrir dans cet espace un canal de communication. Cette idée si simple, si apparente, ne pouvoit manquer d'être saisie de bonne heure : aussi, peu de temps après la réunion paisible de l'Aquitaine sous les mêmes lois que le Languedoc, et la fin des guerres désastreuses d'Italie, fut-elle proposée au gouvernement comme un grand moyen de vivifier le commerce et d'accroître la prospérité intérieure de la France. Mais l'exécution n'en étoit pas si aisée qu'on l'avoit cru d'abord, et pendant près d'un siècle et demi on imagina beaucoup de plans, sans entreprendre d'en réaliser un seul. La nature du sol, l'insuffisance manifeste des eaux pour une navigation régulière, et surtout la difficulté de les élever à la hauteur qu'on vouloit leur faire franchir, passoient pour des obstacles insurmontables. La gloire d'en triompher étoit réservée au règne de Louis XIV et au génie

de Riquet. Cet homme, d'une pénétration et d'une activité rares, découvrit dans la montagne Noire ce que personne avant lui n'avoit pensé à y chercher, une quantité d'eau suffisante pour alimenter en tout temps un canal navigable, et facile à conduire par une rigole au point de partage qu'indiquoit la nature. Ce point est le monticule de Naurouse, situé à six milles de Castelnaudary. Il domine deux vallons dont l'un a sa direction vers la Garonne, l'autre vers la Méditerranée. Sur sa cime aplanie, le canal présente une longue ligne droite terminée à chaque extrémité par une écluse, et les eaux distribuées avec intelligence, prennent à volonté la route de l'orient ou de l'occident. Quelle que soit celle que l'on suit, on va en descendant après Naurouse. La pente du terrain, jusqu'à l'étang de Thau, est d'environ cent toises, et de trente et une jusqu'à la Garonne. Le passage des écluses nous fournit alors l'occasion d'observer une manœuvre nouvelle. Quand on monte, comme nous avions fait depuis Agde, il

faut attendre que les bassins se remplissent pour atteindre le lit supérieur du canal; lorsqu'on descend, il faut attendre au contraire que l'eau qui les remplit, s'écoule et s'abaisse au niveau du lit inférieur.

Du point de partage à Toulouse, le canal traverse une contrée extrêmement fertile en grains de toute espèce, mais entièrement dépourvue d'arbres, excepté sur ses rives, qui sont embellies d'un triple rang d'ormeaux, de platanes, de frênes ou de peupliers. Tracé à mi-côte et soutenu par des digues en terre, il parcourt le revers des collines qui le séparent de l'Ariége et de la Garonne, et s'allongent en pointe aiguë vers Toulouse. Après avoir croisé la petite rivière de Lers-Morte, qu'il laisse à sa droite, il franchit plusieurs torrens sur des ponts-aqueducs, dont le dernier et le plus remarquable est celui de Saint-Agne, construit en forme de siphon renversé. Parvenu auprès de Toulouse, il s'en écarte, en décrivant autour un demi-cercle d'une lieue, et finit par se perdre dans la Garonne, un peu au-dessous de

la digue opposée au cours de cette rivière, pour entretenir dans un mouvement perpétuel les nombreuses meules du moulin de Bazacle.

Rien n'eût été plus facile que de le conduire dans les fossés de la ville. L'intérêt du commerce le demandoit, et c'étoit la première intention de Riquet; mais la ville elle-même s'y opposa. Elle sentit ensuite le tort qu'elle avoit eu, et ce fut pour le réparer, du moins en partie, qu'en 1773 on dériva de la Garonne, au-dessus de la chaussée de Bazacle, un petit canal de huit cents toises de longueur, qui se réunit au grand entre les deux dernières écluses. Cet embranchement auquel M. de Brienne, alors archevêque de Toulouse, donna son nom, a pour objet de faciliter l'embarquement des marchandises qui descendent de la Haute-Garonne, et qui sont destinées pour Bordeaux ou pour les provinces méridionales.

Avant de quitter le canal de Languedoc, il faut en retracer en peu de mots l'histoire et l'utilité.

Ce grand ouvrage fut commencé sous les auspices de Colbert, au mois de janvier 1667. Pendant quatorze ans, il occupa constamment huit à dix mille ouvriers, et coûta treize millions, qui en vaudroient aujourd'hui environ vingt-cinq. Lorsqu'il fut achevé, le roi nomma pour en faire la visite, M. d'Aguesseau intendant de Languedoc, père du célèbre chancelier. Ce magistrat fut le premier qui en essaya la navigation. Il s'embarqua le 15 mai 1681, à son embouchure dans la Garonne. Deux jours après, le cardinal de Bonzy, archevêque de Narbonne, et les autres principaux personnages de la province vinrent le joindre à Castelnaudary, où se célébra une fête religieuse pour l'inauguration du canal. Le lendemain, ils montèrent avec l'intendant sur sa barque élégamment décorée; elle étoit remorquée par une galère remplie de musiciens, et suivie de vingt-trois bâtimens de Bordeaux, chargés de marchandises étrangères et nationales pour la foire de Beaucaire. Cette pompe triomphale, cette

flotte naviguant dans des lieux où, peu de temps auparavant, on avoit peine à trouver de l'eau pour les besoins de la vie, attira un concours immense de spectateurs, et s'avança à petites journées jusqu'au port de Cette, au milieu des acclamations de la foule ivre de joie et ravie en admiration.

Le canal communique d'un côté à ce port de la Méditerranée, par le moyen de l'étang de Thau, comme de l'autre il communique à l'Océan par la Garonne; et c'est ainsi que, suivant l'expression du Virgile françois,

Il a joint les deux mers qui joignent les deux mondes.

Entre ses deux extrémités, il s'étend sur une ligne de cinquante-cinq lieues communes. Dans ce long intervalle, il offre un lit toujours égal, dont la largeur est de soixante pieds à la surface et de trente-deux au fond. Sa profondeur est partout de six pieds. Sur chacune de ses rives, un espace de six toises forme ce qu'on appelle les francs-bords. Une partie

sert de chemin, l'autre reçoit le dépôt des vases qu'on retire du canal. Leur terre-plein partout cultivé, est souvent orné de plantations qui procurent en été une ombre agréable au voyageur.

Les frais de régie et d'entretien du canal montent, année commune, à quatre cent mille francs. Les produits donnent un revenu net de plus de cinq cent mille[1]. Ils se composent du loyer de magasins et de moulins à blé, du revenu des francs-bords, de celui de la barque de poste et particulièrement des droits de navigation.

Les principaux objets de transport sont les denrées coloniales qui viennent de Bordeaux par la Garonne, les vins et les eaux-de-vie qui vont à Cette, d'où on les expédie pour le nord de l'Europe, le sel des côtes du Languedoc, les oranges de Majorque, les huiles de Gênes, de Provence et d'Espagne, les drogues, les épiceries et toutes les marchandises du Levant; mais le seul article des grains qu'on

[1] *Essai sur le département de l'Aude*, par M. de Barante.

exporte du haut Languedoc en Provence surpasse tous les autres réunis.

Les droits de navigation qui n'avoient éprouvé aucune variation pendant plus d'un siècle, ont été augmentés dans ces derniers temps[1]. Cependant ils sont encore très-modérés, et moindres que sur les rivières et sur les autres canaux navigables de la France.

Un historien du canal, également distingué comme savant et comme militaire, le général Andréosy, dont l'ouvrage nous a été fort utile, a calculé qu'il en coûteroit au moins six millions pour faire voiturer par terre le même poids et la même quantité d'objets qui se transportent chaque année par le canal, pour un million deux cent soixante mille livres.

On conçoit l'heureuse influence de cette économie dans le prix des transports, sur celui des denrées et des marchandises.

[1] L'Assemblée législative, après avoir déclaré par une loi du 21 vendémiaire an v, que les grands canaux de navigation font essentiellement partie du trésor public, établit un nouveau tarif pour celui de Languedoc.

Elle procure à l'habitant des rives du canal, le double avantage de vendre les siennes plus cher, et d'acheter à meilleur marché celles des étrangers. Il en résulte un autre effet non moins sensible : la facilité d'exporter et d'importer à peu de frais, anime l'agriculture, éveille l'industrie, multiplie les produits de l'une et de l'autre, et donne au commerce une activité soutenue.

La ville la mieux située pour en faire un très-brillant, et qui profite le moins de sa position, c'est Toulouse. Amie zélée des beaux arts, elle avoit anciennement une savante université, des écoles célèbres de droit et de médecine, une académie des jeux floraux, une académie des sciences et inscriptions, une académie de peinture, de sculpture et d'architecture; mais jamais elle n'a eu de bourse renommée, jamais l'industrie et le commerce n'ont fleuri dans ses murs. C'est pourtant une des plus considérables et des plus anciennes villes de France.

Le Languedoc, dont elle étoit la capi-

tale, comprenoit tout le pays qui compose aujourd'hui les départemens de l'Ardèche, du Gard, de l'Hérault, de l'Aude, de l'Ariége, du Tarn et de la Haute-Garonne. L'origine et les annales des premiers peuples qui l'habitèrent sont enveloppées d'une obscurité profonde. Soit qu'ils aient fait peu de chose qui fût digne de mémoire, soit qu'ils aient manqué d'écrivains pour transmettre leurs actions à la postérité, on sait à peine leur nom. Leur histoire, à proprement parler, ne commence qu'à l'époque où ils le perdirent, en passant sous le joug d'une nation étrangère. La contrée qu'ils occupoient, favorisée d'un beau ciel, d'un sol fertile, entrecoupée de rivières, peu éloignée de l'Italie et baignée comme elle par la Méditerranée, étoit une conquête trop attrayante pour ne pas tenter l'ambition des Romains. Environ cent quinze ans avant l'ère chrétienne, elle subit la destinée du pays compris entre les Alpes et le Rhône, et prit le nom de Gaule Narbonnoise. Les vainqueurs la traitèrent avec une prédilection

signalée: Fondations de villes, établissemens de colonies, constructions de grandes routes, d'aqueducs, d'édifices superbes, ils n'oublièrent rien pour en faire une province riche et florissante. Les arts même y furent naturalisés, et la patrie naguère à demi barbare des Tectosages et des Volces Arécomiques[1], rivalisa avec l'Italie de magnificence, de lumières et de politesse. Mais cette grandeur passagère s'évanouit avec la puissance dont elle étoit l'ouvrage. Le foible Honorius, épouvanté par les Goths, abandonna la Gaule Narbonnoise à leurs ravages. Elle tomba ensuite de leur domination sous celle des Maures, qui en furent chassés par Charles Martel. Son petits-fils Charlemagne y établit des gouverneurs sous le nom de *comtes*, de *marquis* et de *ducs*. Les comtes de Toulouse profitant de la décadence de sa maison et de la foiblesse de leurs voisins, se rendirent maîtres de toute la province qui, après la chute de l'empire ro-

[1] Anciens habitans du haut et bas Languedoc.

main, s'appela successivement Gothie, Septimanie, et enfin Languedoc. Ils y régnèrent pendant quatre cents ans. Raimond VI en fut dépouillé dans la sanglante croisade contre les Albigeois dont on l'accusoit d'être le protecteur. Son fils n'en recouvra une partie, qu'en se soumettant à la plus honteuse humiliation. Il maria sa fille unique au comte de Poitiers, frère de saint Louis; et ce dernier prince étant mort sans postérité, le Languedoc, suivant les conditions du mariage, fut réuni pour jamais à la couronne de France.

Toulouse, qui avoit été si longtemps le siége d'une cour brillante et polie, devint alors une simple capitale de province; mais l'avantage de sa situation lui conserva toujours une place éminente parmi les villes du second ordre. Pour en être une du premier, il ne lui manque que de le vouloir. La nature et l'art ont tout fait pour elle. Une contrée abondante en productions, une rivière et un canal navigables, des routes ouvertes dans toutes les directions, des communications faciles

avec l'Espagne comme avec les deux mers, quelles ressources pour l'industrie et le commerce, si elle savoit en profiter! il semble qu'en traçant son enceinte, on lui ait présagé une destinée qu'elle n'a remplie qu'à moitié. Sa population ne s'élève pas au-dessus de soixante mille âmes, et son enceinte en pourroit contenir le double.

La Garonne la divise en deux parties inégales réunies par un beau pont, la cité, et le faubourg Saint-Cyprien décoré d'une porte construite par Mansard.

Les rues sont assez larges et propres, les maisons et les remparts bâtis en brique; les promenades, comme le cours de Muret et l'Esplanade, annoncent l'importance d'une grande cité.

On ne trouve plus à Toulouse aucun vestige d'architecture romaine. Les Goths ont détruit de fond en comble son amphithéâtre et son capitole. Le palais de ses anciens comtes, où siégea depuis le parlement, est un édifice sans noblesse ni régularité. Entre les monumens d'archi-

tecture plus récente, on en remarque deux, l'hôtel-de-ville et le palais archi-épiscopal. J'y ajouterois la cathédrale, dédiée à Saint-Étienne, si elle étoit achevée, et si la beauté de la nef répondoit à celle du chœur. On y voit encore la chaire où furent prêchées deux fameuses croisades, l'une par saint Bernard contre les Musulmans, l'autre par saint Dominique contre les Albigeois.

Il y a dans d'autres églises quelques tableaux estimés. Le muséum des Grands-Augustins en renferme une collection où l'on a confondu le bon, le médiocre et le mauvais. Elle est le fruit du brigandage et non d'un goût éclairé par l'amour des arts (*s*).

L'amphithéâtre de chirurgie mérite qu'on y donne un coup d'œil, quand ce ne seroit que pour lire ce vers heureux gràvé sur la porte :

Hic locus est ubi mors gaudet succurrere vitæ.

Ici la mort se plaît à secourir la vie.

Un établissement d'un autre genre, non

moins intéressant pour l'humanité, c'est la manufacture de coton de M. Boyer-Fonfrède. Ce père des enfans pauvres, des jeunes orphelins, ne se contente pas de leur donner du travail, il les recueille dans sa maison, pourvoit à tous leurs besoins, et les soumet à une discipline salutaire, veille lui-même sur leurs progrès, sur leur conduite, et ne les rend à la société qu'après les avoir préparés par un long apprentissage, par une instruction morale et religieuse, à en être des membres honnêtes et utiles.

« Toulouse a produit des hommes distingués en plus d'un genre, l'intrépide président Duranti, victime de son dévouement à son prince et des fureurs de la Ligue; Pibrac et Cujas, célèbres jurisconsultes; dans la poésie, Palaprat, Maynard et Campistron; dans la peinture, Rivals et Després; Fermat dans la haute géométrie; Marcorelle enfin dans la physique.

En remontant à une époque plus éloignée, on trouveroit des noms oubliés aujourd'hui, mais alors célèbres. Personne

n'ignore que Toulouse offrit le premier exemple, en France, d'une académie littéraire. Sept amis des beaux-arts y formèrent en 1324 une association connue d'abord sous le titre de *la gaie société des sept troubadours de Tolose*. Ils convoquèrent tous les poëtes de la province, et promirent une violette d'or à l'auteur du meilleur poëme. Arnaud Vidal, de Castelnaudary, fut celui qui l'obtint pour un[1] *sirvente* en l'honneur de la Vierge. Cette fête se renouvela depuis tous les ans, au mois de mai, et l'on ajouta dans la suite à la violette une églantine, un souci et une amarante. Vers le milieu du XVI[e] siècle, une dame de Toulouse, Clémence Isaure, légua à l'académie un fonds destiné à en payer le prix. On lui érigea, en reconnaissance, une statue que l'on conserve à l'hôtel-de-ville. La bienfaitrice des jeux floraux est représentée avec une couronne et une ceinture de fleurs.

[1] Petit poëme, ordinairement satirique, quelquefois consacré à l'amour et à la louange.

Le nom des troubadours ne réveille ordinairement que des idées de tendresse et de chevalerie; mais ces poëtes errans ne se bornèrent pas à chanter l'amour et la gloire : on leur doit une peinture fidèle et naïve de leur siècle. Ennemis déclarés des vices, ils mêlèrent souvent aux leçons de galanterie des préceptes de vertu, et leurs ouvrages, monumens précieux pour l'histoire de l'esprit humain, eurent le double mérite de contribuer à la correction des mœurs, et de préparer la renaissance des lettres.

BEAUCAIRE. — TARASCON. — ANTIQUITÉS DE SAINT-REMY. — LAMBESC. — AIX.

Nous revînmes de Toulouse à Nîmes, et nous consacrâmes encore un jour à revoir les antiquités de cette ville. Quoiqu'à peine un mois se fût écoulé depuis notre pre-

mier passage, leur aspect m'inspira un nouvel enthousiasme. L'élégante architecture de la Maison carrée ne charmoit pas moins mon goût, que la masse imposante des Arènes n'étonnoit mon imagination. Je ne pouvois détacher ma vue de ces augustes monumens, parvenus jusqu'à nous à travers tant de siècles, tant de révolutions, et je payai avec transport un dernier tribut d'admiration au génie de l'ancienne Rome, et à ce caractère de grandeur et de stabilité qu'elle imprimoit à ses moindres ouvrages.

Comme nous connoissions déjà la route d'Avignon, au sortir de Nîmes nous prîmes celle de Beaucaire. La position de cette ville au pied d'arides rochers, sur les bords du Rhône, est très-pittoresque. Un long rang de collines, derrière lesquelles le mont Ventoux élève son front chargé de frimas, borne au loin la perspective.

Beaucaire, mal bâti, mal peuplé, est le théâtre d'une foire renommée qui s'y tient tous les ans, du 22 au 29 juillet. Des marchands de toute l'Europe s'y rendent en

foule à cette époque, et le concours de monde attiré par l'espoir de vendre et par le désir d'acheter est si prodigieux, que la ville presque déserte le reste de l'année, ne peut suffire alors à ce surcroît de population. Les boutiques sont établies hors des remparts, sous de belles allées d'arbres, le long du Rhône. Nous le traversâmes[1], partie sur un pont de bateaux, partie sur une jetée en pierres. Ce fleuve, large de plus d'un demi-quart de lieue, est ici d'une extrême rapidité. Sur la rive opposée à Beaucaire, se présente Tarascon, mieux bâti et plus peuplé, quoique moins étendu. On y remarque un bel hôpital, le château que fit bâtir Louis II, roi de Sicile, et l'église consacrée par la reconnoissance à sainte Marthe. Cette sainte, suivant la tradition, délivra le pays de la fureur du Drac, monstre amphibie qui se nourrissoit de chair humaine.

Un vieil auteur, Gervais de Tilisbury,

[1] Beaucaire et Tarascon communiquent maintenant par un magnifique pont suspendu.

raconte naïvement que de son temps, le Drac habitoit le Rhône ; qu'une femme de Beauçaire qui lavoit du linge dans le fleuve ayant laissé tomber son battoir, courut après pour le rattraper; mais que s'étant trop éloignée du bord, le monstre qui étoit couché dans l'eau, la saisit et l'emporta au fond de son humide caverne, où il lui donna son fils à nourrir. Elle y demeura sept ans, au bout desquels elle obtint en récompense de ses soins, la liberté de retourner à Beaucaire.

Credat judæus Apella,
Non ego.

Tarascon est assis sur un terrain uni, et souvent inondé par les débordemens du Rhône. Il venoit de l'être lorsque nous y passâmes. Les eaux n'étoient pas encore entièrement retirées, et nous en trouvâmes la route couverte en plusieurs endroits pendant plus d'une lieue.

Nous avions joui toute la matinée d'un temps délicieux. Aucun nuage ne ternissoit l'azur du firmament. La molle haleine

du zéphyr troubloit seule l'immobilité des airs. Nous croyions être au printemps, et la terre, trompée comme nous, étaloit une richesse prématurée. Les amandiers en fleur, les abricotiers sur le point de fleurir, flattoient nos sens par leur éclat et par leur parfum;

Imprudens arbrisseaux qui, trop pressés d'éclore,
Cachoient leurs fruits naissans sous les habits de Flore [1].

Tout à coup la température change; des nuages rougeâtres enveloppent le soleil, et le terrible mistral se déchaîne avec fureur. Il semble qu'une fée maligne nous ait transportés en un instant des riantes contrées du Midi dans les régions glacées du Nord. De noirs torrens de poussière roulés en tourbillons obscurcissent l'atmosphère, et la nature attristée se dérobe à nos regards sous un voile lugubre.

En arrivant à Saint-Remy, nous nous hâtâmes de visiter avant la nuit les antiquités auxquelles cette petite ville doit

[1] Roucher, poëme des Mois.

toute sa célébrité. Elles n'en sont éloignées que d'un quart d'heure de marche, et composent aujourd'hui les seuls vestiges de *Glanum Livii* qui, suivant quelques historiens, fut détruit au commencement du ve siècle par les Vandales.

Les antiquités de Saint-Remy consistent dans un arc de triomphe que l'on suppose érigé en l'honneur de Nero Claudius Drusus, frère puîné de l'empereur Tibère, et dans un mausolée, monument de piété filiale, comme il paroît par l'inscription suivante :

Sex. L. M. Juliei. C. F. parentibus sueis.

Une même enceinte tapissée de gazon les enferme tous deux ; de jeunes arbres plantés autour, marient à leur teinte sombre la tendre verdure de leur feuillage.

L'arc de triomphe a le plus souffert des injures du temps ; on voit sur chaque face une colonne et deux figures mutilées. L'intérieur de la voûte est orné d'hexagones délicatement sculptés, avec une fleur au milieu, l'extérieur est couvert en dalles.

L'élégance et le bon goût du siècle d'Auguste brillent dans le mausolée. C'est un édifice à base carrée, d'environ quarante pieds d'élévation, qui se divise en quatre parties très-distinctes. La première offre sur chacune de ses faces des bas-reliefs extrêmement dégradés, représentant des combats; la seconde quatre ouvertures régulières, accompagnées d'une colonne corinthienne à chaque angle; une rotonde formée par neuf colonnes, également d'ordre corinthien, au centre de laquelle sont deux statues de grandeur naturelle, mais d'un style moderne, compose la troisième; enfin la quatrième, qui couronne l'édifice, est une coupole de figure conique, revêtue de dalles.

Ces monumens que le temps a dégradés, mais qu'il n'a pu détruire, inspirent un respect religieux. Les ouvrages des hommes sont si fragiles, si périssables, qu'on ne voit pas sans admiration ceux qui ont résisté au double ravage des siècles et de la barbarie.

Nous nous remîmes en route avec le

mistral qui, pendant la nuit, avait glacé les eaux et durci la surface de la terre. Nous passâmes près du village d'Orgon, dominé par des débris de murailles semblables à de hideuses masures. Au-dessous, roule l'impétueuse Durance, trop sujette à dévaster ses rives par de funestes débordemens. Nous dînâmes au hameau de Sénas, et dans l'après-midi nous gagnâmes la petite ville de Lambesc, principauté appartenant autrefois à la maison de Lorraine, où se tenoient les assemblées de la province. Il y a dans les environs des carrières de marbre.

Depuis Tarascon jusqu'à Lambesc, s'étend une plaine plus ou moins large, toujours enfermée entre deux chaînes de côteaux, dont les formes diversifiées à l'infini, ne se ressemblent que par leur constante nudité. Le sol est en général peu fertile; il produit cependant différentes sortes de grains. On y cultive aussi avec succès le mûrier, l'amandier, la vigne et l'olivier. Ce dernier arbre qui croît si lentement et dure d'ordinaire si long-

L'élégance et le bon goût du siècle d'Auguste brillent dans le mausolée. C'est un édifice à base carrée, d'environ quarante pieds d'élévation, qui se divise en quatre parties très-distinctes. La première offre sur chacune de ses faces des bas-reliefs extrêmement dégradés, représentant des combats; la seconde quatre ouvertures régulières, accompagnées d'une colonne corinthienne à chaque angle; une rotonde formée par neuf colonnes, également d'ordre corinthien, au centre de laquelle sont deux statues de grandeur naturelle, mais d'un style moderne, compose la troisième; enfin la quatrième, qui couronne l'édifice, est une coupole de figure conique, revêtue de dalles.

Ces monumens que le temps a dégradés, mais qu'il n'a pu détruire, inspirent un respect religieux. Les ouvrages des hommes sont si fragiles, si périssables, qu'on ne voit pas sans admiration ceux qui ont résisté au double ravage des siècles et de la barbarie.

Nous nous remîmes en route avec le

l'intérieur de la ville détruit bientôt l'idée défavorable qu'on en avoit d'abord conçue. A l'entrée est un large cours formé par quatre rangs d'ormes[1], orné de trois fontaines, et bordé de bâtimens presque uniformes. La plupart des rues sont alignées. Les connoisseurs admirent l'architecture de plusieurs hôtels construits par le Puget qui réunit, comme Michel-Ange, le triple talent de peintre, de sculpteur et d'architecte.

On remarque sur la fontaine de la place des Jacobins un grand obélisque avec quatre lions à sa base, et un aigle à son sommet. Entre les mauvais tableaux qui tapissent les murs de leur ancienne église, il y en a un dans lequel le ridicule de la composition surpasse encore l'ignorance de l'art. Il représente un temple où la

[1] Les ormes séculaires qui faisoient le principal ornement du cours d'Aix n'existent plus. Ils périssoient, pour la plupart, de vétusté. On les a remplacés, il y a quelques années, par de jeunes arbres. A l'extrémité du cours on voit la statue en marbre blanc du roi René, élevée sous la restauration, par les soins et aux frais du comte Palamède de Forbin.

sainte Vierge est à genoux devant un pupitre; vis-à-vis d'elle, dans la même attitude, l'ange Gabriel revêtu d'une chape, et dans le haut, le Père éternel tenant d'une main un globe et de l'autre un compas.

On conserve à l'hôtel-de-ville quelques morceaux de mosaïque à moitié effacés par le temps, deux urnes cinéraires trouvées dans les ruines des anciennes tours qui servoient de défense à la ville, et d'autres foibles restes d'antiquités.

La cathédrale dédiée à saint Sauveur est un vaisseau gothique, surmonté d'une tour hexagone. Des sculptures en bois, précieuses par leur ancienneté et par la délicatesse du travail, en décorent la porte. Dans l'intérieur, l'objet le plus frappant est le baptistère. Huit colonnes d'ordre corinthien, six de marbre et deux de granit, soutiennent le dôme qui couvre les fonts. Elles furent déterrées au même endroit qu'elles embellissent maintenant. On présume qu'elles faisoient partie d'un temple. On voit en outre, à côté du maître-autel, deux lions antiques qui dévorent chacun

un enfant, et dans une aile la petite et sombre chapelle de Saint-Maximin, bâtie avant la cathédrale dont elle fut comme le berceau.

Il ne faut plus chercher dans les églises ces chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture qui échauffoient la piété des fidèles et charmoient l'œil de l'amateur, ni ces monumens funéraires élevés par la douleur ou par la vanité, et si utiles pour l'histoire. Le brigandage et l'athéisme ont tout pillé, tout détruit. Les comtes de Provence inhumés à Saint-Sauveur et à Saint-Jean, n'ont pas été plus respectés que les Bourbons à Saint-Denis. Ils avoient régné, on les a punis de leur gloire comme d'un crime.

Mais si les arts ont été proscrits des édifices publics, leur culte n'est pas entièrement abandonné. On trouve encore chez quelques particuliers de belles galeries de tableaux. Le cabinet de M. le président Desnoyers mérite l'attention des antiquaires. Le goût le plus éclairé, l'érudition la plus vaste en ont dirigé la forma-

tion. Il est très-riche en fragmens d'antiquité, en inscriptions, en livres, en dessins et surtout en médailles. M. Desnoyers possède la suite complète de celles du bas Empire, ainsi que toutes les monnoies frappées en France depuis le commencement de la monarchie. Nous étions recommandés à ce respectable savant qui consacre au soulagement de l'humanité toutes les heures qu'il dérobe à l'étude; il nous accueillit avec une bonté pleine de grâce, et se plut à nous montrer dans un grand détail sa précieuse collection.

Parmi les curiosités d'Aix, il ne faut pas oublier ses eaux minérales, quoiqu'elles soient aujourd'hui beaucoup moins estimées que du temps des Romains. Il paroît que le mélange de quelque source froide en a altéré la vertu. Elles ne contiennent qu'une légère dose de souffre. On les prend en boissons ou en bains. Leur température, qui ne varie jamais, est telle, qu'on n'a pas besoin de la faire chauffer, comme celle de Schintznacht en Suisse, ni de les laisser refroidir, comme celles de Louesch

en Valais. On les dit bonnes pour les plaies, pour les suppressions de transpiration, pour les maladies cutanées et beaucoup d'autres ; mais on n'en fait guère usage que pour des bains de propreté.

La ville d'Aix a joué de tout temps dans l'histoire un rôle important. Fondée cent vingt-trois ans avant l'ère chrétienne par le consul C. Sextus Calvinius, elle fut, sous le nom d'*Aquæ Sextiæ*, la première colonie romaine dans les Gaules. La célébrité de ses eaux thermales et le voisinage de Marseille ne tardèrent pas à la rendre l'une des plus florissantes. Au démembrement de l'empire romain, elle subit le sort de toutes les provinces qui composoient ce vaste corps politique. Tour à tour la proie des Bourguignons, des Francs, des Normands et des Sarrazins, elle s'éclipsa dans la nuit générale que les siècles de barbarie étendirent sur l'Europe ; mais ensuite reparoissant à la lumière, nous la voyons embellie par le séjour d'une cour brillante, où les comtes de Provence, tranquilles possesseurs de cette contrée, faisoient fleu-

rir les arts de la paix, l'amour des lettres et de la galanterie dont les Troubadours étoient le double modèle. Enfin, réunie à la couronne dans le quinzième siècle, par la mort de Charles III, comte du Maine, son dernier souverain, elle devint le siége d'un parlement, d'une cour souveraine ecclésiastique, d'une université et d'un hôtel des monnoies. Elle a perdu tous ces avantages et n'a conservé que ceux qu'il étoit impossible de lui ôter, un climat délicieux, une société composée d'hommes de mérite, chez qui l'instruction se joint aux dons de l'esprit, et de femmes aimables qui ne bornent pas aux charmes de la figure leurs moyens de plaire.

MONTAGNE DE SAINTE-VICTOIRE.

Pendant notre séjour à Aix, il nous prit fantaisie de gravir cette montagne

dont nous n'apercevions que le côté occidental, coupé à pic et de la plus triste nudité. Le 12 de mars, nous allâmes coucher au château de Vauvenargues, et le lendemain de grand matin nous nous mîmes en marche, foiblement éclairés par la lumière de la lune. Après deux heures de montée dans un chemin pierreux, nous atteignîmes la cime de Sainte-Victoire. Les premiers rayons de l'aurore nous découvrirent une immense perspective. Un de nos compagnons qui connaissoit le pays, voulut bien nous servir de *cicerone.*

Un peu sur la gauche, nous dit-il, du côté opposé au soleil levant, vous voyez la mer Méditerranée. Cette file de navires qui en sillonnent les flots, c'est un convoi qui se rend à Marseille ou qui en sort; l'éloignement ne permet pas de distinguer la route qu'il suit. Dans la même direction, mais à une moindre distance, vous apercevez l'étang de Berre, riche en sel et abondant en poissons; à l'ouest, le désert de la Crau, couvert de cailloux roulés et de nombreux troupeaux. Dans

cette plaine qui s'étend à vos pieds, serpente la rivière d'Arc que Marius illustra jadis par la sanglante défaite des Teutons. Maintenant regardez à droite, et vous vous croirez transportés d'un climat dans un autre. Voici le Verdon qui vient des environs de Colmar confondre ses eaux avec celles de la Durance. Sur les bords de cette fougueuse rivière, vous pouvez distinguer la ville de Pertuis, ancien domaine de comtes de Forcalquier, et les malheureux villages de Cabrières et de Mérindole, si cruellement incendiés dans les guerres de religion. Au delà, s'élèvent vers le Comtat, les plus hautes montagnes de Provence, le mont Ventoux, presque toujours couronné de neiges, et le Léberon, dont la chaîne uniforme est une longue ramification des Alpes.

Après avoir admiré à loisir ce magnifique panorama, et nous être réchauffés auprès d'une touffe de buis à laquelle notre guide avoit mis le feu, nous allâmes voir le Garagail. On nomme ainsi une cavité profonde, ouvrage de la nature, qui

ne présente de curieux que le roc entièrement percé à jour. Nous examinâmes, chemin faisant, la superficie de la montagne. Des pierres calcaires, des genévriers, du buis, quelques touffes de thym et de lavande, et dans le bas de petits coins de terre ensemencés de seigle ou d'orge : voilà tout ce qui attira notre attention.

Nous revînmes ensuite sur nos pas pour visiter un ancien couvent de Camaldules, bâti entre deux pointes de rochers qui l'abritent à l'orient et au couchant, mais le laissent exposé aux ardeurs du midi et aux vents glacés du nord. Les Camaldules ne purent résister à ce double inconvénient. Ils furent remplacés par des hermites qui n'ont plus de successeurs. Le monastère abandonné tombe en ruine, et il n'y a pas d'apparence qu'on le relève jamais.

Nous descendîmes de Sainte-Victoire par le même sentier que nous avions pris pour y monter. Nous dînâmes à Vauvenargues, et nous revînmes à Aix dans la soirée, un peu fatigués, mais fort contens de notre excursion.

VILLE, PORT ET LAZARET DE MARSEILLE.

Nous comptions ne passer que quelques jours à Aix, nous y restâmes plus de deux mois, tant étoit grand le charme qui nous y retenoit. La veille de notre départ, une pluie abondante avoit abattu la poussière, et dompté le mistral qui souffloit depuis plusieurs jours avec impétuosité. La campagne rafraîchie offroit un aspect délicieux. Nous saluâmes en passant le jardin d'Albertas, retraite chérie d'un sage à qui les années n'ont rien ôté de la gaieté du premier âge, et dont la maison est le rendez-vous de la jeunesse, accoutumée à trouver en lui un père et un ami. Deux lieues plus loin, nous remarquâmes le hameau désert de Septême, ainsi nommé d'un mille antique qui marquoit la distance de Marseille. Avant que cette ville

eût perdu la franchise de son port, c'étoit là que la douane percevoit ses droits. Bientôt nous arrivâmes sur les hauteurs de la *Viste,* où le plus admirable tableau du monde se découvrit tout à coup à nos yeux. Qu'on se figure un bassin d'environ cinq lieues de circonférence, arrosé par les eaux limpides de l'Huveaune, couvert de jardins, et de dix mille bastides d'une blancheur éblouissante; au pied d'une colline qui la masque en partie, la ville de Marseille; en face et sur la gauche, un rempart d'arides montagnes qui repoussent la vue dans le vallon; à droite, le Cap Couronne, la mer et l'immensité. Si l'on est en voiture, il faut se hâter de jouir de cette scène magique. A peine commence-t-on à descendre, tout disparoît, et l'on roule enfermé entre deux murs jusqu'aux portes de Marseille. Je connois peu de villes en France dont l'entrée soit aussi belle. Le rues d'Aix et de Rome tirées au cordeau, bordées de larges trottoirs, séparées par un cours planté de deux rangs d'arbres, forment une avenue lon-

gue de près d'un mille. La circonstance dans laquelle nous la traversions ajoutoit encore à l'agrément du coup d'œil. Toute la population étoit en habits de fête. Une foule immense couvroit les quais, les promenades. Chacun alloit, venoit, libre de soins et d'affaires, et sembloit n'avoir que la gaieté pour guide, que le plaisir pour but.

Nous descendîmes à l'hôtel de Beauveau situé dans le quartier neuf. La fenêtre de ma chambre ouverte sur le port, m'offroit en perspective l'assemblage de deux cents navires réunis des quatre parties du monde, une épaisse forêt de mâts, et les pavillons flottans de toutes les nations.

Mais oublions un moment la ville moderne et brillante qui charme nos regards, et reportons-les, suivant notre usage, sur son antique berceau.

La première année de la quarante-cinquième olympiade, cinq cent quatre-vingt-dix-neuf ans avant l'ère chrétienne, une colonie de Phocéens commandée par Protis, aborda sur la côte où Marseille est

bâtie. Protis envoya une députation au roi de la contrée, nommé Nanus, pour lui demander la permission de s'arrêter dans ses États. Ce prince étoit alors occupé du mariage de sa fille Gyptis. Les grands du royaume rassemblés autour d'elle, attendoient en silence qu'elle fît connoître son choix et nommât son époux, en lui présentant suivant l'usage, une coupe pleine d'eau. Dans ce moment le chef des Phocéens arrive, suivi de ses principaux officiers. Sa beauté, sa noblesse, l'éclat de ses vêtemens, attirent tous les regards. Gyptis elle-même en est frappée, et au grand étonnement du roi et de la cour, elle lui donne la coupe[1].

Protis, élevé sur le trône du sein de l'exil, et gendre d'un prince dont il venoit implorer l'hospitalité, se montra digne de sa fortune par son courage et par sa prudence. Il obtint un emplacement sur lequel il jeta les fondemens de Marseille; et malgré les guerres sanglantes qu'elle eut

[1] Justin.

à soutenir lorsque Nanus fut mort, la colonie prit un essor rapide. Cinquante-sept ans après son établissement, Phocée étant tombée sous le joug des Perses, une partie de ses habitans vint s'y réunir. Ils apportèrent avec eux les arts mécaniques alors connus, des instrumens aratoires, des plantes étrangères, et ces lois si vantées dans l'antiquité pour leur profonde sagesse.

Placés sur les bords de la mer, les Marseillois tournèrent naturellement leurs vues du côté du commerce et de la navigation. Deux de leurs citoyens, Euthymène et Pythéas, se rendirent illustres dans cette dernière carrière. Le premier fit voile vers le sud et parcourut les côtes occidentales d'Afrique jusqu'au delà du Séhégal, cherchant peut-être à doubler le cap de Bonne-Espérance. Le second, après avoir passé le détroit de Gibraltar, remonta le long du Portugal, de l'Espagne et de la France, et bravant les régions glacées du Nord alla jeter l'ancre devant l'île de Thulé, aujourd'hui l'Islande. Or ceci se passoit avant

que les Romains, destinés à envahir cette cité florissante avec le reste du monde, eussent encore ni marine, ni aucune notion astronomique.

Ces expéditions savantes et les spéculations du commerce ne nuisoient pas à l'amour des lettres; elles étoient en honneur et en crédit à Marseille. On y cultivoit à la fois l'éloquence, la poésie, la géographie, la médecine, les mathématiques. On peut juger de la perfection des arts par les médailles qui nous restent. Enfin, suivant le témoignage de Cicéron et de Pline, Marseille étoit l'Athènes des Gaules et la maîtresse des études.

Cet état prospère dura aussi longtemps que la république romaine. Lorsque César en eut détruit les principes, Marseille, après un siége fameux dont on peut lire les détails dans les commentaires du vainqueur et dans le poëme de Lucain, perdit avec son indépendance le droit d'élire ses magistrats. Soumise à la verge d'un préfet annuel, elle ne fit plus que décliner. Les vicissitudes que Rome éprouva sous les

règnes passagers et désastreux de la plupart de ses empereurs, accélérèrent sa chute; l'antique Marseille disparut au milieu des révolutions qui bouleversèrent l'Europe, et fit place à la moderne. Après avoir parcouru en imagination les beaux siècles de la première, donnons un coup d'œil à la seconde.

Elle se divise en deux parties très-distinctes; l'une, ancienne, sale, mal bâtie, renferme une nombreuse population; l'autre, qui ne date que du dernier siècle, offre une architecture élégante, des rues spacieuses et bien alignées, des places décorées de fontaines, de colonnes de granit, ou d'obélisques, des promenades agréables. Le cours et le port en font la séparation. Ce dernier, de forme oblongue, revêtu d'un large quai, peut contenir six cents vaisseaux marchands. Ils y sont rangés suivant leur pavillon. Chacun a sa place attitrée, dans le choix de laquelle on consulte sagement les influences du climat. Les peuples du Nord, moins incommodés du froid, occupent l'entrée,

où la température est plus inégale. Les magasins du commerce, les raffineries de sucre, les fabriques de savon bordent la gauche du port. A droite, sont des boutiques et la *Loge*, ou maison commune, édifice de moyenne grandeur, remarquable par un escalier d'une structure légère et hardie, au milieu duquel figure la statue, armée de pied en cap, du Marseillois Libertat, qui sauva autrefois la ville par sa valeur. La bourse se tient au rez-de-chaussée. Au-dessus du frontispice, règne une galerie saillante avec une balustrade en pierre. Le buste de Louis XIV a été enlevé de la façade. L'écu de France, ouvrage estimé du Pujet, s'y voit encore, mais les armes sont effacées.

Le port se ferme avec une chaîne, et s'ouvre tous les matins au bruit du canon. Il est défendu d'un côté par le fort Saint-Jean, et de l'autre par le fort Saint-Nicolas, ou la citadelle, que les Marseillois, dans un moment de délire, ont presque rasée. Au-dessous, on aperçoit les ruines de l'ancienne abbaye de Saint-Victor, dont

il ne reste plus que l'église à moitié dégradée. Nous en visitâmes les souterrains, où les torches qui nous guidoient n'éclairèrent encore que des ruines. Derrière Saint-Victor, sur le sommet d'un stérile coteau, jadis recouvert de cette forêt sacrée qui inspiroit une frayeur religieuse aux légions romaines, paroît le misérable château de Notre-Dame de la Garde, confié aux armes émoussées de quelques soldats invalides.

Dans le lointain, on découvre trois îles incultes, If, Ratonneau et Pomègue, situées à peu de distance l'une de l'autre. La première contient une prison d'État, la seconde un fort avec un détachement pour écarter les pavillons ennemis; la troisième présente diverses rades aux vaisseaux qui arrivent du Levant. La patente du capitaine, visée par le consul de sa nation, détermine celle où son bâtiment doit séjourner. On distingue trois patentes, l'une nette, l'autre touchée, et la dernière brute, suivant que le bâtiment vient d'une ville exempte, soupçonnée ou attaquée de la

peste. Le capitaine monte dans son canot et se rend à la Consigne, bureau de surveillance établi à l'entrée du port. Là, d'après les termes de sa patente, on décide la place que son navire doit occuper. Il reste en rade à Pomègue, et le capitaine, les passagers et la cargaison vont faire leur quarantaine au lazaret. La quarantaine n'est pas toujours, comme le mot semble l'indiquer, un espace de quarante jours; sa durée dépend beaucoup de la nature de la patente, et des accidens qui surviennent dans le cours de l'épreuve.

Le lazaret de Marseille est le plus vaste et le mieux administré qui existe. Au retour de l'expédition d'Égypte, il reçut une armée entière. Les hommes logent dans des bâtimens isolés; les marchandises sont exposées sous des hangars à l'action de l'air, qui suffit seule pour dissiper les miasmes pestilentiels. Une double muraille l'environne extérieurement. C'est une seconde ville tout à fait étrangère à la première. On y exerce une discipline sévère

pour empêcher la fréquentation des personnes qui l'habitent; car l'expérience a démontré que la peste ne se communique que par le contact. L'imprudent qui toucheroit un nouveau débarqué, fût-il au bout de sa quarantaine, seroit obligé de la recommencer.

Lorsqu'un malade appelle un médecin, il se déshabille en sa présence. Le médecin l'examine sans le toucher. S'il découvre sur son corps quelques symptômes fâcheux, ou s'il juge seulement qu'il ait besoin d'être saigné, on cherche un chirurgien qui pour un certain salaire consente à lui consacrer ses soins, et à subir pendant le même temps que lui la perte de sa liberté. On a jusqu'à présent essayé sans succès divers remèdes contre la peste. Quand un malheureux en meurt, on brûle aussitôt son cadavre avec de la chaux vive[1].

[1] D'après une opinion nouvellement accréditée parmi les médecins, la peste ne seroit plus une maladie contagieuse; ce qui amèneroit par la suite la suppression totale des lazarets.

Nous avions grande envie de connoître par nous-mêmes la distribution et le régime intérieur du lazaret; mais nous ne pûmes pénétrer au delà de la première porte. Il est cependant possible d'aller un peu plus loin, lorsqu'on appuie sa demande sur des raisons plausibles. On ne refuse pas à un parent, à un ami, le plaisir de voir la personne qui l'intéresse; mais il faut qu'il lui parle à travers une grille.

En contemplant cette enceinte qui recèle si souvent le plus terrible des fléaux, on ne peut se défendre d'un sentiment d'inquiétude, et si l'on s'en approche par un mouvement de curiosité, un mouvement de crainte en repousse aussitôt.

Nous rentrâmes dans Marseille, et nous en parcourûmes les différens quartiers pour juger si les détails répondoient à l'ensemble; mais l'impression que nous avions éprouvée au premier aspect, s'affoiblit beaucoup par un examen plus attentif. Qui croiroit en effet que dans une ville où les beaux-arts fleurirent jadis avec

tant d'éclat, il n'existe plus un seul monument antique, un seul débris échappé aux injures des siècles?

Parmi les édifices modernes, il en est peu d'importans. Des églises gothiques de Notre-Dame de la Major, et des Acoules, bâties sur les ruines des temples de Diane et de Pallas, l'une est détruite, l'autre tombe en décadence. Celle des Chartreux située hors de la ville, est abandonnée comme beaucoup d'autres.

L'observatoire, assez bien pourvu d'instrumens astronomiques, n'est qu'une maison élevée, d'où l'œil s'étend au loin sur la campagne et sur la mer.

Le musée renferme les tombeaux enlevés à l'abbaye de Saint-Victor, quelques légers fragmens de sculpture grecque et plusieurs bons tableaux. Celui que nous distinguâmes plus particulièrement représente la peste de Marseille en 1720. Toutes les horreurs de cette fatale maladie y sont peintes avec une effrayante vérité. Si elles y étoient seules, le regard s'en détourneroit à l'instant. L'artiste a su l'attirer et

le fixer, en montrant au milieu de cette foule de morts et de mourans, le courage tranquille du gouverneur, des commissaires de quartier, le dévouement héroïque de l'évêque, des prêtres, des cénobites, les soins empressés de l'amitié, de l'amour, de la tendresse maternelle, le zèle des forçats qui bravent la mort pour recouvrer la liberté. Dans un seul tableau, il a placé vingt scènes qui remplissent l'âme d'émotions douces ou déchirantes.

Une multitude innombrable de maisons de plaisance embellit les environs de Marseille. Aucune n'égale en magnificence celle de Bonneveine. Les Borelli, dont elle est l'ouvrage, l'ont enrichie d'une collection de tableaux des meilleurs maîtres, de canopes d'Égypte, des plus beaux vases de la Chine et du Japon. L'Huveaune en arrose les jardins et se jette à l'extrémité dans la mer. A quelque distance est la Madrague[1] de Montredon, et la grotte de Roland, renommée pour ses stalactites.

[1] On appelle madrague une pêcherie de thon. Il y en a un grand nombre sur les côtes de la Méditerranée.

Sur le chemin de Bonneveine se trouve la petite bastide de Belombre, qui ne mériteroit pas d'être remarquée, si une mère que sa tendresse pour sa fille a rendue immortelle, n'eût écrit de là quelques-unes de ses lettres.

VAUX D'OLLIOULES. — PORT DE TOULON. — GALÉRIENS.

En quittant Marseille, nous suivîmes quelque temps les rives de l'Huveaune, bordées de massifs d'arbres, de prairies et de champs soigneusement cultivés. L'industrie se plaît à varier les productions du sol et les entremêle avec une constante régularité. On croit voir des jardins divisés en plate-bandes uniformes, alternativement couvertes de vignes, de grains et de légumes. Nous traversâmes, sans nous y arrêter, la petite ville d'Aubagne, et nous

gravîmes ensuite la côte aride et escarpée de Cujes.

La route de Marseille à Toulon offre sans cesse les plus singuliers contrastes, des montagnes incultes et des vallons fertiles; mais il n'y en a point de plus surprenant que celui des Vaux d'Ollioules. Pendant une demi-heure, on tourne le long d'un torrent dans un chemin étroit, entre des rochers de forme bizarre, tantôt taillés en murailles perpendiculaires, en tours massives, en longues pyramides, tantôt comme désunis par un tremblement de terre et confusément épars. Pas un arbre, pas une plante ne récrée la vue: c'est la stérilité et le chaos.

Tout à coup on passe de ce sauvage labyrinthe dans un site charmant, semé d'habitations qui composent le village d'Ollioules. De hautes collines, dont la cime est couronnée de bois et la pente enrichie de tous les trésors de la culture, y concentrent les rayons du soleil, et en font une espèce de serre chaude pour les arbres délicats et frileux. C'est là que nous

vîmes, pour la première fois, des orangers en pleine terre, quoiqu'on ait coutume d'en peupler toute la Provence. Ollioules doit même à sa position cette faveur de la nature. La plaine qui vient ensuite n'est ombragée que d'une forêt d'oliviers. Sur les bords de la mer qui la termine vers le sud, on aperçoit Toulon.

Cette ville est entourée d'une double enceinte de murs, et dominée par plusieurs forteresses destinées à la défendre du côté de l'Italie de l'attaque des troupes de terre, et à protéger son port contre les flottes ennemies. Le fort Lamalgue réunit ces deux avantages. Ceux de Sainte-Catherine, d'Artigues, de Pharon et la redoute de même nom, disposés en amphithéâtre, les uns au-dessus des autres, ne servent qu'au premier dessein.

Une chaîne de montagnes qui attriste la vue par la monotonie de ses sommités grisâtres, préserve Toulon pendant l'hiver du souffle glacé du nord; mais elle y cause en été une chaleur insupportable, par la réverbération des feux du midi. Les sources

abondantes qui s'en échappent viennent embellir les places de nombreuses fontaines. Cette ressource, trop foible contre les ardeurs de l'atmosphère, devroit suffire pour la propreté; cependant il s'en faut de beaucoup qu'elle règne dans les rues. On ne prend nul soin d'entretenir les boulevards, promenade ordinaire des habitans; et la ville, quoique assez bien bâtie, est en général sombre et triste.

Grâce à l'infatigable ciseau du Pujet, qui a semé ses chefs-d'œuvre en tant de lieux, on y trouve quelques morceaux précieux de sculpture. Les curieux ne manquent pas d'aller voir dans la cathédrale deux séraphins dont il a décoré la chapelle du saint-sacrement. Ils s'arrêtent sur le quai du port, devant les Termes qui soutiennent le balcon de l'hôtel-de-ville. L'attitude et l'expression en sont admirables; ils ont la tête péniblement courbée sur la poitrine, et la contorsion de leurs traits, de tous leurs muscles, peint d'une manière énergique la douleur qu'ils éprouvent sous le poids qui les accable.

On raconte que Pujet, ayant à se plaindre de deux consuls, les représenta dans ces Termes avec tant de vérité, qu'ils n'osoient plus passer sur le quai, de peur d'y rencontrer leur image.

Il n'est point de ville que la révolution ait plus maltraitée que Toulon. Lorsque les Anglois, contens de la destruction de notre flotte, l'eurent abandonnée, toutes les horreurs de la vengeance y signalèrent l'entrée des vainqueurs. Deux bourreaux, qui s'intituloient représentans du peuple, ordonnoient et dirigeoient le carnage. La plupart des bons citoyens s'expatrièrent alors, et ceux qui ne purent trouver leur salut dans la fuite, tombèrent sous les coups redoublés du fer ou de la foudre.

Toulon, inondé de sang et changé en un désert, s'est repeuplé depuis d'une nouvelle colonie, ramas d'aventuriers et de vile populace. Les seuls objets d'intérêt qui puissent y retenir un voyageur, sont le port et l'arsenal. Nous visitâmes l'un et l'autre sous la conduite d'un ingénieur aussi complaisant qu'habile, auquel nous

étions adressés. C'est de lui que je tiens les détails qu'on va lire.

On distingue deux ports à Toulon, celui du commerce ou l'ancienne Darse, celui de la marine ou la nouvelle Darse. Il y a pareillement deux rades, la petite et la grande. L'entrée de la seconde dans la première est défendue d'un côté par le fort de l'Éguillette, de l'autre par la grande tour.

Le port du commerce, de forme carrée, est bordé d'un quai qui s'étend le long de la ville. Il sert aux bâtimens marchands, aux vaisseaux de guerre désarmés, et se joint par le moyen d'un canal à la nouvelle Darse.

Celle-ci, de figure irrégulière, est comprise dans l'enceinte de l'arsenal, et communique à la mer par une ouverture particulière. On y admire l'heureuse réunion de tous les arts nécessaires à la marine. Charpentier, menuisier, tonnelier, forgeron, sculpteur, chacun a son atelier. C'est ici que l'on construit les vaisseaux, qu'on les radoube, qu'on les pourvoit d'agrès et de munitions.

Dans un bâtiment long de deux cents toises, élevé par Vauban, et qu'on appelle la Corderie, travaille un nombreux essaim d'ouvriers; les uns peignent le chanvre, les autres le filent, ceux-ci le goudronnent, ceux-là le transforment en cables.

Veut-on considérer en petit toutes les merveilles des constructions navales? le cabinet des modèles en offre une image complète : canots, corvettes, frégates, vaisseaux de ligne, bassin de radoub, machines pour la mâture, pour le curage, rien n'y manque, et l'observateur, embrassant tous les objets d'un coup-d'œil, y peut étudier l'architecture compliquée d'un vaisseau avec plus de facilité que dans le vaisseau même. Pour en connoître les diverses parties, il faut apprendre une langue nouvelle. Notre obligeant ingénieur se plut à nous en donner les premiers élémens.

Il nous fit parcourir un vaisseau de ligne de la poupe à la proue, toujours décorée d'une figure emblématique. Il

nous enseigna à distinguer le bâbord du tribord, c'est-à-dire la droite de la gauche. Il nous fit voir la chambre du capitaine, la dunette qui règne au-dessus, les bastingages établis sur les bords du vaisseau; au-dessous, les gaillards d'avant et d'arrière garnis de canons; entre deux, un vaste carré, le passavant. « Regardez, nous dit-il, ces grands arbres plantés sur une même ligne. Le premier qui s'incline vers la proue, le seul dont la direction ne soit pas verticale, c'est le beaupré; après lui viennent le mât de misaine, le grand mât et le mât d'artimon. Ces planchers de diverses grandeurs, placés par étage autour des trois derniers, sont les hunes. Les mâts de misaine et d'artimon, au premier étage, ajoutent à leur nom celui de leur hune; au second, ils prennent celui de perruche, et le grand mât, ceux de grand et de petit perroquet. On appelle vergues ces longues pièces de bois suspendues aux mâts; elles portent les voiles qui se déploient ou se serrent à volonté, et qui ont chacune une dénomination particu-

lière. Il y a le grand et le petit hunier, les bonnettes, etc. Voyez-vous ces larges échelles de corde qu'on appelle haubans, et ces petites traverses qu'on nomme enfissures ? c'est par cette route hardie que le matelot s'élance du pont au faîte des mâts. Autour du vaisseau sont attachées les ancres ordinaires; au milieu repose celle qui réveille l'idée du plus affreux danger, de la mort, l'ancre d'espérance ou de miséricorde.

Quand notre guide nous eut ainsi expliqué la partie du vaisseau qui est à découvert, il nous en fit connoître la distribution intérieure. Il nous montra les chambres des officiers, leur cuisine, celle de l'équipage, le four commun, les ponts où sont rangés les canons, les ouvertures ou sabords par lesquelles s'échappe la foudre, les différens magasins pour les vivres et pour les munitions, et le jeu du gouvernail et des pompes.

Nous allâmes ensuite examiner le bassin de radoub. La première idée de ce bel ouvrage qui suffiroit pour immortaliser l'in-

génieur Grognard, est due à l'inspiration d'un simple ouvrier : ainsi souvent le feu du génie s'allume d'une étincelle produite par le hasard.

Dans les ports de l'Océan, la construction et l'usage des bassins de radoub ne présentent aucune difficulté. Par le moyen du flux et du reflux, ils se remplissent et se vident deux fois le jour; mais dans la Méditerranée où ce phénomène est inconnu, ou du moins peu sensible, il faut que l'art supplée à la nature. On a construit une caisse de trois cents pieds de long et de cent de large, et sur cette caisse un bassin en pierres de taille, propre à recevoir un vaisseau. La caisse devenue plus pesante que l'eau, est descendue au fond, où elle a pris une assiette solide. Pour fermer le bassin, on emploie un bateau qu'on charge de fer; il s'enfonce, et ses extrémités s'engrènent dans des rainures pratiquées exprès. Lorsqu'on veut radouber un vaisseau, vingt-huit pompes à chapelet, placées à l'extrémité supérieure du bassin, le mettent à sec en un

jour. On le nettoie; le bateau soulagé de son poids, s'enlève et s'écarte; le vaisseau entre, on referme le bassin, le jeu des pompes recommence pour le vider une seconde fois. Les réparations faites, on rouvre la porte, et le vaisseau s'en va braver de nouveau le caprice des élémens et les hasards de la guerre.

Les galériens sont chargés de la plus grande partie des travaux du port. Ces misérables, au nombre de trois à quatre mille, repoussent la vue par leur saleté, et par l'empreinte du vice ou de la scélératesse qu'ils portent sur le front. Ils sont pour la plupart attachés deux à deux. Leurs chaînes ne les quittent ni jour ni nuit. Un pantalon de toile, une méchante casaque rouge ou brune, avec ces lettres initiales *Gal.*, un bonnet de laine couvert d'une plaque d'étain numérotée, voilà leur uniforme.

On les divise en deux classes. Les suspects qui par la nature de leurs délits inspirent une méfiance particulière, sont gardés à vue sur les galères, d'où ils ne

sortent que dans les cas où l'on a un besoin pressant de leurs bras. On les occupe intérieurement, et sans aucune rétribution, à préparer de l'étoupe pour le calfatage des vaisseaux.

La seconde classe se compose de ceux dont les notes sont moins graves. Voici la discipline à laquelle ils sont assujettis.

Tous les matins, une demi-heure après que la journée des ouvriers ordinaires est commencée, on les mène au travail. Ceux qui savent un métier utile pour la marine, touchent la moitié du salaire des gens libres; les autres ne gagnent qu'une chopine de vin par repas. Leur nourriture commune et invariable en santé, est du pain et des fèves. Lorsqu'ils tombent malades, on ne leur refuse aucun des soins que l'humanité réclame. La justice qui les punit est sévère, mais non barbare; en les condamnant à souffrir, elle veille à leur conservation.

Ils obéissent pendant le travail à un capitaine d'escadre, accompagné de deux soldats, nommés *pertisonniers*. Au bagne

et sur les galères, ils sont sous la surveillance des argousins et sous la discipline des comités. Ceux-ci, en cas de délit, font leur rapport au commissaire de marine chargé des chiourmes, qui décide de la punition à infliger aux délinquans.

Quand on s'aperçoit de l'évasion d'un galérien, trois coups de canon donnent l'alarme aux habitans de la ville et des campagnes. Il y a une récompense déterminée pour celui qui le ramène. Le fugitif reçoit la bastonnade, et la durée de sa peine est doublée.

Sur la fin du jour, une demi-heure après la retraite des ouvriers, on fait l'appel général des galériens; on les reconduit ensuite dans leur bagne, les portes se ferment, et la garde s'en empare.

Beaucoup d'entre eux ne sont exclus de la société que pour un temps limité. S'ils ont perdu l'honneur sans retour, ils doivent recouvrer la liberté, mais qu'il est difficile qu'elle ne leur redevienne pas funeste! Comment sortir honnête de l'école du vice et du crime?

L'institution des galères, telle qu'elle existe, me semble impolitique et immorale. Elle flétrit, elle dégrade le coupable. Loin de le corriger, elle le rend plus méchant, plus corrompu qu'elle ne l'a pris. Quand ses chaînes sont brisées, quelle garantie peut-il donner d'une meilleure conduite ? Le besoin de l'estime publique? ce noble sentiment n'entra jamais dans un cœur avili. La crainte d'un nouveau châtiment? mais celui qu'il vient de subir est moins pour lui une leçon d'honneur et de probité, qu'un conseil de prudence et d'adresse.

Il faut donc désormais l'envisager isolément ; car il forme à lui seul une classe à part. Étranger au milieu de la société dont il a encouru la vengeance et le mépris, il vit avec elle en état de guerre. Jamais son intérêt particulier ne se rattache à l'intérêt général : c'est dès lors un être éminemment dangereux ; et si l'œil du magistrat ne veille sans cesse sur ses pas, la justice sera bientôt réduite à le frapper une seconde fois.

Eh quoi donc, me dira-t-on, le principal but des galères étant de substituer à la mort un châtiment exemplaire, enverrez-vous à l'échafaud tous les criminels dont elles conservoient les jours, et priverez-vous l'État de l'utile secours de leurs bras? A Dieu ne plaise que ce soit là ma pensée! Mais je voudrois que cette peine infamante qu'on applique sans distinction à un grand nombre de délits différens, fût réservée pour quelques-uns des plus graves, et qu'elle embrassât la durée entière de la vie.

HYÈRES. — FRÉJUS.

Le voyageur qui dispose librement de sa personne et de son temps, s'écarte souvent à droite, à gauche, suivant que l'occasion l'y invite. C'est ce que nous fîmes en allant de Toulon à Nice. Dès que nous

eûmes passé le bourg de la Vallette, nous quittâmes la grande route et nous prîmes celle d'Hyères. Ce petit coin de terre connu dans toute l'Europe par la douceur de sa température et par son admirable fertilité, méritoit bien un léger détour. Avant d'y arriver, nous traversâmes une plaine délicieuse, parée de tous les charmes du printemps. Des haies d'aubépine fleurie et de grenadiers sauvages bordoient le chemin. La rose, le lilas, le thym embaumoient l'air de leurs parfums, et la verdure renaissante du figuier, du mûrier, du pêcher, de l'amandier, contrastoit avec l'éternelle pâleur de l'olivier.

On nous servit un dîner simple, mais exquis, dont le potager de notre hôte fit presque seul tous les frais. C'étoient des petits pois, des fèves de marais, des asperges, des fraises, productions de ce sol précoce déjà communes depuis longtemps, malgré la saison encore peu avancée. Après ce repas champêtre, nous allâmes visiter les bosquets d'orangers, principale richesse et ornement d'Hyères. L'époque

n'étoit pas favorable pour les voir dans toute leur beauté. La récolte des fruits étoit faite, et les fleurs qui en promettoient de nouveaux, commençoient à peine d'éclore. Cependant quelques arbres qu'on n'avoit pas encore dépouillés, nous donnèrent une idée du coup d'œil dont nous aurions joui dans un autre temps. Leurs rameaux courbés sous le poids d'innombrables boules d'or, rappelèrent à notre imagination les fabuleux trésors du jardin des Hespérides.

L'oranger que la nature enrichit de si beaux fruits, n'exige guère plus de soins qu'un arbre ordinaire. Il suffit de fumer chaque année la terre qui en entoure le pied, et d'y donner une façon. Vers le mois d'octobre ou de mars, on le soulage du bois superflu qui épuiseroit inutilement sa séve. Il ne produit qu'au bout de sept à huit ans. La récolte des oranges se fait à la fin de novembre, lorsque l'écorce commence à se couvrir d'un petit rond jaune. Elles ne sont pas mûres alors; mais comme la plus grande partie s'envoie dans

le Nord, on est obligé de les cueillir à moitié vertes, afin qu'elles se conservent. Celles que les propriétaires réservent pour eux, restent sur l'arbre où elles se gardent un an entier, sans autre inconvénient que de perdre momentanément leur suc et leur parfum, pendant la séve. Ainsi il n'est point extraordinaire de trouver sur la même branche des fruits mûrs et des fruits verts. La floraison de l'oranger a lieu dans le mois de mai. Lorsqu'elle est sur le point de se passer, on étend un drap sous l'arbre qu'on secoue doucement, les pétales se détachent, et l'on obtient la fleur sans nuire au fruit.

Outre l'oranger, le citronnier et le grenadier, nous vîmes dans quelques jardins des palmiers à la tige élancée en longue colonne, et couronnée de grappes jaunâtres. On a essayé depuis peu avec succès la culture du cotonnier. Celle de la canne à sucre n'est plus qu'un objet de curiosité.

La température d'Hyères, si propre à la végétation des plantes exotiques, convient

également aux constitutions délicates, sans être néanmoins aussi saine qu'on pourroit le désirer. Il y a dans le voisinage, des eaux stagnantes dont les exhalaisans altèrent la pureté de l'air, surtout pendant l'été. On avoit commencé à creuser le canal du Ceinturon pour les faire écouler dans la mer; mais les travaux sont interrompus depuis un siècle.

La ville d'Hyères, peuplée d'environ quatre mille habitans, s'étend sur le penchant d'un côteau escarpé. Du sommet, on aperçoit à droite la rade et le port de Toulon; à gauche, de nombreux vallons qui se croisent en divers sens; en face, une plaine qui descend en pente douce jusqu'à la mer, du sein de laquelle s'élèvent sur une même ligne transversale, les îles désertes et presque incultes du Levant, de Porquerolles et de Portecros, connues des anciens sous le nom de *Stœcades*.

Notre guide nous fit remarquer près du rivage, sur un monticule isolé, l'Ermitage de la Vierge, placé pour ainsi dire entre le ciel et la terre. Je ne serois pas surpris que

Massillon, dans sa jeunesse, y eût été rêver sur le néant de la vie, sur les vanités du monde et sur les beautés sublimes de la religion; qu'il eût ainsi épuré son imagination de toute idée terrestre, et fécondé son génie par de mélancoliques et pieuses méditations. On sait qu'Hyères est la patrie de cet orateur, le plus éloquent, le plus pathétique qui jamais ait fait entendre dans la chaire chrétienne la parole de vérité. Aucun n'a réuni au même degré que lui la connoissance du cœur humain, l'abondance et l'onction. Obligé par devoir à tenir un triste langage, il sait le revêtir des couleurs les plus séduisantes. La morale austère de l'Évangile s'embellit sous sa plume des grâces du style et des charmes du sentiment, et ses immortels ouvrages ont la douceur et la beauté de l'heureux climat qui l'a vu naître.

Nous aurions désiré faire quelque séjour dans ce paradis terrestre; mais en cédant au seul attrait du plaisir, nous n'eussions rempli qu'à moitié le but de notre voyage. Nous quittâmes Hyères le lendemain qui

étoit le premier de mai. Nous fîmes plus d'une lieue dans des chemins détestables, avant de retrouver la grande route. Un long aqueduc qui commence au village de la Crau et porte une eau pure aux habitans d'Hyères, fut le seul objet qui attira notre attention jusqu'à Souliers. Cette petite ville et celles de Cuers et de Pignan qui viennent ensuite, ne sont remarquables que par la saleté de leurs rues pleines de fumier. Rien de plus uniforme que l'aspect de la campagne. On marche sans cesse au milieu de forêts d'oliviers qui couvrent une large vallée et les flancs des collines. Nous couchâmes au Luc, et le jour suivant nous passâmes par les villages de Vidauban et du Muy pour gagner Fréjus. Le sol nous parut moins riche que la veille. L'olivier devenoit à chaque instant plus rare, et le stérile pin descendu du sommet des montagnes, usurpoit son domaine. La terre, à en juger par l'apparence, devoit être dure et compacte. Il faut au contraire qu'elle soit très-meuble, puisque deux ânes de taille moyenne suf-

fisent pour une charrue. A la vérité la charrue des provinces méridionales est fort légère : ce n'est qu'un petit soc attaché à une pièce de bois, avec une poignée pour le diriger.

Avant d'entrer à Fréjus, nous descendîmes de voiture pour examiner les arènes qui sont sur le bord du chemin. Elles ont, dans une moindre proportion, la même forme que celles de Nîmes, sans être à beaucoup près aussi bien conservées. La plus grande partie des arcades est tombée, et le reste menace d'une chute prochaine. Le lierre tapisse ces décombres de son vert feuillage ; des figuiers ont pris racine dans les fentes; le blé, la vigne croissent autour, et dans l'enceinte croupit une eau fétide.

A peu de distance de l'amphithéâtre est la ville, entourée de vieux remparts, mal bâtie, à moitié déserte. Sa population ne s'élève pas au-dessus de deux mille âmes, et l'insalubrité de l'air qu'on y respire en diminue sans cesse le nombre. Quelle différence entre cette misérable bourgade et

la cité florissante restaurée par César, embellie par Auguste! Les barbares du midi ont détruit l'ouvrage des empereurs de Rome. De quelque côté qu'on porte ses pas, on ne rencontre que des ruines. Ce port, de trois cents toises de long sur cent quatre-vingts de large, éclairé par un phare, défendu des vents du nord-ouest par un môle flanqué de tours, et des ensablemens de la rivière d'Argens par une longue muraille, n'est plus qu'une plage marécageuse. La mer s'est retirée à près d'une demi-lieue. Avec elle ont fui le commerce, l'abondance et la santé. Des eaux stagnantes remplissent une grande partie de l'enceinte qu'elle occupoit, et répandent à l'entour des germes de fièvre et de mort.

La porte dorée, construite en grès cimenté avec de la pouzzolane et située en face du port, subsiste encore; mais elle ne mérite plus son nom. Elle ne voit plus passer les tributs de la mer et les richesses des contrées lointaines. De vastes souterrains creusés dans le voisinage, sous une

éminence, servoient jadis de magasins. Ils sont aujourd'hui recouverts d'oliviers. Des monceaux de débris, d'épaisses touffes de plantes et d'arbustes en défendent l'entrée. On peut cependant y pénétrer à l'aide d'une échelle, par une ancienne ouverture pratiquée au milieu de la voûte.

De l'autre côté du port, à un quart de lieue de la ville, derrière une métairie, on trouve les vestiges du Panthéon. C'étoit un petit temple de forme circulaire. Un pan de mur avee des fenêtres, des niches pour des idoles ou des ustensiles, voilà tout ce qui en reste. Au centre, on vient de découvrir, en creusant, un bassin de même forme que le temple, et sur la circonférence, d'autres bassins moins grands, mais plus profonds. On ignore quelle en étoit la destination.

Après avoir erré dans les environs de la ville, je la traversai pour voir la cathédrale, édifice sombre et de mauvais goût, et je retournai aux arènes. Je m'assis sur un gradin revêtu de gazon. Le soleil venoit de disparoître sous l'horizon. Je me

représentai les jeux de ces Romains si vantés pour leur urbanité; je crus entendre les rugissemens des lions, les cris de leurs victimes et les applaudissemens des spectateurs. Je frémis d'horreur et je regagnai la ville à pas lents. Ces sanglantes images s'effacèrent peu à peu de mon esprit et firent place à d'autres pensées. Je foulois une terre pleine de grands souvenirs : c'étoit par-là que César avoit passé pour aller assiéger Marseille, lorsqu'il disputoit à Pompée le sceptre du monde ; c'étoit là qu'avoit reçu le jour le vainqueur des Bretons, le sage Agricola, obligé sous un maître jaloux et cruel, de cacher dans la retraite le dangereux éclat de ses victoires; enfin c'étoit là, qu'encore obscur, quoique déjà sexagenaire, languissoit au commencement du dernier siècle ce prélat pacifique, qui devoit être le précepteur du jeune héritier de Louis XIV, et pendant près de vingt ans, l'arbitre suprême des destinées de la France.

CANNES. — ILES SAINTE-MARGUERITE ET SAINT-HONORAT. — ANTIBES. — ARRIVÉE A NICE.

En sortant de Fréjus, nous vîmes les restes de l'aqueduc qui amenoit de quinze lieues, dans ses murs, les eaux de la Siagne. Les arcades destinées à le soutenir s'élevoient ou s'abaissoient suivant l'inégalité du terrain. Quelques-unes sont encore entières et semblent ne rester debout, qu'afin d'attester à toutes les générations la grandeur d'un peuple, qui créa pour une petite colonie cet ouvrage immense.

Une lieue plus loin, nous commençâmes à gravir une montagne escarpée, nommée l'Esterel. C'étoit jadis un passage périlleux. Les voleurs connus dans le pays sous la dénomination de *Barbets*, y trouvoient toutes les facilités pour commettre

leurs brigandages, et se dérober ensuite au châtiment. Aujourd'hui que cette race est détruite, on franchit l'Esterel sans danger, mais non sans ennui. Pendant six mortelles heures on monte, on descend, on remonte, on descend encore. La montagne de l'Esterel n'est pourtant pas dépourvue d'intérêt pour les amateurs d'histoire naturelle. Elle présente une grande quantité de porphire, du mica, du pétrosilex, des forêts de pins entremêlés d'arbousiers, de citises, d'épines-vinettes. Le paysage d'ailleurs ne manque pas de variété. L'horizon s'étend et se resserre tour à tour. Tantôt la vue est bornée de chaque côté par des obstacles insurmontables; tantôt elle se promène librement sur des monticules détachés de la masse principale, et séparés par des gorges profondes; quelquefois, au moment où l'on s'y attend le moins, la mer se montre dans le lointain; mais passer une demi-journée sans rencontrer d'autre habitation qu'une mauvaise auberge, au milieu du morne silence de la plus sauvage solitude, c'est (il faut

en convenir) malgré la diversité des aspects, une forte triste chose: on comprend donc avec quel plaisir nous nous retrouvâmes dans une plaine fertile. Les productions de la terre étoient les mêmes que celles auxquelles nous étions accoutumés depuis plusieurs jours; cependant elles nous parurent nouvelles. Nous traversâmes la Siagne qui se jette près de là dans la mer, et laissant à notre droite le village de la Napoule, nous reconnûmes les lieux où, soixante-neuf ans après l'ère chrétienne, Othon remporta deux victoires en un jour sur le sanguinaire Vitellius.

Arrivés à Cannes, au lieu d'aller coucher à Antibes, comme nous en avions d'abord le projet, nous résolûmes de visiter deux îles célèbres et voisines du rivage. Nous prîmes une chaloupe qui nous porta, en moins d'une heure, à la plus petite, nommée Lérins ou Saint-Honorat. Elle n'a que sept cents toises de long sur une largeur très-inégale. Une partie seulement est cultivée. Le reste ne produit que des pins, des sumacs et des lentisques.

La feuille de ces derniers arbustes, séchée et pulvérisée, s'emploie utilement dans la préparation des cuirs, auxquels elle donne une couleur verdâtre.

L'île de Saint-Honorat étoit habitée dès le temps des Romains; ils y entretenoient une garnison. On y voit encore trois colonnes de porphire bien conservées, que l'on croit être les débris d'un temple. Les cérémonies du paganisme y firent place au culte du vrai Dieu. De pieux cénobites, de généreux martyrs de la foi illustrèrent de leurs vertus ou purifièrent de leur sang cette terre profane qui, par une nouvelle révolution, est devenue la propriété d'une comédienne[1]. Le monastère bâti par saint Honoré vers le milieu du XIIe siècle, n'a éprouvé aucune dégradation. Les flots de la mer en baignent les murs. Il ressemble à une forteresse, et c'en est une aujourd'hui. Les cellules des moines sont occupées par des soldats; l'antique sanctuaire de la méditation retentit souvent de cris

[1] Mademoiselle Saint-Val.

nous y attendoit avec sa grande voile triangulaire et son petit foc inutilement déployés. Le temps étoit tout à coup devenu calme. Il fallut recourir à la rame. Nous voguâmes lentement, ayant devant nous en perspective les hautes maisons de Cannes toutes blanchies, et rangées en demi-cercle autour d'une rade magnifique.

Le lendemain, 4 de mai, nous allâmes déjeûner à Antibes. Lorsqu'on a vu les remparts de cette petite ville construite par Vauban, son joli port entouré d'arcades et le fort carré qui le domine, on peut reprendre la route de Nice. Il y a pourtant une chose qu'on est obligé de voir deux fois, c'est la porte : Antibes n'en a qu'une, il faut de toute nécessité sortir par où l'on est entré.

A peine avions-nous fait quelques pas, une scène aussi riche que variée s'offrit à nos regards. D'un côté, la mer dont l'azur se confondoit avec celui des cieux; de l'autre, toute la fraîcheur d'une végétation abondante et précoce; en face, un amphithéâtre de montagnes, les premières

ornées de verdure, les secondes entièrement nues et les dernières couronnées de neige. Suivant que le chemin s'éloignoit ou s'approchoit du rivage, nous perdions ou nous retrouvions une partie de ce tableau. Après avoir passé le pont du Loup, nous aperçûmes à notre gauche le village de Cagne et son château garni de créneaux qui se dessinent d'une manière pittoresque sur la croupe d'une colline. Quand nous n'aurions pas eu les Alpes devant les yeux, nous nous serions douté de leur voisinage à la grandeur des torrens. Le plus considérable est le Var dont le lit a près d'un quart de lieue de large, et qui désole ses rives par de fréquentes inondations. Autrefois on le passoit à gué, maintenant on le traverse sur un pont de bois. La nature et la politique en avoient fait la limite de deux États que l'ambition a réunis. Nice et son territoire appartenoient à la maison de Savoie. Le village de Saint-Laurent, connu par ses vins muscats, étoit du côté d'Antibes, la dernière possession de la France.

Un peu au delà du Var, nous entrâmes dans une large avenue qui se termine à la mer, et dont la perspective se prolonge à perte de vue sur l'immensité des flots. Le paysage étoit extrêmement riant. Déjà nous remarquions un commencement de cultures italiques. La vigne plantée au pied de longues files de saules, étendoit sur leurs branches ses flexibles rameaux, et marioit son pampre vert à leur pâle feuillage.

A l'extrémité de l'avenue, nous tournâmes à gauche et nous suivîmes pendant près d'une heure le rivage de la mer. La route est entièrement dépourvue d'ombrage; on devroit la planter d'ormeaux et de platanes pour l'agrément de la vue et la commodité des voyageurs. En entrant dans le faubourg de Nice, nous le prîmes pour la ville, à la multitude d'orangeries et d'élégantes maisons dont il est orné. Malheureusement ces maisons sont presque toutes vides. La plupart étoient habitées par des étrangers. La guerre les a éloignés, ils attendent pour revenir le retour de la paix.

NICE. — CIMIERS. — ABBAYE DE SAINT-PONS. — GROTTE SAINT-ANDRÉ. — VILLEFRANCHE.

Les Liguriens *Vediantii*, espèce de sauvages vivant de la chasse et de la pêche, ignorant l'agriculture, les arts et les lois, habitoient jadis le territoire de Nice. Le hasard y conduisit les destins errans d'une colonie sortie de Marseille. Ces étrangers, sans autre droit que la nécessité, sans autre raison que la force de leurs armes et la supériorité de leurs lumières, disputèrent à des peuples grossiers un légitime héritage. Ils les en dépouillèrent à la suite d'une vigoureuse résistance, et y fondèrent trois cent quarante ans avant l'ère chrétienne, une ville à laquelle ils donnèrent le nom grec de *Niké*, en témoignage de leur victoire. Telle est l'origine de Nice.

Ce petit État, après avoir éprouvé un grand nombre de révolutions, et passé successivement sous le joug de divers maîtres, appartenoit aux ducs de Savoie depuis 1388, époque de son démembrement de la Provence. En 1792, il est sorti de leur maison et rentré sous la domination françoise.

Le climat de Nice est délicieux. Une triple enceinte de montagnes y oppose aux vents du nord un rempart insurmontable, et n'y laisse pénétrer que ceux du midi. Tous les matins et tous les soirs, une légère brise rafraîchit l'atmosphère. Nice, en temps de paix, est peuplé d'une multitude d'étrangers valétudinaires dont la constitution délicate a besoin de l'influence d'une douce température. Le Russe, le Suédois glacés, l'Anglois attaqué du *spleen* abandonnent leur patrie, et viennent dans cette heureuse terre échanger leur or contre la santé.

La ville, bâtie en partie sur le rivage, en partie adossée à un énorme rocher, au sommet duquel étoit un fort que le maré-

chal de Berwick fit raser en 1706, se partage en vieille et neuve. La première est obscure, sale et montueuse. Dans la seconde, on voit de belles rues, des maisons d'une architecture élégante, de grandes places, comme celles de Victor, de Saint-Dominique, une terrasse spacieuse qui règne sur le bord de la mer, et au-dessous un cours planté de deux rangées d'arbres.

On a élevé au milieu de cette promenade une statue à la célèbre Catherine Ségurane. Pour s'en faire une idée, il faut l'avoir vue. Ce monument consacré par la reconnoissance publique à une héroïne qui, en 1543, sauva sa patrie de la fureur de Barberousse, qui repoussa les Turcs et leur enleva un drapeau de sa propre main, est une mauvaise moulure en plâtre, déjà dégradée, quoique toute récente. Une eau croupissante et fétide environne le piédestal. C'est insulter aux morts illustres, que de leur ériger des trophées aussi indignes de leur gloire.

Aucune église ne se distingue par son architecture. La Santa-Reparata, qui tient

le premier rang, n'est qu'un édifice médiocre. La profusion des sculptures, le faux brillant des décorations y fatiguent les yeux et blessent le goût. Celle des Jésuites renferme le meilleur tableau que la religion ait conservé à Nice. Il représente la communion de saint Benoît. Au milieu d'un groupe de figures pleines de mouvement et d'expression, on remarque la tête du vieillard mourant. La vertu, la résignation, l'espérance y sont peintes : il va quitter la terre et monter au ciel.

Derrière le rocher qui domine l'ancienne ville, se trouve le port. Il est étroit, profond, exposé à de terribles coups de vent du sud, et dépourvu de chantiers de construction et de lazaret. On le répare, on l'agrandit en ce moment; mais comme il ne peut recevoir que des bâtimens de cent à cent cinquante tonneaux, il ne servira jamais que pour le cabotage. Il offre aux marins un avantage particulier, la jouissance d'une source abondante qui vient y verser ses eaux limpides. Nous vîmes au bagne quelques galériens. Ils

n'avoient pas l'air sombre et hagard de ceux de Toulon. Ce sont des déserteurs, ils expient dans la servitude un moment d'erreur ou de foiblesse; mais leur âme exempte d'autre reproche, n'est point accessible au doux sentiment de la gaieté.

Les principales productions du terroir de Nice sont les olives, le vin, les oranges et la soie. L'opulence y est rare, et la misère commune. Le caractère des habitans tient déjà quelque chose de la vivacité et de la politesse cérémonieuse des Italiens. Leur habillement n'a rien de particulier, si ce n'est la manière dont les femmes du peuple enferment leurs cheveux dans un réseau de soie noire, rouge ou bleue qui se noue sur la tête et tombe sur le cou en forme de petit sac.

La campagne de Nice est beaucoup plus intéressante que la ville. Pour peu que l'on s'égare sur les coteaux voisins, on y rencontre des sites dignes du pinceau du paysagiste, et quelquefois des ruines précieuses à l'ami de l'antiquité. Celles de Cimiers furent le but d'une de nos pro-

menades. Cette ville, autrefois florissante et le siége d'un sénat, n'existe plus que dans la mémoire des hommes. Un petit amphithéâtre où l'œil suit avec peine la trace interrompue des arcades et des gradins, mais dont l'arène quoiqu'à moitié comblée, n'a presque rien perdu de la régularité de sa forme elliptique; un prétoire beaucoup mieux conservé; plus loin d'autres vestiges de bâtimens qu'on présume avoir servi de casernes, voilà tout ce qui en reste aujourd'hui.

L'emplacement d'une ville anéantie est un lieu propre à inspirer de salutaires réflexions sur la vanité des choses humaines. Des Récollets s'étoient établis à Cimiers. De la terrasse de leur jardin, on jouit d'une agréable perspective. Entre deux collines verdoyantes serpente le Paillon, dont le lit desséché ressemble à une grande route.

Du couvent des Récollets, nous descendîmes à l'abbaye de Saint-Pons. Nous venions de voir les ruines du temps, et nous les avions examinées avec ce vif intérêt, avec ce sentiment profond de mélancolie

qu'elles inspirent. Notre attention se portoit partout. Loin de rien négliger, elle se fixoit sur la moindre pierre chargée de caractères antiques. A Saint-Pons, nous vîmes les ruines des hommes, et nos regards se détournèrent.

On nous montra, sur la rive escarpée du Paillon, la chapelle érigée à l'endroit où le confesseur chrétien souffrit le martyre.

A une demi-lieue de l'abbaye de Saint-Pons, s'élève sur une espèce de pain de sucre, le château de Saint-André. Un peu plus haut, le Paillon se divise en deux bras, dont l'un, resserré dans une gorge, roule au fond d'affreux précipices. Après un quart d'heure de marche, on parvient à un endroit où les rochers réunis lui fermoient toute issue. Ses flots irrités ont vaincu cet obstacle et se sont frayé un passage, qui prend le nom de grotte Saint-André, du château voisin. Cette grotte peut avoir cinquante pieds d'ouverture. L'intérieur en est tapissé de plantes aquatiques qui pendent en festons de verdure. Elle va toujours en s'étrécissant, le

torrent la traverse et ressort en cascade à quatre-vingts pas de l'entrée.

Quelques jours après cette excursion, nous en fîmes une autre à Villefranche, en passant par le mont Alban.

Villefranche est un bourg situé à l'extrémité d'une rade large et profonde. Il a un fort en bon état, un port bien construit, de beaux magasins pour la marine, un joli phare.... Que lui manque-t-il?... des vaisseaux. Nous n'y trouvâmes qu'une barque et un vieux batelier pour traverser la rade. Nous franchîmes à pied le cap Ferrat, couvert d'orangers et de limoniers, et nous allâmes déjeuner au hameau de Saint-Jean, sur le golfe de Saint-Hospice. Notre dessein étoit d'assister à une pêche de thon. Elle n'eut pas lieu à cause de l'agitation de la mer. Nous parcourûmes, pour employer le temps, une longue voûte souterraine, à laquelle on donne dans le pays, le nom de Catacombes. Il est possible qu'elle ait en effet servi d'asile à des chrétiens aux temps des persécutions. Peut-être aussi étoit-ce un lieu de refuge pour

les habitans de cette côte, contre les incursions des Sarrasins.

Nous comptions visiter le jour suivant la tour de la Turbie, unique reste d'un arc de triomphe érigé en l'honneur d'Auguste, sur lequel la flatterie avoit gravé les noms et la défaite de vingt peuples obscurs. Notre güide nous en épargna la peine, en nous faisant voir dans le lointain cette tour fameuse qui n'est plus qu'un amas de décombres.

Nous revînmes à la rade de Villefranche, où notre vieux batelier nous reçut dans sa barque, et nous conduisit au port de Nice.

BRIGNOLES. — SAINT-MAXIMIN. — SALON. — PLAINE DE LA CRAU. — ARLES. — ILE DE LA CAMARGUE.

Si la carrière des voyages est féconde en jouissances, elle n'est pas tout à fait

exempte de contrariétés. Sans parler de celles qui naissent du mauvais temps, des mauvais chemins, des mauvaises auberges, il y en a une assez fréquente et souvent inévitable, c'est la nécessité de revenir sur ses pas et de parcourir deux fois la même route. Plus de nouveauté, partant plus d'intérêt. La curiosité languit, faute d'aliment, et l'ennui prend sa place. Ce sentiment fut presque le seul que nous éprouvâmes jusqu'au Luc où nous nous arrêtâmes pour dîner. Nous en repartîmes aussitôt après, et nous arrivâmes à Brignoles avant le coucher du soleil. Cette ville qu'affectionnoient les comtes de Provence, n'est plus aujourd'hui connue que par l'excellence de ses prunes et par le grand nombre de ses tanneries. Elle est située dans une plaine fertile que dominent d'arides montagnes. On y voit plusieurs places plantées de tilleuls et ornées de fontaines.

Saint-Maximin que nous traversâmes le lendemain, jour de l'Ascension, ne vaut pas Brignoles. On trouveroit difficilement

une bourgade plus sale, plus mal bâtie; mais son église, monument du XIIIe siècle, est un des chefs-d'œuvre du genre gothique.

Elle étoit presque déserte quand j'y entrai. L'air encore embaumé d'un mélange de fleurs et de parfums, annonçoit qu'on venoit d'y célébrer les saints mystères. La foule avoit disparu; quelques fidèles demeurés en arrière, le corps incliné, silencieux et recueillis, étoient là comme s'ils n'y étoient pas. L'organiste caché par son instrument, préludoit d'une main invisible aux pieux accords dont il devoit accompagner les chants du soir. Ces sons harmonieux, retentissant dans la solitude du vaste édifice, enlevoient l'âme et la portoient jusqu'au ciel. Lorsque j'eus admiré les piliers massifs qui soutiennent le poids de la voûte, les vitraux où sont représentés avec les plus éclatantes couleurs les sujets sacrés de notre religion, je m'avançai vers le chœur. Quel spectacle attendrissant s'offrit à mes regards! Le ciseau du sculpteur, le pinceau du peintre

l'ont rempli de l'image de la Madeleine, de cet ange de repentir qui, après avoir pleuré ses égaremens aux pieds du sauveur du monde, vint suivant la tradition, les expier près d'ici par une longue et rigoureuse pénitence. L'art s'est plu à varier de mille manières les traits de sa figure et les mouvemens de son âme; ici livrée à une douleur muette et profonde; là priant, priant avec ferveur, et levant au ciel ses yeux inondés de larmes; plus loin, le front ceint des rayons de l'espérance, ravie en extase, et déjà comme enivrée des célestes délices.

Je descendis ensuite dans une petite chapelle obscure où l'on conserve précieusement le crâne de la célèbre pécheresse. Les habitans ont le plus grand respect pour cette relique dont ils regardent l'authenticité comme incontestable. Laissons les prétendus esprits forts, les soi-disant sages insulter à ce qu'ils appellent une pieuse folie. Toute leur vaine science ne vaut pas la foi simple et confiante de l'humble chrétien. Oh! combien je préfère

une larme du pauvre qui croit et qui prie, à la superbe insensibilité de leurs cœurs!

Non loin de Saint-Maximin, est la Sainte-Baume où la Madeleine habita trente ans une grotte située à plus de cinq cents toises au-dessus du niveau de la mer. Jamais séjour ne fut mieux choisi pour la retraite, pour la méditation. Autrefois les grands de la terre, les souverains eux-mêmes ne rougissoient pas d'y aller en pèlerinage. Louis XIV, destiné à donner au monde, dans le noble objet de sa tendresse[1], l'exemple d'une conversion et d'un repentir non moins touchans, fit ce voyage, en 1660, avec la reine mère, le duc d'Anjou son frère et une partie de sa cour. Aujourd'hui cette dévotion est abandonnée au peuple, qui grâce à Dieu, n'est pas assez philosophe pour la dédaigner. On crie contre la crédulité du peuple, et l'on ne songe pas que c'est à cette heureuse simplicité qu'il doit ses fêtes, ses plaisirs, les seuls instans de bonheur qui suspen-

[1] Mademoiselle de la Vallière.

dent ses peines. Ignore-t-on d'ailleurs le charme attaché aux traditions, à la foi des aïeux? Pour moi, je regrettai que le temps ne me permît pas de visiter la Sainte-Baume, de monter jusqu'au Saint-Pilon, non pour y jouir d'une admirable perspective, mais pour voir l'antique pilier planté à l'endroit où la Madeleine fut, dit-on, enlevée par les anges. Je m'y transportai du moins en imagination, et cette illusion occupa doucement mon esprit jusqu'à Aix, que nous ne fîmes que traverser pour nous rendre à Salon.

Les amateurs de sites romantiques, de châteaux à aventures, ne manqueront pas de visiter sur la route celui de la Barbin, appartenant à la maison de Forbin de temps immémorial. Ils y verront des tours carrées que tapisse le lierre, de longs escaliers voûtés, des souterrains profonds, remplis d'échos; pour accompagnement, des grottes, des cascades, des montagnes couvertes d'épaisses forêts de sapins, enfin tout l'appareil d'un drame à la Radcliff[1].

[1] Maria Radcliff, auteur des *Mystères d'Udolphe*, du

Salon[1], petite ville assez jolie, au milieu d'une plaine agréable et bien cultivée, rappelle un nom célèbre dans les fastes de l'astrologie. Nostradamus né à Saint-Remi, fut enterré à Salon dans l'église des Cordeliers. Les habitans ont détruit le tombeau que lui avoit élevé sa famille. On y lisoit en latin cette épitaphe:

« Ici repose Michel Nostradamus, dont la plume presque divine fut estimée la seule digne d'écrire les événemens futurs, selon l'influence des astres. Il vécut soixante-deux ans six mois et dix jours, et fut enterré à Salon le deux juillet quinze cent soixante-six. »

Nostradamus vint dans un temps où la magie, les sortiléges, l'astrologie étoient en honneur. Ses prophéties lui méritèrent

Confessionnal des pénitens noirs, et de quelques autres romans qui eurent une grande vogue au commencement de ce siècle.

[1] On peut lire dans les Mémoires du duc de Saint-Simon, l'histoire singulière d'un maréchal ferrant de Salon qui, sur un ordre du ciel réitéré deux fois avec des circonstances merveilleuses, partit pour Versailles et fit à M. de Pomponne et à Louis XIV des révélations dont le secret n'a jamais transpiré.

la faveur des rois. Deux siècles plus tard, il n'eût obtenu pour prix de sa prétendue divination qu'une place aux Petites-Maisons. Heureux ceux qui viennent à propos!

Un citoyen de Salon, contemporain de Nostradamus qui, sans acquérir autant de célébrité a rendu plus de services à sa patrie, c'est Adam de Crapone. On lui doit un canal d'arrosage qui reçoit ses eaux de la Durance, fertilise le territoire de dix communes, et va se jeter dans le Rhône au-dessous d'Arles. Pour en faire un canal de navigation, il ne faudroit que le rendre plus large et plus profond.

Non loin de Salon commence la Crau, vaste plaine inhabitée, couverte dans une étendue de plus de six lieues de diamètre de cailloux roulés d'une médiocre grosseur, lisses, imprégnés pour la plupart de cuivre et de fer. Quelle en est l'origine? Cette question a exercé la sagacité des anciens et des modernes. Eschyle usant du privilége de la poésie, attribue ce phénomène à une pluie de pierres que Jupiter envoya au secours d'Hercule, pour rem-

placer ses traits épuisés contre les Liguriens; Aristote à l'effet d'un tremblement de terre; Possidonius au produit du limon d'un lac; d'autres au dépôt de la Méditerranée ou de la Durance. Tous ont appuyé leur opinion sur des systèmes plus ou moins plausibles. La nature, comme il arrive souvent, a gardé son secret malgré leurs efforts pour le surprendre. Plus d'un physicien moderne résoudroit sans peine la difficulté, en faisant tomber ces cailloux de la lune. Pour moi, laissant aux recherches et aux disputes des savans la cause inconnue qui les a formés, je me contenterai de dire qu'entre leurs interstices croît une herbe fine et savoureuse qui sert de nourriture à trois cent mille moutons. On les conduit au mois de mai dans les montagnes de la Provence et du Dauphiné, et on les ramène en automne dans la plaine où ils passent le jour et la nuit en plein air. Les bergers eux-mêmes n'ont, pour se mettre à l'abri de la pluie et du terrible mistral, que des huttes construites en pierres sèches. On

leur apporte toutes les semaines une provision de vivres. Jamais ils ne quittent cette solitude. Privés de tout commerce avec leurs semblables, ils sont réduits à la société de leurs chiens et de leurs troupeaux.

Le jour de notre départ de Salon, nous déjeunâmes à Saint-Martin de Crau. L'auberge où nous descendîmes étoit la première maison que nous rencontrions depuis cinq heures de marche. A côté se trouve une petite église assez bien décorée. L'homme de Dieu, le consolateur des solitaires de la plaine, qui se chauffoit au soleil, assis sur un banc, s'empressa de nous la faire voir. Il nous montra ensuite le presbytère où il vit avec la frugalité d'un anachorète. Nous quittâmes cet ange du désert pour continuer notre route.

Dans les environs d'Arles, s'étend une plage marécageuse qui infecte l'air de malignes exhalaisons. Quel génie bienfaisant viendra la dessécher et la rendre à l'agriculture ? Le canal de Crapone la franchit sur un long aqueduc appelé pont de la

Crau. Un peu plus loin, sont les Champs-Élysées[1]. Il s'en faut que ce lieu réponde au nom qu'il porte ni aux idées qu'il réveille. Des tombeaux, les uns entiers, les autres tout découverts, voilà le triste spectacle qu'il présente. Pour trouver des urnes funéraires, des patères, des lampes, des lacrymatoires ou quelques pièces de monnoie, la cupidité a violé l'asile des morts; elle a dispersé leurs cendres et employé souvent à de profanes usages la pierre sacrée où elles reposoient. A côté des Champs-Élysées, le couvent abandonné des Minimes tombe en décadence. Bientôt ses ruines se confondront avec celles des tombeaux. Ainsi tout passe, tout se détruit sur la terre : entre l'existence et le néant, il n'y a qu'un point.

Peu de villes rappellent d'aussi grands, d'aussi illustres souvenirs que celle d'Arles. Comme le temps et les hommes l'ont changée! Dans cet amas de maisons mal bâ-

[1] Il ne reste plus aucun vestige des Champs-Élysées. L'espace qu'ils occupoient sert aujourd'hui d'embarcadère au chemin de fer d'Arles à Marseille.

ties, dans ce labyrinthe de rues étroites et sales, qui reconnoîtroit l'ancienne métropole de la Gaule romaine, la cité que le préfet du prétoire et les grands officiers de l'empire avoient choisie pour leur séjour? Que sont devenus ces temples, ce capitole, ces arcs de triomphe, ce cirque, ce théâtre, ce forum entouré de statues? Les débris mêmes en ont disparu. L'amphithéâtre subsiste encore, du moins en partie; mais pour le voir, il faut monter sur les toits. On a démoli les gradins, l'arène est remplie de masures. Des magasins et des logemens particuliers pratiqués entre les arceaux, défigurent la seule galerie qui reste et forme la circonférence de l'édifice. Celle du rez-de-chaussée, par laquelle entroient les gladiateurs et les animaux, sert de caves aux bâtimens construits dans l'épaisseur des murs. Il n'existe plus que deux portes, et l'exhaussement du terrain détruit l'effet de leurs belles proportions. L'arène avoit trente-huit toises deux pieds cinq pouces dans son plus grand diamètre; elle paroît aujour-

d'hui beaucoup plus considérable, parce que les gradins étant retirés, elle n'a d'autres limites que l'enceinte des arcades. Cet édifice commencé vers la fin du second siècle de notre ère, n'a jamais été terminé, et la partie supérieure est telle que les Romains l'ont laissée[1].

Après l'amphithéâtre, le monument le plus intéressant est un obélisque de granit, tout uni, sans aucun caractère hiéroglyphique, de quarante-sept pieds de haut sur une base de sept pieds de large. On ne sait par qui, ni à quelle époque il fut élevé. Quoique encore entier, il a éprouvé les outrages des barbares et du temps. Découvert d'abord dans un jardin près du Rhône, à la fin du XIV[e] siècle, il fut

[1] L'amphithéâtre d'Arles a été déblayé intérieurement comme celui de Nîmes; mais quoique plus grand, il est loin de présenter un aspect aussi imposant. Les parties inférieures, dégagées au moyen de profondes tranchées, ne sont visibles qu'en s'avançant sur le bord des fouilles. Pour rendre à cet édifice son majestueux ensemble, il faudroit niveler entièrement le sol sur lequel il repose : ce qui exigeroit d'immenses travaux et des dépenses considérables.

enseveli de nouveau, et ne reparut à la lumière qu'en 1675. L'année suivante, on le plaça sur un piédestal devant l'hôtel de ville, et l'on en couronna la pointe d'un globe d'azur aux armes de France, surmonté d'un soleil. Pendant le régime révolutionnaire, l'ignoble bonnet rouge avoit remplacé l'emblème de Louis XIV, l'aigle impériale vient de balayer cette souillure.

On voit à la place Saint-Lucien un beau fronton, reste d'un édifice élevé en 338 à la gloire de Constantin le Grand, d'Hélène sa mère, de sa femme Fausta et de son fils Claude, connu sous le nom de Constantin le Jeune; dans l'ancien couvent de la Miséricorde, deux colonnes d'ordre corinthien, et auprès de l'archevêché un arc qu'on nomme la porte des Thermes.

La cathédrale dédiée à saint Trophyme, pour la riche architecture de son portail chargé d'ornemens et de figures présentant un bizarre amalgame de l'histoire sainte et de la Fable, pour son cloître surtout, modèle de légèreté, d'élégance et de

goût, l'hôtel de ville exécuté sous la direction de Mansard, pour sa hauteur et pour ses belles proportions, méritent l'attention des connoisseurs.

Quant à la ville moderne bâtie sur les bords du Rhône, qui la sépare du faubourg de Trinque-Taille, elle n'exige pas un long examen.

Arles, dans l'antiquité, honoroit Vénus d'un culte particulier. Les Arlésiennes sont encore dignes de lui servir de prêtresses. On en voit peu dont les traits offrent la régularité parfaite si recherchée des artistes; mais la plupart ont dans la figure ce charme qui plaît souvent davantage,

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

Leur taille est en général élégante, leur physionomie fine et délicate, leur teint frais et brillant comme la rose. Nous fûmes frappés de la régularité de leur habillement. Elles portent toutes des bas pareils, d'énormes boucles d'argent sur leurs souliers, un petit corset dont l'étoffe et la couleur varient suivant la saison,

une jupe courte sans tablier. Leur coiffure consiste en un bonnet rond qui se retire un peu en arrière, avec un mouchoir de soie à fond jaune, moucheté de noir, qui se joint au bonnet, s'avance sur le front, s'arrondit autour des joues, et se noue avec grâce sous le menton. Elles ornent leurs bras d'anneaux d'or, semblables aux bracelets des anciennes Romaines, et sur leur sein pend une longue croix de même métal, enjolivée de diverses manières, et toujours enrichie d'une étoile en émail.

Nous ne pouvions arriver dans un moment plus favorable pour les bien observer. On célébroit l'inauguration de l'aigle impériale par des fêtes qui avoient attiré des environs une foule de curieux et mettoient en mouvement toute la ville. Nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer un logement : encore celui que nous trouvâmes n'étoit-il habitable que dans une circonstance pareille, où la concurrence et le désir de voir ne permettent pas d'être difficile. Pendant trois jours consécutifs, il y

eut des bals, des courses à pied et à cheval. Un combat de taureaux termina ces fêtes, auxquelles il ne manqua, pour être complètes, qu'une *ferrade*. On appelle ainsi le spectacle que donnent les propriétaires de la Camargue, lorsqu'ils font imprimer avec un fer rouge sur la croupe de leurs taureaux la lettre initiale de leur nom.

La Camargue est une île formée par le Rhône en face d'Arles, et qui communique à cette ville par un pont de bois nouvellement établi sur la rive gauche du fleuve. Elle a sept lieues d'étendue, et se prolonge jusqu'à la mer. Abondante en moissons, plus abondante encore en pâturages, elle nourrit une multitude innombrable de chevaux et de bœufs qu'on y laisse paître en liberté toute l'année. On y trouve aussi une race de chiens remarquables par la hauteur de leur taille, par leur long poil brun, et par la forme arrondie de leur queue, qui se relève en cercle sur le dos.

LILLE. — FONTAINE DE VAUCLUSE.

Avant de quitter les provinces méridionales de la France, nous allâmes dire un dernier adieu aux antiquités de Nîmes, au pont du Gard, et, repassant par Avignon, nous nous dirigeâmes vers la fontaine de Vaucluse. Le mauvais temps avoit rendu les chemins de traverse impraticables. Nous fûmes obligés d'allonger notre marche en suivant la grande route ; mais on fait sans peine un détour dans la délicieuse plaine du Comtat. L'aspect en est si agréable, si varié ! A la vérité la plus grande partie de ses charmes fut perdue pour nous. La pluie tomboit à verse ; le ciel, ordinairement si pur, si serein dans cette contrée, étoit obscurci de nuages, et, sans le mistral qui vint les dissiper et nous rendre le soleil, notre excursion eût été fort triste.

Nous côtoyâmes quelque temps la Durance qui change à chaque instant de lit, et dont les débordemens peints avec tant d'énergie par les poëtes Ausone et Silius Italicus[1], sèment au loin la terreur et la désolation. Quel contraste avec la paisible Sorgue, qui divise en cent canaux le cristal de ses ondes, et porte partout avec elle la vie et la fécondité ! L'une semble le génie du mal, l'autre celui du bien.

Quand nous fûmes à peu de distance de Cavaillon, nous prîmes sur la gauche, et nous nous rendîmes directement à Lille, petite ville mal bâtie, mais entourée de jolies promenades, et placée au milieu

[1] *Namque Alpibus ortus,*
Avulsas ornos et adesi fragmina montis
Cum sonitu volvens, fertur latrantibus undis,
Ac vada translato mutat fallacia cursu,
Non pediti fidus, patulis non puppibus æquus.
(C. Silii Italici *Punicorum* lib. III, vers. 469.)

Du sein glacé des monts, fougueuse elle s'élance,
Des rochers qu'elle mine enlève les éclats,
Arrache les ormeaux, les roule avec fracas,
Et peu sûre au piéton, au nautonier rebelle,
Offre, en changeant de lit, une arène infidèle.

d'un charmant paysage. Nous descendîmes à l'hôtel de Pétrarque et de Laure. A la vue de ces deux noms, que de sentimens se réveillent en foule! O puissance de l'amour, douce mélancolie des souvenirs, quel empire vous exercez sur les cœurs tendres! Toute la soirée nous errâmes dans les environs, sans autre guide que l'inspiration, que la sensibilité qui nous entraînoit. En revenant à notre auberge, nous visitâmes l'église où Pétrarque vit Laure pour la première fois.

Le lendemain, le jour commençoit à peine à luire, nous étions déjà dans le riant vallon de Vaucluse. Un sentier nous conduisit en serpentant, au centre d'une haute et superbe enceinte de rochers rougeâtres. Là, au-dessous de deux figuiers qui ont pris racine dans les fentes des pierres, du fond d'un antre mystérieux sort la fontaine, sans bruit, sans aucun mouvement apparent. Après de grandes pluies, comme dans le moment où nous la vîmes, elle remplit un bassin ovale d'environ cent pieds de diamètre, et d'une

surface aussi unie que la glace. Un peu plus bas, c'est un torrent impétueux ; elle se précipite avec fracas, s'irrite contre les obstacles qu'elle rencontre, et les blanchit d'écume ; mais bientôt elle se modère, et à une colère momentanée succède une tranquillité inaltérable : image de la vie, paisible à sa source, agitée dans son cours par les orages des passions, puis rendue vers sa fin au calme de son origine.

Sur la cime isolée d'un rocher dont la Sorgue baigne le pied, notre guide nous fit voir un vieux château, et nous dit que c'étoit celui de Pétrarque. Il se trompoit : Pétrarque n'avoit point de château. Il habitoit, près du village, une chaumière dont il n'existe plus de traces. On s'occupe en ce moment à lui ériger un monument : inutile dépense ! Qu'a-t-il besoin de monument à Vaucluse ? Cette fontaine, ces rochers, ce site enchanteur qu'il a illustrés par ses vers et par ses amours, ne lui suffisent-ils pas ! Il n'est nulle part, et l'imagination le voit partout ; partout elle le retrouve avec sa fidèle compagne.

O Pétrarque! ô Laure! immortels amans, quelle magie vous avez répandue dans les lieux qui furent témoins de votre tendresse! Aux sauvages beautés de la nature, vous avez ajouté l'intérêt des plus touchans, des plus doux souvenirs. On se sent retenu à Vaucluse comme par un charme irrésistible. Combien nous eûmes de peine à nous en arracher! que de fois nous nous retournâmes en nous écriant, comme si vous aviez pu nous entendre :.... « Adieu Pétrarque! adieu Laure! »

CARPENTRAS. — ORANGE. — VIENNE. — LYON. — ILE SAINTE-BARBE.

Quand on s'éloigne de Vaucluse, on a besoin de solitude; on veut jouir de ses sensations, recueillir en paix ses idées. Nous eûmes tout le temps de goûter ce plaisir jusqu'aux portes de Carpentras, où

nous nous arrêtâmes pour voir le magnifique hôpital fondé vers le milieu du dernier siècle, par le vertueux et savant évêque Malachie d'Inguimbert. Au premier coup d'œil, on le prendroit moins pour le refuge de la misère que pour le palais de l'opulence. L'édifice est vaste et noble; l'intérieur répond au dehors. La chapelle où repose le fondateur, nous parut un chef-d'œuvre d'élégance et de goût. Dans la salle du conseil d'administration, nous vîmes le portrait d'un homme que la nature avoit doué de tous les agrémens de la figure, de toutes les grâces de l'esprit, et qui expia par la plus austère pénitence les égaremens de sa jeunesse. Il est vêtu en religieux, assis près d'une table, la plume à la main, devant une tête de mort. Les mortifications l'ont maigri, sans l'exténuer. Que de finesse, que de vivacité dans sa physionomie! quel feu dans ses yeux! Ses passions ne sont pas éteintes elles ont changé d'objet : il aime Dieu comme il aimoit sa maîtresse. Ce portrait dont on ignore l'auteur, et qui feroit hon-

neur au meilleur peintre, est celui du réformateur de la Trappe, de l'abbé de Rancé.

La ville de Carpentras se trouve placée entre deux beaux monumens d'architecture, l'hôpital dont je viens de parler, et un immense aqueduc qui réunit la hardiesse à la solidité. Pendant la révolution, ses remparts et le courage de ses habitans l'ont préservée de la fureur d'une horde de brigands marseillois qui avoient juré de l'anéantir. Une société agricole, commerciale et littéraire, y encourage l'industrie et l'amour des arts. Sa population d'environ dix mille âmes, ses fabriques d'eau-forte, ses tanneries, ses manufactures de gros draps nommés *cadi*, enfin sa bibliothèque composée de trente mille volumes, d'un grand nombre de manuscrits et d'un riche médaillier, en font une ville intéressante et digne de la curiosité des étrangers. Sans la barbarie d'un de ses évêques, le cardinal Bichi, elle leur offriroit encore un débris d'antiquité, l'arc de triomphe érigé en l'honneur de Domitius

Ahenobarbus, après sa victoire sur les Allobroges. Le cardinal Bichi l'a dégradé, mutilé, et pourquoi? Pour en faire une cuisine......!

A quelque distance de Carpentras, nous sortîmes de la fertile plaine du Comtat pour entrer dans le territoire ingrat et pierreux d'Orange. Cette ville dont l'existence précède la conquête des Gaules par les Romains, où se tint dans le ve siècle un concile, et qui donna son nom au plus redoutable ennemi de Louis XIV, a conservé deux édifices qui attestent encore son ancienne splendeur, un cirque et un arc de triomphe. Il ne reste du cirque qu'une épaisse muraille de cent pieds de haut sur trois cents de long; mais l'arc de triomphe, grâce au soin qu'on a pris de le soutenir, subsiste tout entier. Il étonne autant par sa masse que par sa hauteur. On y remarque trois arcades, une grande au milieu avec une moyenne de chaque côté, et, dans les intervalles, des colonnes d'ordre corinthien. L'intérieur est orné de sculptures pareilles à

celles de Saint-Remy, et sur chaque face de la partie supérieure sont représentés en bas-reliefs des combats et des instrumens de guerre. On ignore en quelle année et à quelle occasion fut élevé ce trophée. L'opinion la plus commune le regarde comme un monument de la première victoire de Marius sur les Cimbres et les Teutons.

Orange fut comme le terme de nos observations et de nos jouissances dans le Midi. Au delà, jamais route plus triste, plus dénuée d'intérêt; un terrain sablonneux, des cultures uniformes, beaucoup de mûriers, de loin en loin quelques tristes bourgs, point de villes importantes. Montélimar n'en est pas une, quoique voisine du Rhône et sur les routes de Provence, d'Espagne et d'Italie. Une vieille citadelle le domine, et deux petites rivières, le Roubion et le Jabrou, en baignent les remparts.

Nous donnâmes, en passant, un coup l'œil au pont de la Drôme, de construction récente et d'une belle architecture.

Valence nous étoit connu. Près du village de Tain, nous nous arrêtâmes un instant pour examiner les coteaux où croissent les vignes de l'Hermitage, et pour visiter, sur la rive opposée du Rhône, le collége de Tournon que les Jésuites ont rendu célèbre.

Vienne demandoit un peu plus de temps, non que ce soit une ville très-curieuse. Divisée en deux parties inégales par la rivière de Guère, sur laquelle sont établies des manufactures d'armes, d'étoffes et de papier, elle est mal percée, mal bâtie, et resserrée entre des collines incultes ; mais elle a joué un grand rôle dans l'histoire ancienne et moderne. Les connoisseurs mettent sa cathédrale au nombre des plus beaux vaisseaux gothiques. Le Prétoire, ouvrage romain, rappelle la Maison carrée de Nîmes par sa forme et par ses dimensions ; seulement il est plus élevé, sans vestibule, et les colonnes cannelées d'ordre corinthien qui soutiennent le toit, sont dégradées et engagées dans des murs nouvellement construits sur chaque face. Vienne renferme encore un reste d'am-

phithéâtre qui consiste en une haute porte et quelques débris de murailles. Hors de la ville, du côté de Valence, s'élève dans la campagne une antique pyramide ; on présume qu'elle recouvre le tombeau de quelque illustre Romain. Vienne fut, pour ainsi dire, celui d'un ordre célèbre, plus malheureux peut-être que coupable. Un concile général assemblé dans cette ville, en 1311, le jugea sans appel ; et malgré la décision de ce tribunal respectable, l'opinion de la postérité est demeurée indécise sur la justice de l'arrêt prononcé contre les Templiers.

Nous avions passé à Lyon l'année précédente : il nous restoit peu de chose à y voir. Nous fîmes une excursion à l'île Barbe, formée par la Saône, une lieue au-dessus de la ville. Elle a environ trois ou quatre cents toises de long, sur une largeur peu considérable. Un rocher escarpé la termine au nord ; des maisons, des jardins, une chapelle en occupent la majeure partie ; l'autre est ombragée de belles allées de tilleuls. Pendant les solen-

nités de Pâques et de la Pentecôte, les Lyonnois s'y rendent en foule; et l'île Barbe, qui le reste de l'année n'est qu'un petit coin de terre pittoresque, devient alors le théâtre de fêtes brillantes et le rendez-vous du plaisir.

NANTUA. — PERTE DU RHÔNE. — FORT DE L'ÉCLUSE.

Nous nous empressâmes de quitter Lyon, et nous prîmes la route de Genève par la Bresse et par le Bugey. Après avoir traversé les jolis bourgs de Mirebel, de Montluel et de Maiximieux, nous nous trouvâmes sur les rives de l'Ain, rivière navigable qui prend sa source dans le Jura. C'est une espèce de torrent qui souvent inonde et dévaste la contrée qu'il arrose. La vue bornée à gauche par un coteau voisin, s'étendoit à droite sur des plaines entre-

coupées de riantes collines. Nous allâmes coucher à Pont d'Ain, village situé au bord de cette rivière. Le jour suivant, nous la passâmes un quart de lieue plus loin, et nous nous enfonçâmes dans une vallée sauvage qui va toujours en se rétrécissant, et finit au bourg de Cerdon. Là, se présente, comme un obstacle invincible, une montagne tapissée de vignes dans le bas, et dans le haut de broussailles. Des cascades, des torrens, des rochers de toutes les formes, de toutes les couleurs, enchantèrent nos regards; nous crûmes revoir un paysage de Suisse.

Il y a cinquante ans, la montagne de Cerdon, première chaîne du Jura du côté de la France, n'étoit praticable que pour les piétons et les gens à cheval. Maintenant les voitures la franchissent sans peine et sans danger. Il nous fallut une heure et demie pour la gravir. Nous descendîmes ensuite dans un vallon d'un aspect agréable, mais d'une médiocre fertilité. On y cultive du maïs, du seigle et du chanvre. Le terrain, sec et aride sur les pentes, est

trop humide dans le fond. En facilitant l'écoulement des eaux, on changeroit d'ingrats marécages en excellentes prairies. Les vaches que nous y vîmes errer çà et là, nous parurent d'une petitesse singulière. Est-ce un défaut de l'espèce? est-ce un effet des mauvais pâturages? Peut-être faut-il l'attribuer à ces deux causes réunies.

Nous arrivâmes bientôt sur les bords du joli lac de Nantua, enfermé entre deux chaînes de rochers. Il a environ trois quarts de lieue de long, sur trois cents toises de large. On y pêche de bonnes truites. Des rangées d'arbres ombragent ses rives. La petite ville qui lui donne son nom, ne subsiste guère que par son industrie. Ses habitans excellent dans la préparation des peaux, dans le travail des cuirs. Elle possède en outre plusieurs fabriques de nankin et un établissement pour le moulinage de la soie. En quittant Nantua, nous entrâmes dans une gorge tortueuse qui se prolonge jusqu'au lac de Silan, ainsi nommé du hameau placé à son extrémité

supérieure. Ce lac bordé de montagnes uniformes, couvertes de buis et d'humbles sapins, peut avoir une demi-lieue de long sur cent cinquante pas dans sa moyenne largeur. Il est tellement encaissé, qu'il ne laisse d'espace libre que d'un seul côté, et à peine assez pour la route. Après le hameau de Silan, la gorge se change en un stérile marécage rempli de joncs. On aperçoit de temps en temps des moulins à scie mis en mouvement par la chute des torrens. Les sommets des montagnes et leurs flancs paroissent toujours incultes ; mais bientôt on recommence à voir le long de leurs bases des prairies, des champs de seigle ou d'orge, et des arbres fruitiers. En approchant de Châtillon, l'horizon s'agrandit, et les productions de la nature se multiplient. On descend par un chemin extrêmement roide de ce village à celui de Bellegarde, où s'arrêtent tous les voyageurs pour considérer un phénomène curieux, la perte du Rhône. Ce fleuve resserré entre deux lits de pierres, blanchissant d'écume, roule avec impétuosité,

s'engouffre sous une voûte presque horizontale de rochers, disparoît, et se remontre cent pas plus loin. On nous avoit beaucoup vanté ce jeu de la nature; il nous parut fort au-dessous de sa réputation.

A deux lieues de la perte du Rhône, nous traversâmes le fort de l'Écluse qui commande l'étroit passage du pays de Gex dans le Bugey. Il est construit sous une avance de rochers, à l'extrémité du Jura et vis-à-vis du Vuache que sépare le profond précipice où coule le fleuve. Commandé de toutes parts, il ne peut faire une longue résistance; aussi les Bernois le prirent-ils sans difficulté, lorsqu'en 1536 ils conquirent le pays de Vaud sur le duc de Savoie. Le défilé qu'il couvre, est celui par lequel passèrent ces quatre cent mille Helvétiens qui avoient brûlé leurs villes et leurs bourgs pour aller s'établir dans les contrées occidentales de la Gaule, et dont la majeure partie fut taillée en pièces par César.

A peine est-on sorti du fort de l'Écluse, que les montagnes s'éloignent et laissent

entre elles un vaste bassin borné par le Jura, par le Vuache, par le mont Sion, enfin par le Salève qui domine la ville de Genève, et derrière lequel on découvre les cimes glacées du Faucigny.

GENÈVE.

Lorsque César qui devoit par la conquête des Gaules, se frayer la route à l'asservissement de sa patrie, franchit les Alpes pour arrêter l'émigration des Helvétiens, Genève existoit déjà. Située comme aujourd'hui à l'extrémité inférieure du lac Léman, c'étoit la dernière place[1] du pays des Allobroges et la plus voisine du territoire helvétique, auquel elle communiquoit par un pont sur le Rhône. César y

[1] Extremum oppidum Allobrogum est, proximumque Helvetiorum finibus Geneva. Ex eo oppido pons ad Helvetios pertinet. (Cæsar. *Comment.*, lib. I, cap. VI.)

rassembla son armée, fit rompre le pont[1], et ferma le passage du fleuve par un retranchement qu'il prolongea depuis la ville jusqu'au mont Jura[2]. Après la défaite des Helvétiens, elle subit le même joug que ce peuple ; mais elle dut à ses nouveaux maîtres plus d'avantages qu'elle n'en perdit. L'agrément de sa position favorisa son agrandissement et sa prospérité, et le flambeau des sciences y dissipa les ténèbres de la barbarie. En recevant la loi de Rome, elle en avoit adopté le culte. Il fit place à celui du vrai dieu dans le IIIe siècle, et dès le IVe Genève eut des évêques.

Quand l'empire romain devint la proie des barbares du Nord, elle tomba en partage aux Bourguignons. Quelques-uns de leurs rois y fixèrent leur séjour. Après les

[1] Pontem qui erat ad Genevam jubet rescindi. (Cæsar. *Comment.*, lib. I, cap. VII.)

[2] A lacu Lemano, quem flumen Rhodanum influit, ad montem Juram, qui fines Sequanorum ab Helvetiis dividit, millia passuum decem novem, murum in altitudinem pedum sexdecim, fossamque perducit. (Cæsar. *Comment.*, lib. I, cap. VIII.)

Bourguignons vinrent les Francs, et bientôt avec eux l'anarchie. Chaque officier s'appropria les droits de sa charge. Les péuples eurent cent tyrans, et pas un protecteur. Charlemagne parut, et tout rentra dans l'ordre; mais non pas pour longtemps. La postérité de ce grand homme n'hérita point de son génie. Dans le démembrement de ses vastes États, Genève fit successivement partie du royaume d'Arles et du nouveau royaume de Bourgogne, monarchie éphémère qui fut réunie à l'empire germanique au commencement du XIe siècle. Comme à cette époque l'autorité des empereurs mal affermie au centre de l'Allemagne, étoit presque nulle dans les provinces éloignées, les grands vassaux s'affranchirent de leur dépendance, et le clergé non moins avide de domination, parvint à joindre la puissance temporelle à la juridiction spirituelle.

Au milieu de cette confusion, les évêques de Genève obtinrent les titres de princes et de souverains. On sait avec quel acharnement les comtes de Savoie leur dispu-

térent la possession d'une ville frontière et florissante. Mon dessein n'est pas de retracer ici leurs longues et sanglantes querelles, leurs efforts séparés et quelquefois réunis pour l'oppression du peuple génevois, la courageuse résistance de ce dernier, l'origine, l'accroissement de ses priviléges, et enfin ce mémorable changement de culte qui fut la cause ainsi que le garant de sa liberté politique et religieuse. Heureux s'il avoit su jouir en paix d'un bien acquis par tant de combats et de sacrifices! mais aux guerres extérieures succédèrent des dissensions intestines presque continuelles, et qui ne finirent qu'avec la république.

Après ce tableau rapide des vicissitudes que Genève a subies depuis César jusqu'à nos jours, je vais essayer de faire connoître son état présent, sa situation, ses monumens, ses institutions, les mœurs et le caractère de ses habitans. Loin de m'astreindre à une marche régulière, je rendrai mes impressions dans l'ordre où je les ai reçues, et les objets viendront se

ranger sous ma plume tels qu'ils se sont offerts tour à tour à mes yeux (*t*).

Nous allâmes d'abord à la place Saint-Antoine, nommée aujourd'hui place Maurice, du nom de celui qui a pris soin de la planter. De cette plate-forme, le point le plus élevé de Genève, on jouit d'une vue ravissante sur une partie des montagnes du Faucigny et du Chablais, sur le coteau de Cologny couvert de jardins et de maisons de campagne, sur le lac Léman, le pays de Vaud et celui de Gex.

Auprès, se trouve l'observatoire, petite rotonde très-basse, mais bien pourvue de tous les instrumens nécessaires aux observations astronomiques. On doit cet établissement à l'astronome Mallet, qui fit le voyage de Laponie pour observer le passage de Vénus; et le physicien Pictet soutient dignement la réputation de son prédécesseur.

En descendant le long des casemates, nous gagnâmes le *bastion bourgeois*, promenade ombragée de vieux ormes et de marronniers touffus. De là, on en voit deux

autres disposées en terrasses, le *Petit-Languedoc* et la *Treille*. Cette dernière domine sur une plaine charmante encadrée par le Salève, le mont Sion, le Vouache et le Jura. Le bastion bourgeois ne présente que quelques échappées de vue; mais on y respire en été, à toutes les heures du jour, une fraicheur délicieuse. C'étoit autrefois la promenade la plus fréquentée pendant les chaleurs. Maintenant elle est déserte toute l'année. Depuis que des brigands, foulant aux pieds la constitution de leur pays et les lois de l'humanité, y ont assassiné les meilleurs citoyens, un sentiment universel d'horreur et de regret en éloigne les Génevois.

Au milieu du bastion bourgeois, s'élève une pyramide quadrangulaire ornée du buste de l'auteur du *Contrat Social.* Sur une des faces de la pyramide on lit : *A J. J. Rousseau, le peuple génevois, en* 1793 (*l'an* II *de l'égalité*); et autour du buste : *Droits de l'homme. Liberté. Égalité. Indépendance.*

Ce monument repose sur la place même

arrosée du plus pur sang de Genève. Il étoit impossible de faire une satire plus frappante du *Contrat social*, et une injure plus cruelle à son auteur. O Rousseau, illustre misanthrope, te voilà dans la solitude après laquelle tu soupirois. On se détourne à l'aspect de ton image. La terre que l'on a prétendu consacrer à ta gloire est maudite! ah! combien ton ombre indignée doit rougir de l'encens de tes adorateurs! Quand tu osas remonter à l'obscure origine du pouvoir et de la législation, tu croyois révéler au monde d'utiles vérités, et tes leçons de politique sont devenues des arrêts de proscription et de mort, tes panégyristes, des bourreaux; ils ont fait du défenseur des *droits de l'homme*, l'apôtre du pillage et du massacre.

Vis-à-vis du bastion bourgeois est celui de *Hollande*, qui renferme l'arsenal de l'artillerie. C'est par ce côté que Genève fut surprise dans la nuit du 11 au 12 décembre 1602. Le duc Charles-Emmanuel de Savoie profitant de la sécurité qu'inspiroit aux habitans une trompeuse appa-

rence de paix, fit approcher ses troupes à la faveur des ténèbres.. Déjà quelques centaines de soldats avoient escaladé les remparts, lorsqu'un heureux hasard les fit découvrir. Les citoyens avertis du danger qui menace la patrie, se rassemblent à la hâte, ils accourent et repoussent l'ennemi. Fiers de leur victoire, ils en conservèrent le souvenir par une fête qui s'est longtemps célébrée sous le nom d'*Escalade*.

La porte neuve, voisine du bastion de Hollande, conduit à *Plein-Palais,* immense tapis de gazon, bordé d'arbres antiques, la plus belle et la plus vaste des promenades situées hors des remparts. Les jours ordinaires, elle est peu fréquentée; mais les dimanches, la foule des promeneurs y forme une scène animée et piquante.

Comme nous sortions de la ville, nous vîmes un convoi qui en sortoit aussi. La bière portée par six hommes en longs manteaux noirs, étoit suivie de parens vêtus de la même manière, et précédée d'une femme également en grand deuil,

qu'on appelle la *prieuse*. A Rome, à Athènes, il y avoit des pleureuses de louage pour les funérailles. Il y en a encore en Turquie et dans l'Inde. A Genève, on trouve des femmes qui font le métier de prieuse. Quelle bizarre coutume que celle de se décharger sur des mercenaires du soin de pleurer un parent, un ami, ou de prier pour le repos de son âme.

Nous accompagnâmes le convoi jusqu'au cimetière. Au-dessus de la porte peinte en noir, on a gravé ces paroles de saint Jean : « Heureux ceux qui meurent au Seigneur ! ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent. » L'inhumation se fit sans aucune cérémonie : à peine la bière fut-elle livrée aux fossoyeurs, tout le monde se retira en silence, et la prieuse partit la première.

La sépulture dans le culte catholique a quelque chose de plus digne, de plus touchant. Il semble que Luther et Calvin aient pris plaisir à dépouiller la religion chrétienne de tout ce qui frappe les sens, de tout ce qui élève l'âme. Ils l'ont réduite

à une simplicité qui ne sembloit pas faite pour le vulgaire, et qui pourtant l'a séduit. Cette simplicité, objet ordinaire de son indifférence, lui a paru le comble de la perfection, et l'enthousiasme est né de la cause la plus propre à le prévenir.

Le cimetière est un grand enclos où il ne croît que de l'herbe. On devroit y planter des ifs, des cyprès, des saules pleureurs dont l'ombre mélancolique conviendroit si bien au lieu de la scène. Ici du moins l'orgueil des vivans n'a profané l'empire de la mort par aucun monument fastueux. Il y règne une égalité parfaite. La tombe du riche ne diffère point de celle du pauvre. Seulement on aperçoit çà et là de petits tertres entourés de gazon et couronnés de primevères, de violettes, de marguerites ou autres fleurs champêtres, avec une pierre modeste sur laquelle l'amour ou l'amitié a gravé le nom du tendre objet de ses regrets. Parmi ces épitaphes, je remarquai la suivante : *Ci-gît un homme de bien*. Le philosophe Sénèque dit quelque part : « Il n'y a point sur la

terre de spectacle plus digne des regards de la divinité, que l'homme de bien aux prises avec l'adversité. » Pour moi je ne connois rien de plus touchant que l'aspect de sa tombe. Je m'inclinai avec respect et attendrissement devant celle du Génevois, à qui ses concitoyens ont rendu ce bel hommage. J'aurois voulu savoir son nom. On a négligé de le mettre sur son humble monument, sans doute parce qu'il n'est ignoré de personne dans son pays. Il mériteroit d'être connu du monde entier.

A côté du cimetière, est la place du *Tirage*. Avant la réunion de Genève à l'empire françois, la jeunesse s'exerçoit tous les dimanches à tirer au blanc. Depuis, elle en a perdu l'habitude. Le goût des armes semble s'être éteint en elle avec le sentiment de l'indépendance.

Nous continuâmes notre promenade, et nous fîmes *le tour des jardins* qui fournissent à la ville une partie des légumes nécessaires à sa consommation. Le petit sentier ombragé de saules que nous suivions, nous conduisit en un quart d'heure

à l'endroit où l'Arve descendu des hauteurs du Mont-Blanc, vient avec impétuosité mêler ses flots bourbeux à ceux du Rhône. Le fleuve, selon l'heureuse expression de M. de Saussure, semble vouloir éviter cet impur mélange. Il se range contre la rive opposée, et l'on voit pendant un long espace ses eaux bleues et transparentes couler dans un même lit, mais séparées des eaux grises et troubles de l'Arve. Au-dessus de leur confluent, se déploient les collines pittoresques de Saint-Jean et de la Bâtie coupées à pic. Le soleil, prêt à se coucher, doroit leurs cimes de ses derniers rayons, et ajoutoit un nouvel intérêt à ce site sauvage et romantique.

L'Arve roule parmi ses sables quelques parcelles d'or invisibles, et une quantité prodigieuse de cailloux admirés des lithologues, mais qui n'offrent au vulgaire des observateurs qu'un amas de pierres arrondies. Les propriétaires riverains en composent des digues pour contenir le torrent dans son lit et prévenir le ravage

de ses débordemens. Je ne quitterai point ces cailloux roulés sans dire un mot de leur origine. Elle a fait dans le siècle dernier l'objet des recherches du plus infatigable et du plus illustre des géologues. Si l'on ne trouvoit des cailloux roulés que dans les rivières qui sortent des montagnes, ou dans les plaines voisines de leurs cours, le phénomène s'expliqueroit de lui-même ; mais on en découvre dans des lieux fort éloignés et à des hauteurs considérables. Ils sont pour la plupart de granit ou d'autres pierres alpines. Ils reposent sur un fond d'une nature absolument différente : ce sont par conséquent des corps étrangers, adventifs, arrachés de leur lieu natal et transportés là par quelque puissant agent. Quel est cet agent? ce n'est pas le feu : il n'y a dans les environs aucun vestige de volcan. C'est donc l'eau ; mais pour que l'eau les ait transportés, arrondis et entassés dans les endroits où ils existent, il faut qu'une grande catastrophe ait changé la face du globe ; il faut que l'Océan ait couvert la cime des

hautes montagnes; il faut qu'en se retirant il ait détaché, entraîné des débris de rochers et les ait déposés successivement en divers lieux. Ainsi ces cailloux roulés dont on se sert pour faire des digues, pour paver les rues de Genève, sont les plus anciens monumens historiques, des monumens du déluge. Un homme d'esprit[1] avoit raison de dire : « Interrogez les pierres, car elles parlent. »

Nous revînmes des bords de l'Arve à Genève par la promenade de Plein-Palais. Lorsqu'on entre dans la ville ou qu'on en sort, on passe au milieu d'un grand nombre de figures plus ou moins désagréables. Sans parler des soldats qui montent la garde et vous observent, des douaniers qui vous arrêtent et vous fouillent, pour peu que vous ayez l'air de venir de loin et de porter quelque article de contrebande, des percepteurs de la taxe des routes et des droits municipaux, qui ne sont ni moins vigilans ni moins impor-

[1] Le président Dupaty, *Lettres sur l'Italie*.

tuns, il y a une foule de gens sans mission, toujours prêts à lever un impôt sur votre bourse : ce sont les mendians. Ils établissent pendant le jour leur domicile aux portes de la ville. On voit là quelques estropiés, quelques aveugles et d'autres en plus grand nombre à qui il ne paroît manquer pour gagner utilement leur vie, que la volonté. Quand trouvera-t-on le moyen de supprimer ce triste spectacle !

Genève située à l'extrémité inférieure d'un lac magnifique, s'étend sur la pente et sur le sommet d'éminences opposées. Le Rhône s'échappe du lac en deux larges et rapides torrens qui la divisent en parties inégales, la cité et le quartier Saint-Gervais. Quatre ponts facilitent la communication de l'une à l'autre, et font une perspective charmante. Entre les bras du fleuve, existe une petite île oblongue, très-peuplée, au milieu de laquelle s'élève une vieille tour servant d'horloge, et bâtie dans le XIIe siècle sur les fondemens de celle que César fit construire dans le dessein de défendre le passage du Rhône aux

Helvétiens. Un peu plus loin, on voit une machine hydraulique qui porte l'eau à une hauteur suffisante pour en fournir à tous les habitans. Aussi chaque place a sa fontaine ornée d'une urne, d'une pyramide, ou d'une colonne.

La partie inférieure de la ville est traversée presque en entier par une longue rue irrégulière, de chaque côté de laquelle règnent des arcades de soixante-dix pieds de hauteur, soutenues en dehors par des piliers de bois et appuyées contre les maisons. Ces arcades rétrécissent la rue et affectent l'œil d'une manière désagréable; mais on leur pardonne ce défaut en faveur de leur utilité. Elles forment des galeries couvertes, commodes pour la promenade dans les jours pluvieux, et abritent une file de petites baraques occupées par des merciers, des fruitières, des artisans, et placées en face de riches boutiques et de magasins de marchandises de toute espèce. C'est là, et dans les places adjacentes que se tient le marché deux fois par semaine.

Sur un des côtés de la halle au blé, on

a construit un petit mur en larges pierres de granit, dont la surface creusée avec art présente une double suite des nouvelles mesures de capacité, depuis le litre jusqu'à l'hectolitre. Ces mesures sont simples, d'une exactitude invariable, et cependant un absurde préjugé en repousse l'usage. On ne s'en sert point : tant il est difficile de déraciner les vieilles habitudes ! Elles opposent une résistance opiniâtre à la raison. Le temps qui fait leur force, peut seul les détruire.

A l'extrémité de la ville, sur le bord du lac, sont les boucheries. Dans leur isolement, elles ne blessent les regards de personne, et n'altèrent point la salubrité de l'air, deux avantages que la police ne devroit jamais perdre de vue.

Auprès étoit la cage aux aigles que l'État entretenoit comme le symbole de ses armoiries. La cage existe bien encore, mais les aigles n'y sont plus. Elles se sont envolées avec la liberté.

Toutes les maisons de Genève ont une grande élévation. Celles qui bordent la

Treille et quelques autres annoncent l'opulence. Le reste est proprement bâti. La couleur grise de la pierre donne à l'intérieur de la ville un air triste et sombre; mais comme malgré sa nombreuse population elle a peu d'étendue, il ne faut qu'un instant pour gagner les remparts, et là on jouit d'une vue dont l'œil ne peut se rassasier. Il est impossible d'imaginer un paysage plus diversifié, plus gracieux à la fois et plus imposant. Nulle part l'industrie secondée de la richesse n'a décoré les coteaux avec plus de soin; nulle part la nature n'a déployé tant de magnificence, tant de variété dans la forme, la couleur, la direction et la hauteur des montagnes. Elle les a taillées en pyramides, en tours, en aiguilles, allongées en chaînes ou arrondies en dômes. Elle a couronné les unes de verdure, les autres de neiges éternelles. Ici elle a hérissé leurs flancs de stériles rochers; là elle les a couverts de forêts ou de prairies, et partout, à chaque instant du jour, elle en change, elle en modifie l'aspect par un nouveau mélange

d'ombre et de lumière. Ajoutez à ce spectacle magique un lac immense, un beau fleuve, une large rivière, des champs cultivés comme des jardins, une multitude de promenades agréables, de sites délicieux, et vous aurez une idée de la position de Genève. Faut-il s'étonner après cela qu'elle ait un charme inépuisable pour ses habitans, et qu'elle inspire aux étrangers une espèce d'enthousiasme?

Genève n'est pas moins renommée pour l'activité de son industrie et de son commerce, que pour l'agrément de ses environs. Outre la banque qui lie ses intérêts avec ceux de toute l'Europe, elle a de vastes ateliers de bijouterie, des fabriques d'indienne et de chapeaux, de nombreuses tanneries; mais sa manufacture la plus considérable et la plus célèbre, c'est l'horlogerie. Elle fait vivre un tiers de la population, et occupe également les deux sexes. Tandis que les uns façonnent en boîtes l'or et l'argent, trempent l'acier, le convertissent en ressorts, en rouages, en échappemens, en pivots, les autres

peignent les cadrans, vident les chiffres, fendent les roues, les polissent, font les chaînettes et les aiguilles, admirable division du travail qui en multiplie et perfectionne les produits. L'industrie est l'âme des Génevois, et l'argent leur première et leur dernière passion. Cet insatiable amour du gain s'unit chez eux à une rare intelligence. Aucun peuple n'est plus attentif aux petits profits, et plus habile à en faire de grands, aucun ne possède mieux les secrets de la banque, aucun n'a plus approfondi l'art des placemens; et sans la banqueroute françoise qui trompa leurs savans et avides calculs, on ne voyoit point de terme aux progrès de leur opulence. Une ville de médiocre étendue, avec un territoire extrêmement borné, eût égalé les plus vastes cités par la masse de ses richesses, et les eût surpassées par l'éclat de sa prospérité.

Une chose digne de remarque, c'est que la soif de l'or n'y nuisit jamais à la culture des lettres. Dans les temps les plus reculés, et surtout depuis la réforme, Genève

partagea toujours son encens entre Plutus et Minerve. Également zélée pour les sciences et pour le commerce, elle attira dans son sein une multitude d'étrangers, et fut constamment une pépinière florissante d'hommes distingués dans tous les genres de mérite. La théologie, le droit public, la médecine, l'étude de la nature, l'histoire, ont fourni à un grand nombre de ses citoyens des titres d'estime, et à plusieurs des titres de gloire. Il faut convenir cependant que les Génevois n'ont pas cultivé les arts d'imagination avec le même succès que les connoissances qui dépendent de l'application et de la patience. Leur pays, tour à tour si riant et si majestueux, n'a pas vu naître un seul poëte, et ne compte qu'un homme vraiment éloquent, J.-J. Rousseau ; car on ne doit pas regarder comme tel ce charlatan politique, ce ministre auteur, qui élevé de l'ombre d'un comptoir près du trône de France, pour le soutenir, en sapa les fondemens. Follement idolâtre de la célébrité, il la prit pour la gloire. La faveur populaire

l'éblouit. L'insensé! il souleva une révolution terrible, sans génie pour la maîtriser, ni pour la conduire. Dans l'ivresse de sa vanité, il se crut un grand homme; et après un triomphe éphémère, il mourut dédaigné de tous les partis, mais non pas oublié. Il est condamné à une renommée éternelle; et jusqu'à la fin des siècles l'ombre sanglante de l'infortuné Louis XVI l'accusera, sinon de perfidie, au moins d'imprévoyance et d'incapacité.

Les édifices publics de Genève, l'arsenal, l'hôtel de ville, l'hôpital général et les temples font plus d'honneur, par leur modeste apparence, à l'antique austérité des mœurs républicaines qu'au goût des arts. Il faut cependant excepter la cathédrale dédiée à saint Pierre. Cette église fut bâtie, suivant une ancienne tradition, sur les ruines d'un temple du soleil, et consacrée dès son origine, au saint dont elle porte le nom. Un portique d'ordre corinthien en décore la façade; l'intérieur présente un beau vaisseau gothique, mais sans autre ornement qu'une chaire pour

le pasteur, des bancs pour les assistans, et un orgue pour accompagner le chant des psaumes. Il n'y a ni tableaux, ni statues. Les disciples de Calvin sont de vrais iconoclastes. Ils ont banni les arts de leurs temples, et proscrit la pompe des cérémonies. Tout leur culte consiste, le dimanche, matin et soir, dans un sermon, des prières et une monotone psalmodie. Ils chantent de mauvais vers de Marot et de Théodore de Bèze avec la même onction, la même ferveur, que si c'étoient des cantiques d'Esther et d'Athalie. L'habitude si puissante sur tous les hommes, et le respect naturel pour les premiers apôtres d'une secte, attachent sans doute à ces vieilles productions un charme particulier. J'ai ouï dire qu'on avoit le projet de les rajeunir, et d'y adapter une musique nouvelle : ce seroit le vrai moyen d'en détruire l'effet. Les protestans voient dans ces méchans vers de précieux monumens de la réforme. Combien de souvenirs qui la soutiennent s'effaceroient avec eux !

Calvin ne s'est pas contenté d'exclure

des édifices sacrés toute espèce de luxe et de décoration, il a réduit les sept sacremens à deux, le baptême et la cène; encore la cène n'est-elle considérée que comme une simple commémoration. Elle a lieu quatre fois l'année et pendant trois dimanches consécutifs, à Noël, à Pâques, à la Pentecôte et dans le mois de septembre, au jour du jeûne, anciennement déterminé à Genève, comme en Suisse, par le gouvernement. Les enfans y sont admis à l'âge de quinze ou seize ans, après avoir reçu des ministres les instructions nécessaires. Cette faveur une fois obtenue devient un droit dont ils usent aux jours marqués, quand bon leur semble. Chacun fait son propre examen, et n'a pour juge que sa conscience. On communie sous l'espèce du pain et sous celle du vin. Il y a deux tables, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Ils s'en approchent avec un air de foi et de recueillement. On compte peu d'incrédules parmi eux. Les observances de leur culte sont si aisées à remplir! La difficulté des devoirs

religieux est la première source de l'incrédulité. C'est un joug dont la foiblesse, plus encore que l'orgueil, conteste la légitimité pour s'en affranchir.

Il n'existe point à Genève d'hiérarchie dans l'ordre ecclésiastique. On y distingue à la vérité des pasteurs et des ministres ; mais les seconds destinés à aider et à remplacer les premiers, ne sont pas dans leur dépendance. Une compagnie qu'on appelle *consistoire*, composée d'ecclésiastiques et de laïques, nomme aux places, règle les fonctions et surveille l'exercice du culte.

Pour parvenir au ministère, on ne passe point par différens degrés comme dans l'Église romaine. La consécration qui s'opère par un pasteur après un sévère examen, est la seule formalité requise. Elle n'imprime point un caractère indélébile : en sorte qu'on peut quitter, si l'on veut, l'état ecclésiastique, et rentrer dans la classe ordinaire des citoyens. Les pasteurs, dans leurs fonctions, portent une grande robe noire avec un rabat blanc. Leurs dis-

cours ne sont que des leçons de morale. Ils supposent leurs auditeurs persuadés du dogme, et s'occupent moins à leur prouver ce qu'ils doivent croire, que ce qu'ils doivent faire pour leur bonheur.

La religion romaine, après trois cents ans de proscription, a retrouvé un asile à Genève. Elle y subsiste à côté de sa rivale sans dissensions, sans querelle. Leur haine semble éteinte. On diroit qu'elles ont renoncé à tout esprit de conquête et de domination.

Parmi les édifices publics, la bibliothèque est un des plus intéressans. Elle contient environ quarante mille volumes et deux cents manuscrits. La théologie, l'histoire et la philosophie y occupent chacune une place séparée, et tous les ouvrages étrangers à ces trois branches de connoissances, sont confondus, sous le nom de polygraphie, dans une même classe. Le choix des livres, pour la plupart instructifs et sérieux, représente assez bien le caractère des Génevois. Ce peuple grave et réfléchi préfère en tout l'utile à

l'agréable. Il porte dans les lettres le même esprit que dans le commerce. Il observe, il analyse, il calcule. La science des faits et des opinions, celle des lois naturelles et sociales entrent naturellement dans son domaine. La poésie et l'éloquence en sont exclues.

La bibliothèque est en même temps une espèce de musée. On y voit les portraits de tous les grands hommes de Genève et des principaux chefs de la réforme, avec ceux de plusieurs princes qui l'ont soutenue ou persécutée. A côté de Charles IX et de Henri III, figurent l'amiral de Coligny et le duc de Rohan. Je pourrois citer d'autres rapprochemens qui paroissent également l'ouvrage de la reconnoissance et de la haine.

Dans la même enceinte que la bibliothèque, se trouve le collége. Il fut fondé dans le XVI[e] siècle, comme on l'apprend par cette inscription gravée sur la porte : *Post tenebras lux*. 1561. Au-dessus, brille un soleil qui sort des nuages, allusion ingénieuse à la renaissance des lettres,

ensevelies depuis mille ans dans une obscurité profonde. Le système d'instruction établi sur le modèle de l'ancienne Université de Paris, n'a éprouvé aucun changement. Les méthodes nouvelles qui multiplient les études et les abrégent, qui enseignent tout et n'apprennent rien, n'ont point trouvé de partisans à Genève. En se réunissant à la France, elle a demandé et obtenu, comme un privilége, de conserver la sienne : trait de sagesse qui mérite d'être remarqué, au milieu du délire universel de l'esprit d'innovation. Il y a neuf classes au collége. Les enfans sont reçus dans la dernière, dès qu'ils savent lire; ils montent ensuite de degré en degré, suivant leur intelligence et leur application. Les examens qu'on leur fait subir avec une sorte d'appareil, décident de leur avancement. Après avoir achevé le cours ordinaire des premières études, ils passent à l'académie, où on leur enseigne les hautes sciences, la philosophie morale, les belles-lettres et la théologie. Cet établissement fondé, ainsi que le collége,

par Calvin, qui fut à la fois le réformateur de la religion, des mœurs et des lois, a joui depuis son institution d'une juste célébrité. Les professeurs ont toujours été des gens distingués par leurs connoissances, et quelquefois par leurs talens. L'opinion publique donne à leurs places une grande considération, et on les regarde comme des titres d'honneur dans les plus anciennes familles. Il en étoit de même autrefois de la dignité de pasteur. On la respecte encore, mais on ne la recherche plus.

Le cas que l'on fait de l'instruction, joint à la facilité d'en acquérir, en excite le goût. De là une émulation qui rend la science pour ainsi dire populaire. Il n'y a personne qui ne sache au moins lire, écrire, compter et qui n'ait quelque teinture des langues, de l'histoire et de la géographie. Le talent même de la musique et du dessin n'est pas rare. On rougit également de l'ignorance et de la pauvreté. Tant que le jour dure, tout le monde est occupé; on ne rencontre pas un oisif dans

les rues ni dans les places publiques, et si l'on se promène ou se rassemble le soir, ce n'est pas pour étaler du luxe ou pour fuir l'ennui de la solitude ; c'est pour se délasser des travaux de la journée.

Les Génevois aiment beaucoup le spectacle ; mais ils aiment encore davantage la campagne. Tous les dimanches pendant la belle saison ils y courent en foule, et la ville ressemble alors à une place abandonnée. Dans le cours de la semaine les hommes fréquentent leurs cercles, et les femmes leurs coteries. De temps en temps elles tiennent des assemblées où les étrangers sont admis. On y sert du thé, des fruits et des pâtisseries légères, après quoi viennent le jeu et la musique, et vers onze heures chacun se retire. Il est de règle que les divertissemens de la veille ne doivent pas nuire au travail du lendemain. Jamais on n'y sacrifie les soins du ménage, les affaires ni les études.

Les femmes mariées n'ont pas seules la liberté de tenir des assemblées, les filles la partagent avec leurs mères. Elles réunissent

leurs compagnes et les jeunes gens de leur âge, et souvent la société de la cadette n'est pas celle de l'aînée. Chacune suit librement son goût et son inclination. Dans ces réunions pour lesquelles l'âge mûr est un titre d'exclusion, il règne une gaieté naïve et pure. Si l'amour s'y insinue, il faut qu'il soit modeste et retenu. La moindre licence seroit un lâche abus de confiance, un crime irrémissible. L'honneur est là sous la sauvegarde de la délicatesse.

Les Génevoises joignent aux grâces de la figure le goût des talens. Elles cultivent avec succès le dessin, la musique. Elles aiment l'histoire, les voyages et surtout les romans. Ce dernier genre de lecture donne à leur imagination une teinte mélancolique et sentimentale.

Les hommes, avec beaucoup d'instruction, ont peu d'agrément dans l'esprit et dans les manières[1] : leur abord est froid et

[1] On sent bien que ces traits généraux ne s'appliquent pas à tous les individus. Je connois plusieurs Génevois dont la politesse égale le mérite, et la discrétion seule

sec. Ils rêvent, ils pensent, ils raisonnent et ne savent point causer. Ils ont assez de sagacité pour saisir les défauts d'autrui, et trop peu d'indulgence pour les pardonner. La raillerie est une petite jouissance à laquelle leur amour-propre se refuse difficilement. De tous les étrangers, les François sont ceux pour lesquels ils se sentent le moins de bienveillance. Loin de s'enorgueillir de la gloire de leurs nouveaux concitoyens, ils se regardent comme des vaincus attachés à leur char de triomphe. Ils regrettent amèrement leur souveraineté et leur anarchie. Depuis qu'en leur ôtant le dangereux privilége de se gouverner eux-mêmes, on les a forcés de vivre en paix, ils se croient dans l'esclavage.

Avant que la révolution françoise les fit passer sous le joug de l'égalité, on distinguoit parmi eux quatre classes : les citoyens, les bourgeois, les natifs et les habitans.

m'empêche de les nommer ici, en leur exprimant ma reconnoissance de la bonté avec laquelle ils m'ont accueilli.

L'exercice de l'autorité suprême, toutes les charges et toutes les professions honorables étoient réservés aux deux premières, les deux autres se partageoient les simples métiers et les emplois serviles de la société; mais avec de l'argent elles pouvoient sortir de cet abaissement et obtenir leur part de souveraineté. Les détails à ce sujet seroient aujourd'hui dépourvus d'intérêt et d'utilité. Ils n'entrent point d'ailleurs dans le plan d'un voyage moins destiné à tracer le tableau du passé, que celui du présent.

FERNEY.

Lorsqu'on vient à Genève, on ne peut guère se dispenser d'aller voir Ferney, village inconnu avant Voltaire et devenu par lui célèbre dans toute l'Europe. Nous prîmes pour nous y rendre la route de Gex. Elle va en montant jusqu'au grand

Sacconex, d'où l'on descend dans un vaste et fertile bassin borné par le Jura.

En arrivant à Ferney, on est frappé de la propreté des maisons qui semblent moins faites pour des villageois que pour des gens aisés. Elles sont presque toutes l'ouvrage de Voltaire. Il les avoit peuplées d'artisans dont il se plaisoit à encourager l'industrie. En face du château règne une avenue de peupliers, à l'extrémité de laquelle on voit sur la gauche une petite église peu élevée, couverte en tuiles, sans clocher qui la domine et de la plus simple apparence. Le château lui-même n'a rien de magnifique. C'est un corps de logis fort modeste, accompagné de deux ailes pareilles, sans saillies. On y montre la chambre qu'occupoit Voltaire. Le propriétaire[1] actuel l'a laissée telle qu'elle étoit de son vivant. Elle ne renferme de curieux que les portraits de quelques personnages

[1] La famille de Budé qui avoit vendu le château de Ferney à Voltaire, l'a racheté de ses héritiers. Je m'étonne qu'aucun d'eux n'ait eu envie de le garder par attachement pour sa mémoire, si ce n'est par vanité.

illustres et une espèce de tombeau sur lequel on lit ces mots :

Mes mânes sont consolés, puisque mon cœur est au milieu de vous ;

avec ce vers au-dessous :

Son esprit est partout et son cœur est ici.

La salle de spectacle n'existe plus. Près du château, est un parc planté de chênes et d'ormeaux, entremêlés de sapins. A l'est on découvre les Alpes, et à l'ouest le Jura; mais quelle différence entre ces deux vues! le Jura ne paroît dans le lointain qu'une longue chaîne presque uniforme. Les plus hautes sommités n'ont pas plus de huit à neuf cents toises d'élévation. Le coup d'œil opposé présente une variété admirable. A droite sur le premier plan, le grand et le petit Salève; au delà les monts de Brezon et de Vergi; à gauche les Voirons, la cime arrondie du Buet, l'aiguille d'Argentières; au centre l'énorme pyramide du Môle, et sur les confins de l'horizon une superbe enceinte de montagnes

que domine majestueusement la coupole du Mont-Blanc. Nous avions vu vingt fois ce spectacle, nous le regardâmes encore avec le même ravissement que s'il eût été nouveau pour nous. Nous observions dans les neiges une diversité de teintes singulière. Ici elles étoient d'une couleur mate, là grises ou brunes, ailleurs d'une blancheur éblouissante. Le soleil entouré de légères vapeurs, commençoit à se cacher derrière le Jura. Ses derniers rayons, en frappant obliquement les montagnes opposées, produisirent des effets qui passent l'imagination et que le pinceau ni la plume ne sauroient rendre. On eût dit que le Buet étoit un immense palais embrasé; l'aiguille d'Argentières et la dent d'Oche[1] ressembloient à des pyramides de feu. C'étoit une vraie féerie. Elle dura peu et s'évanouit avec l'astre du jour.

Nous songeâmes alors à retourner sur nos pas. Nous avions une lieue et demie à faire pour regagner Genève; mais dans

[1] On appelle dent d'Oche deux pointes nues et fort rapprochées, entre Meillerie et Saint-Gingoulph.

les vallées entourées de hautes montagnes, le crépuscule est beaucoup plus long que dans les pays de plaine. Sans presser notre marche, nous arrivâmes avec la nuit aux portes de la ville.

Il me vint, en chemin, à la pensée que j'avois passé plus d'une heure dans le parc de Ferney à contempler la nature, et que j'en étois sorti sans presque songer à l'ancien propriétaire. C'est que la mémoire de cet homme extraordinaire qui réunit tous les genres de talens et d'esprit, ne réveille aucune idée douce, aucun sentiment tendre. La curiosité est le seul motif qui conduise à Ferney, et l'on n'y reste que le temps nécessaire pour la satisfaire. Si au lieu de Voltaire, Fénelon l'eût habité, il me semble qu'on s'y sentiroit retenu par un charme secret, qu'on s'en arracheroit avec peine, qu'on se promettroit d'y revenir et qu'on y reviendroit. Voilà le triomphe de la vertu jointe au génie (*t*).

LA BONNEVILLE. — CLUSE. — SALLENCHE. — SERVOZ. — MONT BUET.

Après avoir parcouru à loisir la ville de Genève et ses environs, nous partîmes le 19 juillet pour la vallée de Chamouny.

Dès la pointe du jour nous étions à Chêne, village au milieu duquel coule un ruisseau qui séparoit jadis le duché de Savoie de la république de Genève. La France en confondant ces deux États dans son empire, n'a point effacé les caractères trop sensibles qui les distinguent depuis longtemps. Elle a appauvri l'un sans enrichir l'autre. Au ruisseau de Chêne, finit cette apparence de prospérité, d'aisance générale qui charmoit l'œil du voyageur ; mais en perdant de vue les merveilles de l'industrie, on continue à jouir d'un spectacle bien plus varié, bien plus admirable, celui de la nature. A chaque pas

elle présente un paysage, un aspect nouveau. La route elle-même est souvent un objet d'intérêt. Tantôt ombragée d'arbres fruitiers, elle parcourt un terrain uni, tantôt elle monte le long de rochers perpendiculaires et paroît suspendue au-dessus de l'Arve. Quand nous eûmes passé le village de Contamine, avec quel plaisir nos regards se promenèrent sur cette rivière qui se partage entre des îles verdoyantes, et sur la riante vallée des Bornes, fermée par une haute colline couronnée de forêts!

La Bonneville où nous déjeunâmes n'a rien de remarquable que sa figure triangulaire et une longue place sans ornement, sans ombrage. Située auprès de l'Arve, elle commande un vallon dont l'entrée est défendue par deux forteresses naturelles, le Môle au nord, et le Brezon au midi. D'abord très-étroit, le vallon s'élargit ensuite, puis il se resserre encore en approchant de Cluse, petite ville où l'on voit, comme à Genève, des arcades en bois soutenues par des piliers.

Au delà, commence une gorge tortueuse et sauvage. D'un côté le chemin est bordé de rochers quelquefois taillés à pic, quelquefois recourbés en voûtes menaçantes, de l'autre resserré par l'Arve qui vient le battre de ses flots écumans, et semble vouloir en disputer le passage au voyageur. A ces terribles aspects succèdent les images les plus gracieuses, des fontaines, des cascades; à l'ombre des rochers, d'heureux coins de terre fertilisés par le travail; au bord de la rivière, des prairies tapissées d'une fraîche verdure, et ornées d'arbres touffus. Mille objets attirent l'attention. Les montagnes seules suffiroient pour l'occuper tout entière. Les unes sont couvertes de bois et de chalets épars, les autres incultes et dépouillées de verdure, la plupart hérissées de rocs nus, dont les sommets sourcilleux s'élancent dans les airs sous cent formes diverses.

A une lieue de Cluse, nous aperçûmes sur la gauche l'ouverture de la grotte de Balme, que l'ignorance a longtemps regardée comme l'ouvrage des fées. La cu-

pidité, en y cherchant des trésors, n'y trouva que des pierres. Nous ne fûmes pas curieux de visiter ce palais désenchanté.

Tous les villages de Savoie que nous avions rencontrés jusque-là, avoient l'air pauvre et misérable. Celui de Maglan se distingue par un extérieur opposé. Les habitans vont en Allemagne. Ils y font avec succès un petit commerce, et reviennent jouir dans leur pays du fruit de leur travail et de leur économie.

A peu de distance de Maglan, se trouve la cascade d'Arpenaz. Le ruisseau qui la forme, tombe perpendiculairement de huit cents pieds le long d'un aride rocher, sur une avance duquel il se brise. Nous fûmes frappés de la hauteur de sa chute, et non du volume de ses eaux.

Entre Maglan et Saint-Martin, nous remarquâmes pour la première fois des couches d'ardoises. L'intrépide scrutateur des Alpes, le célèbre Saussure, a observé que, dans les grandes chaînes de montagnes, les pierres calcaires précèdent les ardoises, et qu'après ces dernières vien-

nent les roches feuilletées primitives et les granits.

Le village de Saint-Martin qui fut le terme de notre journée, est placé sur la rive droite de l'Arve, vis-à-vis de Sallenche, ville mal bâtie, mais assez peuplée pour son étendue. La pluie qui nous menaçoit depuis le matin, commença à tomber vers le soir, et nous retint emprisonnés tout le jour suivant dans notre auberge.

Le 21, le ciel s'étant éclairci, nous prîmes des mulets, et nous poursuivîmes notre route. Au hameau de Chède, on nous arrêta pour nous montrer une cascade fort supérieure à celle d'Arpenaz. Elle se précipite du milieu d'une montagne, entre deux rochers bordés d'arbustes, dans un premier bassin d'où elle retombe par deux bras au fond d'un gouffre qui en rejette les eaux avec violence dans plusieurs autres bassins successifs. Les rayons du soleil y dessinoient un arc-en-ciel qui ajoutoit encore à la beauté du spectacle.

Une demi-lieue plus loin, notre guide nous conduisit sur le bord du petit lac de Chède, entouré de grands arbres dont les ombres majestueuses se projettent à sa tranquille surface. En nous éloignant de ce joli réservoir, nous traversâmes un torrent qui porte à juste titre le nom de *Nant noir*, parce qu'il roule ses flots orageux parmi les ruines de montagnes éboulées, et charrie des débris d'ardoises qui teignent d'une sombre couleur et son lit et ses bords.

Arrivés à Servoz, nous envoyâmes chercher au village du Mont le guide Marie Deville, auquel nous étions recommandés. Il vint aussitôt suivi de son fils et de son neveu, et nous nous disposâmes à monter sous leurs auspices au sommet du Buet, montagne connue dans le monde savant par les expériences de MM. de Saussure, de Luc et Pictet. A peine avions-nous fait quelques pas, que le monument d'un jeune Danois[1] englouti il y a quatre ans dans

[1] L'an 1800, le 7 d'août, un Danois nommé Eschen, jeune littérateur connu par une traduction en vers,

une crevasse, frappa nos yeux. Nous approchâmes, et nous lûmes ces mots écrits en gros caractères :

Voyageur, un guide prudent et robuste vous est nécessaire. Ne vous éloignez pas de lui. Obéissez aux conseils de l'expérience. C'est avec un recueillement mêlé de crainte et de respect, qu'il faut visiter les lieux que la nature a marqués du sceau de sa majesté et de sa puissance.

La fin cruelle de cet infortuné moissonné à la fleur de l'âge, nous pénétra

estimée, des odes d'Horace, périt en montant sur le Buet, dans une fente de glacier. C'étoit un intrépide chasseur. Apercevant un chamois qui bondissoit entre des rochers, il s'élança à sa poursuite sur une pente de glace recouverte de neige. La neige perfide cachoit une crevasse ; le malheureux Eschen y tomba et disparut. Ses guides coururent en toute hâte chercher au village voisin une échelle et des cordes ; mais quelque diligence qu'ils pussent faire, ils revinrent trop tard. Descendus dans la crevasse, ils ne trouvèrent qu'un cadavre dont les membres étoient déjà roidis par le froid. De profondes entailles creusées avec les doigts à hauteur d'appui dans les parois de la muraille, attestoient les cruelles tortures, le désespoir du jeune infortuné, et ses efforts inouïs pour essayer de remonter l'abîme glacé.

d'un sentiment de tristesse qu'augmentoit encore un secret retour sur nous-mêmes. Nous étions comme lui jeunes, entreprenans ; comme lui, nous partions pleins d'énergie et de confiance pour aller affronter les mêmes lieux où il avoit trouvé la mort. Cette impression pénible fut bientôt dissipée, et elle nous inspira plus de circonspection, sans refroidir en rien l'ardeur qui nous animoit.

Notre équipage étoit modeste et conforme à la circonstance, un large pantalon, d'épais souliers garnis de clous, de longs bâtons ferrés, une veste, et sur nos épaules un havresac. Nous nous étions munis de redingotes, quoique l'extrême chaleur semblât rendre cette précaution inutile ; mais on ne doit pas la négliger dans les montagnes, où la température de l'air est extrêmement variable.

Après avoir traversé le village du Mont et les pâturages voisins, nous entrâmes dans un bois au milieu duquel le chemin s'élève rapidement. Nous avions à droite une chaîne de montagnes dominée par le

Mont-Blanc, dont la neige virginale approchoit de l'azur des cieux. A mesure que nous montions, la vallée de Servoz s'abaissoit sous nos pieds. L'Arve si furieuse paroissoit y rouler en silence, et l'impétuosité de son cours n'étoit plus sensible pour nous que par la blancheur de ses ondes. Je ne décrirai point les torrens, les pentes de neige ou de glace que nous eûmes à franchir, ni les perspectives ravissantes qui se déployèrent successivement à nos yeux; je ne peindrai pas la végétation, d'abord abondante et vigoureuse, puis décroissant peu à peu et cessant enfin tout à fait. Je me contenterai de dire qu'après cinq heures de marche, nous parvînmes aux chalets de Villy, triste amas de cabanes construites en pierres sèches. L'imagination ne peut rien se représenter de plus misérable. L'intérieur de chaque cabane se divise en deux parties. L'une forme le logement des bergers, l'autre leur laiterie. Les troupeaux occupent à côté, des étables qui ne diffèrent que par le nom, de l'habitation

principale. Les chalets sont épars ou réunis. Il y en a de deux sortes, ceux de printemps situés à une moindre hauteur, ceux d'été plus élevés. Les bergers montent des uns aux autres, et en descendent suivant les saisons. Ils quittent la plaine au mois d'avril, et y reviennent au mois de septembre. Les pâturages sont la propriété des communes ou des particuliers, et les conditions du séjour qu'y font les bestiaux varient suivant les lieux.

Une bonne vieille nous reçut dans son humble demeure. Nous étions transis de froid; elle essaya, pour nous réchauffer, d'allumer un petit fagot de bois vert, et bientôt nous fûmes enfumés comme des Lapons. Sans les provisions que nous avions apportées de Servoz, nous aurions fait très-maigre chère. Notre pauvre hôtesse ne pouvoit nous offrir que du laitage et du pain noir; mais elle nous les offrit de bon cœur. Elle poussa même l'obligeance jusqu'à me céder son lit, et se coucha par terre au milieu de mes compagnons. Il est vrai qu'elle ne perdit pas

beaucoup au change. Son grabat placé sous la pente du toit, étoit appuyé contre une muraille de pierres mal jointes, entre lesquelles souffloit un vent glacial. Si j'eusse été moins fatigué, je n'aurois pas fermé l'œil de la nuit.

Dès que l'aurore parut, nous sortîmes de notre gîte. Le temps calme et serein, l'air frais et pur, promettoient une belle journée. Au delà des chalets de Villy, il n'y a plus de chemin tracé ; il faut suivre scrupuleusement les traces de son guide, sous peine de s'égarer, et de s'exposer à une mort peu s'en faut certaine. Au bout de deux heures, nous atteignîmes le Col de Salenthon, d'où notre vuë s'étendit d'une manière illimitée sur des vallées de neige solide, entrecoupées de collines pareilles. Ces vastes solitudes sillonnées par les feux du jour, ressembloient à des champs labourés, et le soleil versant à grands flots sa lumière sur leur surface éblouissante, la nuançoit d'une teinte incomparable d'or, de pourpre et d'azur.

Nous n'étions plus séparés de la cime

du Buet que par un court intervalle; mais l'impossibilité d'y monter en ligne droite nous força de faire de longs détours. Cependant le ciel se couvrit subitement de sombres nuages d'où s'échappèrent à diverses reprises des torrens de grêle. Aucun abri ne s'offroit à nous. Malgré ce contre-temps, malgré le froid qui devenoit à chaque instant plus vif, nous avancions avec ardeur, lorsqu'un obstacle imprévu nous arrêta tout court. Nous arrivâmes au pied de deux rochers parallèles et presque perpendiculaires. L'espace qu'ils laissoient entre eux étoit rempli de glace. Il s'agissoit d'escalader ce terrible rempart. Nous hésitâmes quelques momens; mais la curiosité, et plus encore, s'il faut le dire, l'amour-propre, l'emportèrent sur la prudence. Nos guides passèrent les premiers : ils nous frayèrent la route à l'aide d'une petite hache. Nous les suivîmes, et nous appuyant du corps et des mains contre les parois des rochers, nous parvînmes heureusement au faîte.

Cette difficulté vaincue, il s'en présenta

une autre qui n'étoit guère moindre. Il nous fallut monter pendant une heure le long d'une étroite arête d'ardoises, bordée d'horribles gouffres. Les symptômes qu'on éprouve d'ordinaire sur les sommités élevées commençoient à m'atteindre. Ma tête devenoit pesante. Je sentois des dispositions aux nausées. A peine avois-je fait une vingtaine de pas, que j'étois obligé de m'arrêter pour reprendre haleine. Un sommeil léthargique s'emparoit de tous mes sens. Mon guide me fit boire une goutte d'eau-de-vie qui ranima mes forces. Nous nous reposâmes un moment au château Pictet, petite baraque construite par le savant professeur de ce nom, et ayant gravi une dernière pente de neige semblable par son inclinaison à celle d'un toit, nous touchâmes enfin à la cime du Buet.

Ici la poésie manque d'images, la peinture n'a point de couleurs pour rendre l'admirable scène qui se découvrit à nos yeux. Ces innombrables vallées, ces rocs gigantesques, ces villes, ces fleuves, ces

lacs abaissés sous nos pieds, et cette perspective immense, indéfinie, qui n'avoit de bornes que la foiblesse de nos organes. Nous dominions de près de seize cents toises sur le bassin des mers. Un secret sentiment d'orgueil alloit peut-être s'emparer de nos cœurs, lorsque l'aspect des pics inaccessibles du Mont-Blanc qui surpassoient fièrement nos têtes fit taire ce transport insensé, en nous montrant qu'il reste toujours quelque chose au-dessus des vœux et de la portée de l'homme.

La rigueur du froid et la violence du vent nous obligèrent bientôt à quitter ce magnifique belvédère. Nous vîmes à regret s'évanouir par degrés et disparoître entièrement la scène magique dont nous venions de jouir. Vers le col de Salenthon nous prîmes sur la gauche, et nous revînmes aux chalets de Villy par les sources de la Diouza. Ce chemin, plus court d'une bonne heure que le précédent, est très-dangereux. On marche longtemps sur des rocs escarpés, suspendus au-dessus du torrent qui roule à une grande profon-

deur. Nous nous arrêtâmes quelques momens aux chalets, et le soir avant la nuit nous étions de retour à Servoz.

VALLÉE DE CHAMOUNY. — GLACIER DES BUISSONS. — MONTANVERT. — MER DE GLACE. — SOURCE DE L'ARVEYRON.

Le 23 au matin, nous nous remîmes en route par un brouillard épais qui se dissipa insensiblement. Nous passâmes l'Arve sur un pont de bois, et nous gravîmes ensuite l'âpre chemin des Montées. Parmi les plantes qui croissent sur les rochers voisins, nous en remarquâmes une que nous avions pris plaisir à observer la veille en montant au Buet, c'est le Rhododendron, arbrisseau charmant dont les rameaux toujours verts et couronnés de fleurs purpurines exhalent un doux parfum.

Au sortir de ce sauvage défilé, nous entrâmes dans la vallée de Chamouny. Les voyageurs se sont épuisés à décrire cette petite contrée qui présente la réunion des phénomènes les plus curieux et des plus singuliers contrastes. Les uns conduits par un esprit avide de recherches en ont fait de savantes descriptions, d'autres se débarrassant des entraves de la science et donnant carrière à leur imagination l'ont peinte avec la chaleur de l'enthousiasme, et tous sont restés au-dessous de leur modèle. C'est que l'auteur de l'univers en imprimant à ses ouvrages l'auguste caractère de sa puissance, de sa grandeur, de son immensité, a circonscrit les facultés de l'homme dans des bornes étroites. A chaque pas le spectacle de la nature étonne, charme, éblouit ses regards, sans qu'il puisse bien souvent lui rendre d'autre hommage que celui d'une muette et stérile admiration. Telle est l'impression qu'on éprouve dans la vallée de Chamouny. J'essayerai toutefois d'en tracer ici une légère esquisse.

Elle a cinq lieues de long sur une demie dans sa moyenne largeur. Le fond en est couvert de pâturages, au milieu desquels le chemin serpente entre des palissades. L'Arve la parcourt d'une extrémité à l'autre. De hautes montagnes l'enferment de toutes parts, excepté du côté du couchant. Les glaciers qui l'ont rendue si célèbre se découvrent successivement. On voit d'abord celui de Taconay, le moindre de tous; à quelque distance, celui des Buissons descend des hauteurs du Mont-Blanc jusqu'auprès des moissons; dans le lointain celui des Bois s'avance, en se recourbant contre la vallée. Ces glaciers majestueux, les sombres forêts de sapins et de mélèzes qui les bordent, les rocs de granit taillés en grands obélisques qui les couronnent, les nombreuses cimes de montagnes que l'œil a peine à suivre dans les airs et au-dessus desquelles le Mont-Blanc élève sa tête royale, forment un des plus magnifiques tableaux que l'on puisse imaginer.

Nous logeâmes au chef-lieu de la vallée,

nommé le Prieuré. Le sol de ce village bâti au bord de l'Arve sur la pente d'une colline formée des débris entassés du mont Breven, a déjà cinq cent vingt-huit toises au-dessus de la Méditerranée. Bientôt nous fûmes entourés de guides qui vinrent nous faire offre de service. Plusieurs d'entre eux se sont illustrés par une heureuse audace, et portent comme d'anciens capitaines romains des surnoms glorieux. Parmi ces héros des montagnes on compte Balmat *Mont-Blanc*, Cachat *l'Éguille*, Cachat *le Géant*, et beaucoup d'autres qui, avec moins de célébrité sont également dignes de la confiance des voyageurs. Cachat *le Géant* fut celui que nous choisîmes.

Une pluie continue nous retint pendant quelques jours dans l'inaction. Dès que le temps nous permit de sortir, nous allâmes visiter le glacier des Buissons éloigné d'environ une lieue et demie du Prieuré, et situé de l'autre côté de la vallée. On s'y rend d'ordinaire par un joli sentier qui se prolonge à travers des bois et des prés; mais le pont sur l'Arve étant rompu, nous

fûmes obligés de suivre le cours de ce torrent que nous passâmes un peu plus loin. Le glacier se présenta alors en face de nous. Entre de noirs sapins qu'elles dominent, nous aperçûmes ses innombrables pyramides d'une blancheur éclatante. Lorsque nous eûmes atteint l'endroit où il repose sur un plan presque horizontal, nous escaladâmes le rempart[1] de terre et de débris de rochers qui nous en séparoit.... Quelle scène enchanteresse! Figurez-vous les rayons du soleil rompus, décomposés par mille prismes étincelans, et toutes les couleurs de l'arc-en-ciel réfléchies en tous sens et multipliées à l'infini : tel s'offrit à nous le glacier des Buissons.

L'excursion du Montanvert que nous fîmes le lendemain n'est pas moins intéressante.

On donne le nom de Montanvert à un pâturage élevé de neuf cent cinquante-quatre toises, et proche du glacier des Bois. La route qui y conduit coupe d'abord la

[1] Ce rempart, dans le langage du pays, s'appelle *Moraine*.

vallée en sens oblique, puis monte à travers un bois de sapins et de mélèzes. Trois profondes ravines qui servent de *couloirs* à des avalanches de neige ou de pierres, la traversent. Les guides recommandent dans ces endroits un silence absolu, de peur que le son de la voix, en causant un ébranlement dans l'air, ne détache quelques débris dont la chute seroit funeste. A moitié chemin on trouve la fontaine de Cayet, qui verse en tout temps une eau fraîche et limpide. Les voyageurs fatigués ont coutume de s'arrêter sous les arbres qui l'ombragent. Au delà la pente devient plus roide, et l'on est obligé de renvoyer les mulets. Deux heures et demie après notre départ du Prieuré, nous arrivâmes au sommet du Montanvert, sur lequel un Anglois nommé Blair a fait construire une petite rotonde en bois. La vallée de Chamouny avec ses belles cultures et ses riantes prairies venoit de disparoître; une autre non moins étendue, bordée de hautes aiguilles de granit se déployoit devant nous, c'étoit une vallée de glace. Armés

de nos bâtons ferrés, après avoir franchi la *Moraine* nous entreprîmes de la traverser. Je ne puis donner une idée plus sensible du spectacle qui frappoit nos yeux, qu'en le comparant à celui d'une mer furieuse dont les flots saisis par un froid violent seroient tout à coup devenus solides. Qu'on se représente les uns aplanis et horizontaux, les autres à demi soulevés, ceux-ci entassés en montagnes, ceux-là ouverts et laissant entre eux d'épouvantables abîmes. Tantôt nous entendions bruire au fond de ces gouffres une eau invisible; tantôt nous voyions de clairs ruisseaux se précipiter en cascade dans des cavités d'un magnifique azur. Comment peindre les sensations de l'homme engagé dans cette affreuse solitude? comment exprimer la terreur qui remplit son âme, lorsqu'il se voit réduit à sa propre foiblesse et séparé de la nature animée? enfin nous arrivâmes sains et saufs à l'autre bord. Avec quel plaisir je sentis la terre sous mes pieds! quelle ivresse j'éprouvai en retrouvant la verdure, les

fleurs, les arbres! l'univers sortoit pour moi du chaos, je me croyois transporté à la grande époque de la création.

Nous visitâmes à notre retour la source de l'Arveyron. Au bas du glacier des Bois se forme tous les hivers, et s'écroule tous les étés, avec l'éclat du tonnerre, une superbe voûte de glace. Du sein de cet antre qui rappelle à l'imagination les palais de cristal de la féerie, l'Arveyron s'élance en écumant et court se joindre à l'Arve.

Avant de retourner au Prieuré, nous passâmes au hameau des Bois pour y voir un phénomène très-rare en Europe. Ce sont deux *Albinos*. Ils sont frères, d'un âge très-rapproché, et peuvent avoir une quarantaine d'années. La physionomie de l'aîné est lourde et insignifiante; celle du cadet ne manque ni de vivacité ni d'expression. Tous deux paroissent bien constitués. Ils ont l'iris des yeux rouge, les cheveux, la barbe, les cils et les sourcils blancs. La lumière du jour leur cause un clignotement continuel. Leur infirmité n'est pas héréditaire; car ils sont nés d'un

père et d'une mère qui avoient la peau brune et les yeux noirs, et l'un d'eux, marié à une assez jolie femme, a un enfant qui ne lui ressemble pas. L'origine de cette bizarrerie de la nature a échappé jusqu'ici aux recherches des physiologistes.

Je regretterois de quitter la vallée de Chamouny sans donner quelques détails sur le peuple intéressant qui l'habite; mais comme j'y ai séjourné trop peu de temps pour l'étudier à fond, j'emprunterai à M. de Saussure les renseignemens que je n'ai pu acquérir par moi-même.

Il n'y a guère qu'un demi-siècle, on régardoit cette vallée comme le repaire d'une horde de brigands que le ciel y avoit relégués pour leurs crimes. En 1741, le célèbre Pococke accompagné d'un de ses amis osa le premier y pénétrer, et prit pour sa défense les mêmes précautions que s'il eût abordé dans une terre inhospitalière. Le succès de son apparente témérité engagea d'autres savans à marcher sur ses traces. L'expérience détruisit peu

à peu un préjugé absurde, et la mode autant que la curiosité, attire maintenant à Chamouny des voyageurs de tous les pays du monde.

Il s'en faut que ses habitans ressemblent au portrait qu'une aveugle ignorance s'étoit fait d'eux. Ils sont honnêtes, fidèles, religieux. Leur esprit est vif, pénétrant, un peu enclin à la raillerie. Ils saisissent avec promptitude les ridicules des étrangers, et excellent à les imiter. Un grand nombre d'entre eux se consacrent au métier de guide, et le remplissent avec un courage et une intelligence au-dessus de tous éloges. Quelques-uns passent en Tarentoise ou dans le Val d'Aost pendant la belle saison, pour y fabriquer des fromages; d'autres tourmentés d'une humeur errante ou séduits par l'appât du gain, quittent leur patrie, et vont s'établir dans les pays lointains; plusieurs se livrent à la recherche du cristal, à la chasse des chamois et des marmottes, courses périlleuses qui leur coûtent souvent la vie.

Telles sont les occupations des hommes.

Les femmes restent chargées en grande partie des soins du ménage et des travaux de la campagne. Ce sont elles qui fauchent les prés, qui coupent le bois et battent le blé.

On cultive dans la vallée de Chamouny le lin, l'orge, l'avoine, les fèves et les pommes de terre. Le blé ne croît que dans la plaine et en petite quantité. Toutes les semailles se font au printemps. Chaque propriétaire divise son terrain en deux portions égales, dont il change l'emploi tous les six ans. Il en met une en culture, et l'autre en pré. On conçoit la nécessité d'un pareil partage dans un pays dont les bestiaux sont la première richesse.

La longueur de l'hiver et la fréquence des gelées blanches en été, empêchent la plupart des arbres d'y réussir. On ne voit, dans la classe des arbres fruitiers, que des espèces sauvages qu'on ne peut améliorer par l'opération de la greffe.

Les abeilles de Chamouny donnent un miel renommé; mais leur éducation exige beaucoup de soin. La rigueur du froid

n'est pas le seul inconvénient dont il faille les garantir. Souvent trompées par les apparences du retour de la belle saison, elles prennent l'essor, et ne sachant où se poser, elles s'abattent sur la neige et y périssent. Le seul moyen de les préserver de ce funeste accident, c'est de porter les ruches dans la plaine, et de les y laisser jusqu'à ce que la vallée soit entièrement découverte.

Les vaches passent l'été dans la montagne. Huit jours après qu'elles y sont montées, tous les propriétaires s'y rendent ensemble. Chacun d'eux trait les siennes et en pèse le lait. On réitère cette opération le 15 ou le 16 d'août, et l'on fait alors à chaque vache sa part de beurre, de fromage et de *serac*, suivant la quantité de lait qu'elle a donnée pendant ces deux jours.

Il n'y a ni hôpitaux ni fondations pour les pauvres à Chamouny. La charité publique y supplée. Les orphelins, les vieillards indigens sont entretenus tour à tour aux frais de chaque habitant, en rai-

son de ses facultés. Quand quelqu'un est hors d'état de cultiver son champ et d'en payer les façons, ses voisins le labourent pour lui.

Il ne manque à ces hommes si dignes d'être heureux par la bonté naturelle de leur caractère et de leurs mœurs, que l'établissement de quelques fabriques pour les occuper pendant l'hiver, et les défendre contre les vices qu'engendre parmi eux l'oisiveté, tels que le goût du vin et la passion du jeu. Depuis que leur pays est devenu un but de voyage pour toute l'Europe, la population y a fait des progrès considérables; mais les moyens de subsistance se sont accrus dans la même proportion. On a défriché des bois, étendu la culture des grains et des pommes de terre; les routes améliorées facilitent le commerce du beurre, des fromages, du miel et du bétail; enfin, parmi les branches de revenu annuel, il ne faut pas en oublier une qui, quoique variable dans son produit, est toujours certaine, je veux dire, la curiosité des étrangers.

COL DE BALME. — VALLÉE DE TRIENT. — MARTIGNY. — LE VALAIS.

Le 28, nous quittâmes la vallée de Chamouny avec l'intention de passer le col de Balme. Cette montagne qui la termine au nord-est, a près de douze cents toises d'élévation. Quand nous fûmes à une certaine hauteur, nous nous retournâmes pour jeter un dernier coup d'œil sur la contrée que nous venions de parcourir. Aucun nuage ne nous déroboit la vue des différens pics dont quelques-uns, comme les aiguilles du Midi et du Goûter, servent, pour ainsi dire, d'horloge aux habitans.

Deux heures après notre départ, nous aperçûmes sur notre droite le beau glacier d'Argentière qui se prolonge en zigzag, et une lieue plus loin celui du Tour, avec ses pyramides éblouissantes de blancheur

qui semblent sortir du sein des prairies. Le village auquel ce dernier doit son nom situé dans une enceinte circulaire de montagnes est le plus élevé de la vallée de Chamouny. Les hivers y sont extrêmement rigoureux, et la neige poussée par le vent s'amoncèle quelquefois autour des maisons jusqu'à douze pieds de haut.

L'Arve que nous avions vue naguère rouler avec tant d'impétuosité son onde bourbeuse et dévastatrice, n'étoit plus là qu'un limpide ruisseau qui fuyoit à travers le gazon et les fleurs.

Nous ne mîmes pas moins de quatre heures à gravir la croupe immense du col de Balme. Elle est tapissée de verdure dans toute son étendue. Vers la partie supérieure, on a planté des jalons de distance en distance pour indiquer au voyageur dans la saison des neiges, la direction qu'il doit suivre.

Nous en descendîmes par une pente escarpée dans la vallée de Trient. Rien de plus sauvage que cette gorge séparée du monde entier par des montagnes hérissées

de glaces ou de noires forêts, sans qu'on aperçoive aucune issue pour en sortir. A l'extrémité méridionale s'allonge un glacier, d'où s'échappe un torrent qui l'arrose. Çà et là sont éparses quelques misérables cabanes en bois, entourées de prairies pour les bestiaux, et de petites pièces d'orge, d'avoine et de pommes de terre pour la nourriture des hommes. Nous y fîmes un dîner pastoral, uniquement composé de beurre, de miel et de fraises.

Ce léger repas nous donna la force nécessaire pour franchir un autre col nommé la Forclaz, haut d'environ huit cents toises. La montée quoique roide en est facile, et la descente au contraire fort pénible. De grosses pierres rondes recouvrent le chemin et roulent sans cesse sous les pieds. Nous passâmes devant plusieurs hameaux où nous vîmes des bâtimens d'une singulière forme, auxquels les gens du pays donnent le nom de *recas*. Ils sont construits d'épais madriers de bois de mélèze, et appuyés à deux ou trois pieds au-dessus du sol sur des poteaux

couronnés de grandes dalles circulaires. On y renferme les productions de la terre, et cette ingénieuse structure a pour objet de les préserver du ravage des rats.

La vue assez bornée jusqu'à la moitié de la descente, plonge alors sur toute la longueur du Valais dessinée par le cours tortueux du Rhône. Déjà le hêtre et le chêne avoient succédé aux sapins et aux mélèzes, et bientôt les arbres fruitiers nous annoncèrent le voisinage de la plaine.

Martigny est placé au bas de la montagne, dans un petit vallon qu'arrose la Drance. Les savans le regardent comme l'ancien *Octodurus,* cité des Véragres, où le lieutenant de César, Sergius Galba, se fiant à la paix qu'il avoit accordée à ces barbares, pensa succomber sous leur attaque[1] imprévue. Il se divise en bourg et en ville. Une allée de noyers conduit de l'un à l'autre. Martigny est un passage très-fréquenté, et l'entrepôt des marchandises qui s'expédient soit pour le Valais,

[1] Voyez, dans les Commentaires de César, liv. III, la description de ce combat sanglant.

soit pour l'Italie par le grand Saint-Bernard. Les environs produisent des vins estimés, tels que ceux de la Marque et de Coquempin. On voit auprès les ruines d'un vieux château nommé la Bathia qui servoit de demeure aux évêques, avant qu'ils eussent tranféré leur siége à Sion.

Nous avions une lettre de recommandation pour le prieur, M. Murrith, chanoine régulier du Saint-Bernard. Cet ecclésiastique qui osa dans sa jeunesse escalader le mont Vélan, jusque-là réputé inaccessible, a partagé sa vie entre les fonctions de son état et l'étude de la nature. Il voulut bien nous communiquer le fruit de ses laborieuses recherches. Son cabinet renferme une riche collection de plantes et de minéraux, et un petit nombre de médailles romaines et carthaginoises. M. Murrith est persuadé qu'Annibal passa en Italie par le grand Saint-Bernard. Il fonde cette opinion sur des faits et sur des raisonnemens que je ne rapporterai point, son intention étant de les publier lui-même.

Le Valais borné par la Suisse, l'Italie et la Savoie, s'étend de l'est à l'ouest dans une longueur d'environ quarante lieues. Il est enfermé entre deux chaînes de montagnes peu éloignées, et traversé par le Rhône qui prend sa source au pied des Fourches et va se jeter au delà de Saint-Maurice dans le lac de Genève. On le divise en haut et bas, dont la limite naturelle est le ruisseau de Morges qui passe au-dessous de Sion. Il contient à peu près cent mille habitans qui professent tous la religion catholique. On y observe une grande variété dans la température, et par conséquent dans les productions. Tandis que les sommets des montagnes sont couverts de neiges éternelles, et leurs flancs de forêts, de pâturages, de champs d'orge, d'avoine et de légumes tardifs, dans plusieurs parties de la vallée les raisins, les figues et les grenades mûrissent à côté du froment. Malgré cette diversité de récoltes, le Valais n'est pas un pays riche. La nature en le resserrant dans une étroite enceinte, y a laissé peu de place à l'agri-

culture, et le fleuve qui devroit en fertiliser le sol, le rend en beaucoup d'endroits inculte et malsain par ses inondations. Pour réparer ces désavantages, il faudroit beaucoup de travail, beaucoup d'industrie, et les Valaisans ne sont pas moins connus par leur nonchalance que par leur malpropreté.

Ce seroit ici le lieu de parler des goîtres et du crétinisme, infirmités si communes dans le Valais. Plusieurs écrivains en ont tracé de hideuses peintures, sans qu'on puisse les accuser d'exagération. Ils les attribuent au défaut de propreté, à la mauvaise qualité des eaux, à la chaleur et à la stagnation de l'air. Les raisons dont ils appuient leur opinion sont moins des preuves convaincantes que des conjectures spécieuses. Au lieu de m'égarer dans une épineuse dissertation sur ce triste sujet, je dirai un mot de l'état ancien et actuel du Valais.

L'origine des Valaisans, comme celle de toutes les nations, se perd dans la nuit des siècles. Les Véragres et les Sédunes

leurs ancêtres, n'ont laissé aucun monument de leur existence. Soumis d'abord par les Romains, ils le furent ensuite par les Bourguignons, un de ces peuples guerriers qui vinrent du nord inonder le midi de l'Europe et fonder de nouveaux empires sur les ruines de la puissance romaine. Au joug des Bourguignons succéda celui de Charlemagne. Les descendans de cet illustre conquérant ne surent pas conserver son immense héritage. Leur oisiveté, leur ignorance, leur foiblesse encouragèrent l'audace, favorisèrent l'ambition des grands, et des débris d'une seule monarchie on vit se former cent petits États indépendans. Ce fut dans ce temps de désordre et de confusion que l'évêque de Sion devint maître de la plus grande partie du Valais. Il transmit à ses successeurs l'autorité suprême qu'il avoit usurpée. L'abus qu'ils en firent la rendit odieuse, et le haut et le bas Valais s'unirent pour la restreindre; mais à peine le succès eut-il couronné leur entreprise, qu'il s'éleva entre eux un différend au sujet de

la supériorité. On prit les armes, le bas Valais fut vaincu, et depuis la fin du xve siècle jusqu'à nos jours, il demeura sujet du haut Valais. Les armes françoises ont effacé cette distinction humiliante. Le vainqueur et le vaincu sont replacés sous le niveau de l'égalité.

Sion est le chef-lieu d'une nouvelle république, dont le territoire se partage en douze dixains ou arrondissemens. Ses législateurs, pour assurer la liberté politique et civile en même temps que l'ordre et la tranquillité, ont établi comme ailleurs, et peut-être avec plus de succès, d'utiles barrières entre les différentes autorités.

Le pouvoir législatif appartient à une diète générale composée des représentans de chaque dixain, qui s'assemble deux fois l'année pendant quinze jours.

L'évêque de Sion est dépouillé de ses titres de prince du saint empire, de préfet et comte du Valais, du droit de faire grâce aux criminels. La monnoie ne se frappe plus à son coin ; mais par un pri-

vilége unique, il a séance et voix délibérative à la diète.

L'exécution des lois et l'administration publique sont confiées aux soins d'un grand bailli et de deux conseillers d'État nommés par la diète. Ils restent trois ans en place, et sont renouvelés par tiers chaque année.

Dans l'ordre judiciaire, on distingue trois degrés de juridiction. Il y a pour chaque commune un juge de première instance sous le nom de châtelain, pour chaque arrondissement un grand châtelain avec six assesseurs, et pour toute la république un tribunal d'appel qui juge en dernier ressort les causes civiles et criminelles.

Telle est la constitution du Valais. Je me suis contenté d'en donner une légère idée, non que je la croie mauvaise, mais parce qu'elle est récente. Pour acquérir ce caractère qui excite à la fois le respect des nationaux et l'attention des étrangers, il faut qu'elle subisse une grande épreuve, celle du temps.

HOSPICE DU GRAND SAINT-BERNARD.

Nous retrouvâmes à Martigny un Avignonois (M. de Vaucrose), que nous avions rencontré à Genève. C'étoit un ancien militaire. Il avoit de l'originalité, de l'enjouement, l'humeur vagabonde. Ces qualités n'étoient pas de nature à nous déplaire. Nous arrêtâmes avec lui le projet d'une excursion bien supérieure pour l'intérêt à toutes celles que nous avions faites jusque-là[1].

L'hospice du grand Saint-Bernard en étoit le but. Au lever du soleil, nous nous mîmes en marche en côtoyant la Drance qui roule et bondit avec fracas dans un étroit défilé. D'antiques sapins bordent son cours. Quelques-uns minés par les

[1] Je ne décris point ici ces premières excursions, parce qu'elles font naturellement partie d'un autre voyage.

ans et menacés d'une chute prochaine, inclinent tristement sur ses eaux blanchissantes d'écume leur tête noire et pyramidale.

A Saint-Branchier, nous sortîmes de cette gorge et nous entrâmes dans la vallée d'Orsières. Là, changeant tout à coup, la scène devient aussi riante qu'elle étoit auparavant sombre et sévère. Les montagnes s'évasent, elles se couvrent de cabanes, de pâturages, de champs bien cultivés, et leurs pentes adoucies viennent se confondre avec la vallée au fond de laquelle coule la Drance à travers des bosquets et des prairies. Ces contrastes, ces passages subits d'une impression pénible à une agréable sensation, sont une des plus vives jouissances qu'on éprouve dans les Alpes.

Une lieue plus loin on trouve le village de Liddes, la vallée se rétrécit et le paysage reprend une teinte rembrunie. Nous remarquâmes au hameau d'Alève de grands *étendoirs* en bois suspendus à toutes les maisons. Les habitans s'en servent pour

faire sécher leurs récoltes de fèves, et suppléent ainsi à la maturité qu'elles ne pourroient acquérir sur le sol.

Nous dînâmes au bourg de Saint-Pierre, encore éloigné de trois lieues de l'Hospice. Les environs en sont extrêmement austères. Déjà les approches du séjour de la stérilité se font sentir. A quelque distance du bourg, nous traversâmes une forêt de mélèzes. Au delà le chemin passe sur d'arides rochers, et l'on découvre devant soi la cime du mont Vélan, défendue par son glacier.

Bientôt après nous arrivâmes dans une plaine immense, désolée, dont le silence n'est interrompu que par le mugissement des torrens et par le bruit des avalanches. Arbres, prairies, cultures, habitations, tout a disparu. Plus de mouvement, plus de végétation. La terre ensevelie dans un profond sommeil, ne donne plus aucun signe de vie. Pour redoubler l'horreur de cette solitude, le soleil s'éclipsa; des nuages obscurs s'amoncelèrent sur nos têtes; au vent du midi succéda le vent du

nord, le thermomètre descendit, de vingt degrés au-dessus de glace, à trois degrés au-dessous : en quelques heures, nous avions passé des feux de la canicule aux rigueurs de l'hiver.

Près du chemin, sont deux petits bâtimens voûtés. La curiosité me fit approcher du premier, et je reculai saisi d'horreur.... c'étoit un charnier! On y transporte les corps des malheureux qui expirent engourdis par le froid ou enveloppés dans des tourbillons de neige, et on les y laisse revêtus de leurs habits, afin qu'ils puissent être plus facilement reconnus. L'autre bâtiment offre un abri aux voyageurs égarés ou surpris par l'orage. Les religieux de l'hospice ont soin d'y entretenir constamment une petite provision de pain, de vin et de fromage.

Nous nous élevâmes ensuite pendant une heure par des sentiers escarpés, sans rien apercevoir autour de nous que des rocs nus, sillonnés de longues bandes de neige. Un épais brouillard venoit de couvrir le sommet de la montagne. A ce

contre-temps se joignit une pluie violente; le jour baissoit de moment en moment, et nous ne voyions plus qu'à peine à nous conduire. C'est alors, c'est dans cette position critique que l'homme, d'ordinaire si vain, si présomptueux, sent profondément le néant de son être et l'impuissance de ses forces. Abattu, consterné, il se croit parvenu au terme de sa vie comme aux bornes du monde, et le désespoir est près de s'emparer de son âme..... Rassurez-vous, voyageur égaré, homme foible et tremblant, reprenez courage. Ici la nature vous abandonne, mais ici la religion vous tend une main protectrice.

Au milieu d'une gorge étroite, l'hospice du Saint-Bernard apparoît aux étrangers tel qu'un port dans la tempête. Nous y reçûmes des religieux l'accueil le plus affectueux. Les uns s'empressèrent d'allumer du feu dans la chambre qui nous étoit destinée, les autres nous apportèrent des habits à changer. A voir le zèle actif, le tendre intérêt avec lesquels ils s'occupoient de nous, on eût dit que nous étions

leurs parens, leurs amis d'enfance. Nous n'avions pas besoin de ces titres auprès des ministres d'une religion pour qui tous les hommes sont frères.

Nous soupâmes au réfectoire. C'étoit un jour maigre, et l'approvisionnement du couvent tiroit à sa fin. Cette mésaventure trompa un peu l'attente d'un de mes compagnons qui avoit dîné fort légèrement au bourg de Saint-Pierre, se réservant disoit-il, pour le souper des bons pères. Il trouva cependant, ainsi que nous, de quoi satisfaire son appétit. Eh comment d'ailleurs pourroit-on se montrer difficile dans un lieu si dénué de ressources? Tous les vivres se tirent du fond des vallées voisines. Au commencement de l'automne, on tue un certain nombre de bœufs, de vaches et de moutons qu'on sale pour l'hiver. Le bois à brûler, dont la consommation est immense, se transporte à dos de mulets par des sentiers qui ne sont guère praticables que pendant six semaines de l'année.

L'hospice bâti dans un défilé bordé de rochers, sur la limite du Valais et du

Piémont, est élevé de douze cent cinquante-sept toises au-dessus du niveau de la mer. On ne connoît point d'autre habitation à une pareille hauteur. L'hiver y dure neuf mois; souvent même il gèle au cœur de l'été ; les vents resserrés dans ce passage, y soufflent presque sans interruption, et leur violence est telle, que quelquefois ils soulèvent la neige au point d'en obscurcir l'atmosphère. Rarement on y jouit d'un ciel serein. De sombres nuages enveloppent d'ordinaire la montagne, et ne permettent d'apercevoir le couvent qu'à quelques pas de distance.

Le lendemain, malgré l'épaisseur des ténèbres que le jour naissant n'avoit pu dissiper, nous parcourûmes les bords d'un lac qui remplit une partie de la gorge. Sa profondeur, et l'éclat des neiges environnantes donnent à ses eaux une couleur noirâtre. A l'abri des rochers voisins, sur des espèces de terrasses, les religieux ont établi de petits jardins factices, tristes et stériles parterres où croissent à peine au mois d'août quelques chétifs légumes.

Nous voulûmes visiter aussi la dernière demeure des habitans de l'hospice et des voyageurs qui y terminent leurs jours. C'est un bâtiment carré, où les corps recouverts de linceuls sont rangés les uns à côté des autres. Ce mode de sépulture est horrible, il révolte l'imagination, il fait frémir la nature; mais les lieux n'en permettent point d'autre; car ici la terre ingrate et maudite, non contente de refuser à l'homme les soutiens de la vie, lui ferme encore son sein lorsqu'il a cessé d'exister.

On ne sauroit douter que les Romains n'eussent connoissance de la communication actuelle entre le Valais et l'Italie. Jupiter avoit un temple près de l'endroit qu'occupe aujourd'hui le monastère, et la montagne s'appeloit *Mons Jovis*, dont on fit par corruption mont Joux. Il paroît même, par le grand nombre d'*ex-voto* trouvés dans les ruines du temple, que ce passage étoit alors très-fréquenté, et qu'on le regardoit comme dangereux. Plusieurs médailles qu'on y a découvertes portent pour inscription *Jovi Poeno*. Ce

dernier mot a fait conjecturer à quelques savans que ce Jupiter étoit un dieu carthaginois, et qu'Annibal pénétra en Italie par le Saint-Bernard. Sans chercher à concilier sur ce fait les différens auteurs anciens et modernes qui en ont écrit, je me contenterai d'observer qu'on ne peut le rejeter comme impossible, depuis qu'on a vu, sous la conduite d'un nouvel Annibal, une armée entière, avec son artillerie, ses chevaux et ses bagages, affronter les hasards de cette audacieuse entreprise, et en sortir triomphante. Mais revenons à l'hospice.

Ce fut, dit-on, l'an 962, que saint Bernard de Menthon, issu d'une famille noble de Savoie et archidiacre d'Aost, détruisit sur la montagne le culte des faux dieux. Il y fonda un hospice qu'il gouverna pendant quarante ans, et mourut en 1008. Cette maison acquit bientôt une haute réputation, et de grands biens dans diverses contrées de l'Europe. Elle perdit successivement les derniers par la négligence et par les aliénations des prévôts

commendataires auxquels les papes en confièrent l'administration, durant le xve et le xvie siècle. En 1752, elle fut dépouillée de toutes les possessions qui lui restoient en Savoie, à la suite d'un démêlé entre le roi de Sardaigne et la république du Valais, au sujet de la nomination du prévôt. Elle ne conserve plus aujourd'hui que quelques fonds et quelques rentes en Valais et dans le canton de Berne, avec la permission de faire des quêtes dans l'intérieur de la Suisse.

Les religieux sont des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin. Le nombre n'en est point déterminé. Il est ordinairement de vingt ou trente. Dix ou douze seulement résident à l'hospice, les autres desservent des cures dépendantes de la communauté. Le supérieur a le titre de prévôt, il porte la crosse et la mitre, et reçoit ses bulles du pape, après avoir été élu par le chapitre. Il passe à Martigny le temps le plus rigoureux de l'année, et un prieur claustral gouverne la maison en son absence. La règle qu'on y suit n'est

pas très-dure. Les religieux se lèvent à cinq heures, leurs exercices de piété consistent dans la prière et la méditation, ils assistent tous les jours à la messe et à vêpres, ils disent leur bréviaire et s'occupent de leurs études dans une salle commune.

A ne les considérer que sous ce rapport, ce sont des hommes d'une vie édifiante et pure, des solitaires livrés dans le désert à la recherche de la sagesse et de la vérité, et placés sur une cime escarpée comme des êtres intermédiaires entre le ciel et la terre; mais de quelle admiration ne serons-nous pas transportés, lorsque nous verrons l'activité de leur zèle, l'énergie de leur courage et ce commerce avec leurs semblables qu'une austère vertu leur avoit fait rompre, renoué par la plus touchante et la plus sublime de toutes les vertus, la charité! Suivons ces dignes religieux dans l'exercice de leur vie hospitalière, et nous aurons une idée des sacrifices que la religion inspire, et qu'elle seule peut inspirer.

L'hospice du grand Saint-Bernard est ouvert à tous les étrangers, sans distinction d'âge, de sexe, de pays ni de croyance. Les religieux leur prodiguent tous les secours, toutes les consolations, et n'exigent d'eux aucune rétribution en récompense de leurs soins, en indemnité de leurs dépenses.

Pendant l'été, le passage de la montagne est toujours praticable et sûr; mais lorsque les neiges commencent à tomber, il devient très-dangereux. La rigueur du froid, l'épaisseur des brouillards, les tourmentes subites excitées par les vents, ne sont pas les seuls obstacles qu'on ait à craindre. A tout moment on court risque d'être englouti par les avalanches, ou précipité dans des abîmes.

On évalue à quinze ou vingt mille le nombre de ceux qui traversent chaque année le grand Saint-Bernard. Il est principalement fréquenté à l'époque des foires de la Lombardie, et lorsqu'un des côtés des Alpes éprouve une disette.

Depuis le mois de novembre jusqu'au

mois de mai, deux domestiques connus sous le nom de *maronniers* descendent tous les jours à une certaine distance de l'hospice, l'un vers le Valais, l'autre vers l'Italie. Ils se munissent de pain et de vin, et se font accompagner par de gros chiens dressés à reconnoître le chemin au milieu des neiges, et à découvrir les traces des voyageurs égarés. Quand les *maronniers* ne sont pas de retour à l'heure accoutumée, ou qu'un passager plus heureux que ses compagnons vient annoncer au couvent la nouvelle de leur détresse, les religieux armés de longs bâtons ferrés s'élancent aussitôt dans les neiges et volent à leur secours. Ils les raniment, ils les soutiennent, ils leur frayent la route en marchant devant eux, souvent même ils les portent tour à tour sur leurs épaules.

Leur intelligence et leur courage se signalent surtout dans la recherche des infortunés surpris par les avalanches. Si les victimes de ces cruelles catastrophes ne sont pas ensevelies trop profondément,

les chiens les découvrent à l'odorat ; mais l'instinct de ces animaux ne pénètre pas très-avant. Les religieux y suppléent en sondant avec de longues perches les endroits suspects. Lorsqu'ils croient sentir, à la résistance, la rencontre d'un corps humain, ils déblayent promptement la neige, et quelquefois ils ont le bonheur de rendre à la vie des infortunés près d'expirer; ils les ramènent en triomphe au couvent, et les y gardent jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait rétablis.

Telle est la mission généreuse que remplissent ces hommes presque divins, ces anges tutélaires de la souffrance et du malheur. On doit la regarder comme un bienfait signalé de la religion, et en même temps comme un de ses prodiges. La philosophie et l'humanité n'en font point de pareils. Tant de privations, tant de zèle et de dévouement pour une récompense à venir ne sont pas à leur portée.

Nous redescendîmes du grand Saint-Bernard à Martigny, d'où nous commençâmes pour la seconde fois le voyage de

Suisse. Avant d'en offrir la relation au public, j'ai voulu hasarder ce premier essai. C'est un enfant perdu que j'envoie à la découverte. Son succès m'avertira s'il doit être ou non suivi d'un autre.

FIN.

APPENDICE.

(*a*) Page 9.

Les costumes particuliers aux habitans des diverses provinces de la France se perdent de jour en jour. Il en est de même des coutumes. La moderne civilisation tend à tout niveler, à tout confondre : trop heureux si elle bornoit là ses funestes effets ! à l'exception des différences caractéristiques établies par les lois immuables de l'auteur de la nature, l'espèce humaine qui offroit un tableau si varié, si pittoresque, n'aura bientôt plus qu'une physionomie vague et uniforme. Eh que sera-ce, lorsqu'à une époque plus ou moins rapprochée de nous, les dernières barrières qui s'opposent encore à la fusion universelle venant à tomber à la fois, l'Europe entière, telle qu'une table rase et glissante, versera de toutes parts les flots de ses populations dans le

gouffre des capitales où courent se précipiter, comme vers autant de centres aimantés, les innombrables chemins de fer qui sillonnent sa surface? (1845.)

(*b*) Page 13.

La place Bellecourt est depuis longtemps sortie de ses ruines; mais les nouvelles façades sont loin de répondre à la beauté des anciennes. L'architecture en est lourde, mesquine; les attiques inachevés qui les couronnent choquent la vue par leur nudité.

Au milieu d'un terre-plein inégal, rocailleux, brûlant l'été et noyé dans des flots de poussière, s'élève la statue en bronze de Louis XIV, ouvrage du sculpteur Lemot. Sur un des côtés du piédestal on lit l'inscription suivante :

Ludovici magni
Statuam equestrem
Iniquis temporibus
Disjectam,
Civitas Lugdunensium
Regioque Rhodana
Instauraverunt.
Anno M. D. CCC. XXV.

Cette statue a du mérite ; mais pourquoi n'est-elle plus comme autrefois entourée de fontaines, de jets d'eau, de compartimens de gazon? Pourquoi le superbe groupe en bronze de Coustou n'en orne-t-il plus le piédestal? Les deux statues emblématiques de la Saône et du Rhône y faisoient un admirable contraste. D'un côté, une jeune et belle femme aux traits sereins, aux formes pleines et arrondies reposoit sur une lionne apprivoisée : c'étoit la paisible Saône. De l'autre, sous les attributs d'un fleuve, un nautonier dans la vigueur de l'âge appuyé sur sa rame, les muscles fortement prononcés, l'œil en feu, respirant la colère, comprimoit de son bras nerveux le cou d'un lion rugissant : c'étoit l'impétueux, le terrible Rhône. Dans la pensée de l'artiste comme dans la nature, la Saône et le Rhône étoient inséparables. Le sentiment des convenances exigeoit aussi qu'on rétablît intégralement la statue du grand roi ; c'est avec un respect religieux qu'il faut relever les ruines dont les barbares de la fin du XVIIIe siècle ont couvert la France. Heureux, quand par une restauration fidèle, entière et pour ainsi dire vivante, on peut rendre aux misères du temps présent la glorieuse image du passé !

Les statues de la Saône et du Rhône sauvées de la fureur populaire au commencement des troubles, par le dévouement du maire, ne revirent le jour qu'après le rétablissement de l'ordre dans la cité. Reléguées depuis ce temps aux deux extrémités du

sombre vestibule de l'hôtel de ville, elles attirent encore les regards, mais le bel effet qui naissoit de leur contraste est totalement perdu.

La place Bellecour, dominée au nord-ouest par la colline et par l'église pittoresque de Fourvières seroit, malgré son irrégularité, une des plus belles de l'Europe, si les bâtimens construits sur les côtés longs de son parallélogramme présentoient, ainsi que ceux des petits côtés, des façades uniformes. Soit que tel n'ait pas été le plan primitif, soit que des motifs d'économie en aient rendu l'exécution impossible, il est probable qu'on ne remédiera jamais à ce défaut d'ensemble. L'autorité municipale de Lyon devroit du moins veiller avec plus de soin à l'entretien et à la propreté de sa principale place. Les allées de Bellecourt dépérissent, sans qu'on songe à réparer les vides nombreux qu'y a faits le temps. Une grossière assise de pierres brutes, haute à peine d'un pied, forme le seul entourage de cette promenade dont deux ignobles baraques, l'une servant de café, l'autre de corps de garde, déshonorent les abords. L'immense terre-plein décoré de la statue de Louis XIV est entièrement nu, et bordé de ruisseaux sans pente où croupit une eau fétide. (1845.)

(c) Page 14.

Après la prise de Lyon et les horribles massacres qui signalèrent l'entrée des proconsuls révolutionnaires dans ses murs, la convention nationale, par un décret aussi dérisoire que barbare, changea l'antique nom de cette ville infortunée en celui de *ville sans nom*, ou de *commune affranchie!* et voilà l'époque encore prônée de nos jours par quelques cerveaux en délire, partisans fanatiques du régime populaire! voilà l'assemblée à laquelle nous avons entendu donner publiquement à la tribune des représentans de la France, l'étrange qualification d'auguste! Oui, un membre de la chambre des députés (sans doute dans un moment de vertige), a eu l'insigne malheur d'appeler ainsi cette convention régicide dont le joug sanglant a reçu et conservera éternellement le nom de règne de la terreur.

J'engage ceux qui connoissent mal ou qui seroient tentés de regretter ces jours déplorables de notre histoire, à lire *les Souvenirs de la terreur*, ouvrage plein d'intérêt et de talent publié depuis peu par M. Georges Duval (1845).

(*d*) Page 35.

Les débris du médaillier attenant autrefois à la bibliothèque publique de Lyon ont été réunis place des Terreaux, dans l'ancienne abbaye de Saint-Pierre, aujourd'hui le palais du commerce et des arts. Ce vaste établissement composé de quatre corps de bâtimens contient deux salles de statues, une galerie de tableaux, un riche cabinet d'antiques et de médailles. Je remarquai dans ce dernier deux magnifiques mosaïques dont l'une, d'une conservation parfaite, représente un cirque et une course de chars, les célèbres tables de bronze, dites *Claudiennes*, plusieurs charmantes statuettes de muses et de divinités païennes, enfin l'écrin d'une dame romaine, précieuse découverte due aux frères de la doctrine chrétienne, qui en ont fait l'abandon à la ville, moyennant une modique somme d'argent et quelques tableaux d'église.

Le docteur Comarmond, conservateur des musées archéologiques de Lyon, et possesseur lui-même d'un fort beau cabinet, a consacré au récit de la découverte et à la description de cet écrin un mémoire intéressant orné de planches, où sont gravées au burin les diverses pièces qui le composent (1845).

(*e*) Page 36.

Croira-t-on que cette exclamation si naturelle, que ce cri, pour ainsi dire involontaire, échappé d'une âme profondément émue, trouvèrent dans un journal du temps non-seulement un critique, mais encore un dénonciateur? Voici comme s'exprima à ce sujet le publiciste du 15 janvier 1807 :

« L'auteur a pensé cela, je le veux croire; mais je parierois bien qu'il ne l'a point proféré tout haut, en un mot qu'il n'a point fait d'exclamation. *S'il s'est réellement écrié, je souhaite pour lui qu'il se soit assuré auparavant que personne ne l'entendoit.* »

L'article n'est point signé, j'ignore le nom du critique. S'il vit encore, je souhaite pour son honneur que personne ne le devine (1845).

(*f*) Page 40.

La montée de la grotte regardée justement à cette époque (1670) comme une des merveilles de l'art, ne seroit plus aujourd'hui qu'un jeu d'enfant

pour nos habiles ingénieurs. Qu'est-ce en effet qu'une percée de trois cents toises à travers le roc vif, au prix du gigantesque *tunnel* construit à Londres sous la Tamise par notre compatriote Brunel, et de tant d'autres *tunnels* pratiqués dans des terrains sablonneux et mobiles ? Il faut l'avouer, nos pères du XVIIe siècle, nos illustres maîtres dans les belles-lettres, dans les beaux-arts, dans toutes les nobles productions du cœur et de l'esprit humain, s'ils revenoient au monde en ce siècle matériel se verroient, sous quelques rapports, surpassés par leurs tristes descendans. Disons-le pourtant avec orgueil, le siècle de Louis XIV, auquel il semble que rien n'ait manqué pour justifier le titre de grand que lui a donné l'Europe entière, a eu aussi sa part de gloire dans les arts mécaniques, témoin le magnifique canal de Languedoc dont il sera parlé plus loin en détail (1845).

(*g*) Page 53.

S'il est vrai de dire que les accidens sont fort rares sur le lac du Bourget, on ne sauroit nier qu'on n'y coure quelquefois d'assez grands dangers. Le 9 juillet 1822, me trouvant aux bains d'Aix, en Savoie, je fis avec quelques personnes la partie d'aller visiter

l'abbaye d'Hautecombe, située de l'autre côté du lac, et le castel pittoresque de Châtillon assis sur un roc à l'une de ses extrémités. Le temps incertain au moment de notre départ, se soutint pendant la première moitié de la journée; mais le soir à notre retour, le ciel se couvrit tout à coup de sombres nuages; un vent impétueux s'éleva; en peu d'instans notre frêle nacelle dénuée de quille, comme l'étoient à cette époque toutes celles des lacs de Suisse, devint le jouet des vagues furieuses qui, tantôt la lançoient sur leurs cimes blanchissantes d'écume, tantôt par un violent refoulement, menaçoient de l'engloutir dans les abîmes entr'ouverts. Au plus fort de la tempête, notre vieux batelier perdit l'équilibre et laissa échapper les rames de ses mains débiles. En ce moment un débris de lame vint en glissant sur nos épaules mouiller le fond de la barque. Le vent contraire qui souffloit avec impétuosité dans la longueur du lac, ne nous permettoit pas de louvoyer pour essayer de gagner un des bords. Il fallut nous abandonner à la Providence et attendre d'elle uniquement notre salut; car tous les efforts humains étoient désormais superflus. Enfin après une heure d'angoisses, la tourmente s'apaisa, et nous réussîmes à prendre terre. Une partie de la population d'Aix venue à notre rencontre, nous attendoit sur le rivage et nous accueillit avec de vifs témoignages d'intérêt. (1822.)

(*h*) Page 84.

Buonaparte, Premier Consul, répara plus tard les iniquités du Directoire et rendit au pape Pie VII les restes de son illustre prédécesseur. Vers la fin de l'année 1811, le cardinal Spina consacra dans le chœur de la cathédrale de Valence le modeste monument qu'on y voit aujourd'hui. C'est un cénotaphe orné de bas-reliefs, figurant d'un côté la Religion et l'Espérance, de l'autre le Pape Pie VI, revêtu de ses habits pontificaux. Son buste en marbre blanc, ouvrage du célèbre Canova, couronne le cénotaphe qui renferme seulement le cœur et les entrailles du Pontife. On y lit l'inscription suivante :

Sancta Pii redeunt
Præcordia Gallis.
Roma tenet corpus.
Nomen ubique sonat.
Valente obiit, 29 aug. an. 1799.

Il n'existe à Valence aucun reste d'antiquités. Les curieux qui tiennent à tout voir, vont visiter sur une petite place derrière la cathédrale le tombeau de la famille de Mistral, bâtiment carré de forme régulière, flanqué aux quatre angles de co-

lonnes d'ordre corinthien à demi engagées. Les deux faces exposées au levant et au couchant sont percées chacune d'une grande fenêtre en arcades. On descend dans le caveau par une porte ouverte du côté du nord. Les massifs des façades sont vermiculés, couverts d'arabesques et d'animaux fantastiques. La corniche, d'un riche travail, porte les armoiries de la famille de Mistral. Ce monument qui ne se recommande que par les détails est d'une construction massive. La couleur grise de la pierre fait un effet désagréable à l'œil, et empêche que les ornemens sculptés à la surface ne se détachent nettement du fond.

On peut donner encore un coup d'œil à une maison du xve siècle qui présente sur une rue étroite sa façade bizarrement chargée de figures en ronde bosse entourée de légendes en caractères gothiques, de plusieurs statues et de quatre énormes têtes symboliques des quatre vents. Le temps et la main des hommes ont fort endommagé ces sculptures beaucoup plus grotesques que curieuses. Cette maison, d'une origine inconnue, ne peut sous aucun rapport être comparée à celle de Jacques Cœur à Bourges, qui joint à l'élégance du style le mérite de l'intérêt historique.

Valence a une assez jolie salle de spectacle, et communique au bourg de Saint-Perey par un beau pont suspendu sur le Rhône. (1845.)

(i) Page 92.

Il ne faut pas dédaigner les petits présens. Celui-ci mérite d'autant moins d'être passé sous silence, que c'est en résumé le seul dont la révolution, toujours si riche en promesses mensongères, ait gratifié depuis soixante ans la France.

En effet, la mémorable époque de l'Empire, l'immense série de triomphes qui illustrèrent alors les armes françoises et ajoutèrent un si grand éclat à nos fastes militaires, ne sont plus aujourd'hui pour nous qu'un glorieux et stérile souvenir. L'étoile resplendissante de Napoléon fut semblable à ces météores enflammés qui embrasent un moment l'horizon de leurs feux, puis pâlissent et sans laisser de traces s'éteignent dans une nuit profonde. Quelque enthousiasme que puisse inspirer aux contemporains le génie guerrier de ce grand capitaine, la postérité, juste dispensatrice de l'éloge et du blâme, ne verra dans l'insatiable ambition, dans les trophées même de Napoléon qu'une calamité publique. Elle dira qu'après avoir rempli vingt ans le monde du bruit de ses exploits, asservi des peuples belliqueux, renversé de vieux trônes et placé sur le front de ses frères et de ses lieutenans (monarques

improvisés), des couronnes usurpées, vaincu lui-même à son tour, il laissa deux fois la France envahie de toutes parts, et occupée par les armées combinées de l'Europe entière [1].

Mais à cet immense désastre étoit réservée la plus heureuse, la plus inespérée des réparations. L'antique dynastie de nos rois rappelée par la clémence du ciel du sein de l'exil, vint se jeter entre la patrie aux abois et l'étranger tout-puissant. Grâce à elle, la France couverte du principe sacré de la légitimité comme d'une égide, conserva l'intégrité de son territoire; car on n'en sauroit douter, si les souverains alliés qui avoient tant de cruelles défaites, tant d'affronts sanglans à venger, usèrent avec une modération inouïe des droits de la victoire, c'est à l'auguste influence des princes de la branche aînée des Bourbons que nous en sommes redevables. Ils méritoient, ils obtinrent des concessions personnelles. Les monarques de l'Europe se montrèrent magnanimes, parce qu'ils voyoient dans la Restauration le rétablissement de l'ordre social, le gage de la réconciliation générale et de la paix du monde. Hélas! pourquoi faut-il qu'il n'en ait pas été ainsi?

Un an ne s'étoit pas écoulé, déjà la catastrophe du 20 mars replongeoit la France dans un nouvel

[1] On n'envisage ici Napoléon qu'à titre de conquérant. Comme restaurateur de l'ordre en France, comme homme d'État, comme législateur, il jouira d'une renommée éternelle.

abîme. La Providence daigna l'en tirer encore ; mais son intervention ne fut pas, comme la première, une œuvre toute gratuite de miséricorde. Il en coûta au pays d'affreux malheurs, et à plus d'une famille des larmes amères. Enfin les blessures se cicatrisèrent. L'exemple d'une sévère économie donné du haut du trône, de généreux sacrifices aidèrent l'État à se libérer du poids énorme de la dette qu'avoit fait peser sur lui la seconde invasion. Bientôt la confiance se rétablit ; avec elle refleurirent le commerce et l'industrie ; le crédit public se fonda ; la situation prospère des finances permit plus tard de réparer une grande iniquité. Une classe nombreuse de François, l'élite de la nation, entraînée aux commencemens de la révolution hors du sol natal par un sentiment d'honneur impolitique, peut-être, mais à coup sûr aussi noble que désintéressé, avoit été dépouillée de son patrimoine. Le monarque légitime remonté sur son trône sentit qu'il étoit d'une justice rigoureuse de faire participer, autant que possible, les émigrés au bénéfice du principe en vertu duquel lui-même avoit recouvré sa couronne. Une indemnité leur fut accordée, foible dédommagement sans doute de l'étendue de leurs pertes, mais qui rendit du moins à ces victimes de la fidélité des moyens d'existence dont beaucoup étoient privées. Cette mesure, à la fois équitable et sage, étouffa dans les cœurs les germes d'inimitié et rapprocha tous les

membres de la grande famille. Heureuse et libre au dedans, la France ne compta que des alliés dans le monde. Sa politique affranchie de tout lien servile put être et fut en effet forte, indépendante, généreuse.

En 1822, une révolution populaire (la plus terrible des révolutions), éclata en Espagne. La famille royale tombée au pouvoir des Cortès, étoit captive dans Madrid. Il falloit se hâter d'éteindre un incendie qui menaçoit d'embraser de nouveau l'Europe. La couronne de France y avoit un intérêt particulier. L'ouvrage du grand Roi étoit attaqué. A elle appartenoit le droit de le défendre. Elle comprit sa noble mission. Malgré le mauvais vouloir de plusieurs cabinets, elle n'hésita point à la remplir. Elle annonça dignement cette résolution. *Cent mille François et un Fils de France vont passer les Pyrénées.* Au son magique de ces royales paroles, les troupes s'ébranlèrent sous les ordres de Monseigneur le Duc d'Angoulême, on passa la Bidassoa. Le drapeau tricolore arboré sur ses rives par une poignée de factieux fut le premier, fut à vrai dire le seul ennemi que nous eûmes à combattre. Après cette misérable échauffourée dont un coup de canon fit raison, aucun obstacle sérieux n'arrêta notre marche rapide. Appelé à l'honneur de faire cette campagne, j'ai été témoin des acclamations, des transports de joie qu'excita parmi les populations

Espagnoles le passage de l'armée libératrice. La guerre d'Espagne, texte favori des déclamations du parti libéral, fut assurément l'œuvre d'une ferme et prévoyante politique. Elle réprima partout les tentatives révolutionnaires, elle resserra entre la France et la Péninsule le pacte de famille, elle fit connoître à la jeune armée les princes de la maison de Bourbon qu'une absence de plus de vingt années lui avoit rendus comme étrangers, et ramena sous l'antique drapeau des lis la victoire, sa compagne favorite pendant tant de siècles.

La Restauration ne se bornoit pas à relever l'éclat de nos armes sur le continent. Notre pavillon qui, pendant la durée de la République et de l'Empire n'avoit essuyé que des revers, recommença à se montrer triomphant sur les mers. A Navarin, il remporta, de concert avec les pavillons de l'Angleterre et de la Russie, une victoire signalée. Mais l'avenir lui gardoit une plus grande, une immortelle gloire. Les décrets du destin viennent de s'accomplir. J'entends le bruit du canon dont la voix tonnante annonce qu'Alger, le redoutable fléau de la chrétienté, est tombé sous les efforts réunis de notre flotte et de notre vaillante armée, et que sur ses remparts jusqu'à ce jour inexpugnables, le drapeau de saint Louis et de Henri IV a remplacé l'étendard du prophète. Honneur et reconnoissance à la Restauration! elle ne pouvoit faire à la France

un plus magnifique présent. La prise d'Alger n'est pas seulement une éclatante réparation de l'atteinte portée à la dignité nationale dans la personne de notre consul, elle sera encore une conquête féconde en heureux résultats pour le pays. Il est impossible en ce premier moment d'embrasser dans leur ensemble les conséquences futures de ce grand événement. Ah! puisse-t-il dès à présent redoubler dans tous les cœurs les sentimens d'amour et de fidélité pour notre auguste Souverain! Puisse-t-il, en ralliant autour de sa personne sacrée tous les François animés d'un véritable patriotisme, affermir à jamais la couronne sur sa tête et sur celle de ses descendans! S'il plaît au ciel de déjouer les trames criminelles des ambitieux et les noirs complots des anarchistes, on ne peut assigner de bornes à la gloire, ni à la prospérité de la France. (1830.)

N. B. Ce morceau a été écrit bien peu de temps avant la révolution de juillet, origine fatale de tous les malheurs de la France depuis cette époque. Je le donne ici sans y rien ajouter, et sans y rien changer. (1849.)

(*k*) Page 92.

L'église des Cordeliers a été démolie au commencement de la première révolution. On bâtit en ce

moment sur le terrain qu'elle occupoit une maison d'asile pour les enfans orphelins de la ville. Un petit jardin recouvre l'emplacement de l'ancienne nef, et dans un coin de ce jardin, au lieu même où l'on assure qu'étoit autrefois le tombeau de la belle Laure, s'élève un modeste cippe que lui érigea en 1823 un Anglois passant par Avignon; il y fit graver ses noms et les vers gracieux composés pour elle par François Ier. Tout auprès est un autre monument non moins mesquin, celui du chevalier Folard, savant commentateur de Polybe. (1845.)

(*l*) Page 93.

La démolition d'une dépendance du palais des papes, commencée en 1804, n'a point été continuée. Le palais subsiste encore dans son entier, du moins extérieurement. Quant à l'intérieur, il ne conserve plus rien qui rappelle son ancienne splendeur. Les salles armoriées, les peintures de la renaissance, tous les ornemens que les arts y avoient prodigués dans le cours de plusieurs siècles ont disparu. Des casernes, de vastes solitudes, de sombres passages, des prisons, voilà ce qu'on y voit aujourd'hui.

On croit généralement que les prisonniers égorgés par le féroce Jourdan *coupe-tête* et par sa horde

assassine ont été précipités dans la glacière du palais des papes. C'est une erreur que j'avois adoptée sans examen et que je tiens à rectifier. La glacière devenue à tort si tristement célèbre, existoit bien en effet, mais dans le jardin du palais, et elle n'a point eu cette horrible destination. Les cadavres des infortunés prisonniers furent jetés d'une des fenêtres du palais, dans des espaces vides formés par une muraille extérieure construite parallèlement et à quelques pieds de distance d'une partie de l'édifice, pour en masquer l'irrégularité du côté du nord.

Je tiens ces détails de M. le marquis de Rochegude, mon parent et mon ami, dont le père a été l'une des premières et des plus honorables victimes de la révolution, dans le comtat.

Je ne quitterai pas Avignon sans réparer une omission que j'ai faite lors de mon passage dans cette ville en 1804. Je négligeai alors de voir son hôpital militaire des Invalides qui méritoit pourtant bien d'être visité. Je l'ai vu en 1845; et dernièrement, comme je m'occupois à rédiger cet article, M. Lajard, intendant militaire des Invalides de Paris, a eu l'obligeance de me donner les intéressans détails qu'on va lire :

« L'établissement affecté à Avignon aux militaires invalides est la succursale de l'hôtel des Invalides de Paris. Un arrêté des consuls de la République,

du 7 fructidor an VIII (août 1800), en avait précédemment ordonné la fondation. Sa création par Bonaparte remonte à 1801. Il a existé, antérieurement à cette époque, plusieurs autres succursales qui ont été successivement supprimées. Celle d'Avignon est la seule qui ait été maintenue.

« Elle est établie dans les anciens couvents de Saint-Louis et des Célestins, qui peuvent recevoir sept à huit cents hommes, nombre qui n'est pas atteint. Le budget annuel ne permet pas de dépasser l'effectif de six cents invalides ; cet effectif ne s'élève dans ce moment qu'à cinq cent trente-cinq.

« La succursale d'Avignon a été commandée jusqu'à la fin d'avril 1849 par un officier général ; aujourd'hui elle ne l'est plus que par un colonel placé sous le commandement supérieur du gouverneur des Invalides résidant à l'hôtel de Paris. La gestion des services administratifs, qui jusqu'au 1er octobre 1848 étaient faits par une entreprise, est actuellement confiée à un officier d'administration sous le contrôle d'un sous-intendant militaire. Les fournitures des principales denrées, pain, viande et vin, sont l'objet d'adjudications publiques annuelles.

« La succursale d'Avignon est destinée, comme l'hôtel de Paris, à recevoir les militaires, officiers, sous-officiers et soldats, en possession d'une pension de retraite qui demandent à y entrer, et dont les droits à y être admis résultent de la gravité de leurs

blessures, de leur grand âge, ou enfin pour ceux qui sont incapables de travailler, de l'insuffisance de la quotité de leur pension.

« Les droits à l'admission se basent principalement sur la gravité des blessures ou des infirmités. Il y a trois catégories :

« 1° Les amputés et les aveugles;

« 2° Ceux qui ont des blessures équivalentes à la perte d'un membre;

« 3° Ceux qui ont au moins trente ans de service et soixante ans d'âge.

« La pension cesse d'être payée dès le jour où celui qui en jouissait est admis aux Invalides de Paris ou d'Avignon. Par compensation, une fois admis, le militaire invalide est logé, habillé, chauffé et *bien nourri* par les soins de l'administration de l'hôtel ou de sa succursale. Ceux que des maladies ou leurs infirmités obligent à entrer à l'infirmerie, y sont parfaitement soignés par des officiers de santé militaires choisis parmi les plus expérimentés, et par de respectables sœurs aidées d'un nombre suffisant d'infirmiers.

« Il est alloué à chaque soldat invalide 2 francs par mois, à titre de solde de menus besoins. Cette solde s'augmente d'un franc par grade jusqu'aux lieutenants inclus, qui reçoivent 8 francs, les capitaines 10 francs, les chefs de bataillon 20 francs, les lieutenants-colonels 24 francs, les colonels 30 francs.

« Les invalides qui sont mariés et auxquels il n'est pas permis d'avoir leurs familles avec eux, peuvent prendre leurs vivres en nature, soit par jour demi-kilogramme de viande, trois quarts de kilogramme de pain blanc, et quatre-vingt-treize centilitres de vin.

« Ceux qui sont très-âgés ou très-infirmes sont placés, sous la dénomination de *moinelais,* dans une division spéciale, où ils reçoivent de la part des servants des soins particuliers. Ceux qui parmi ces *moinelais* sont aveugles ou tout à fait impotents, ont droit à une indemnité mensuelle fixée pour les uns à 6 francs, pour les autres à 3 francs, et connue sous la dénomination de *manicrocs* (mains crochues). Cette indemnité est destinée à leur fournir les moyens de se faire servir.

« Enfin les militaires invalides qu'une industrie quelconque appelle hors de l'hôtel, obtiennent des permissions renouvelées de quatre en quatre mois. Pendant ce temps ils ont droit à la solde de menus besoins, à l'habillement de petit équipement, au linge, et à 50 centimes par jour pour nourriture. Il en est de même pour ceux qui obtiennent des congés limités. »

Entre les anciens couvens de Saint-Louis et des Célestins, formant aujourd'hui la succursale des Invalides d'Avignon, s'étend un vaste terrain planté

de vieux ormes et de platanes, et divisé en plusieurs compartimens de gazon. Ce jardin, à l'usage des invalides, est aussi ouvert au public. Le long de la muraille qui l'enclôt du côté du nord, règne une allée de peupliers d'Italie, dite avenue des Pyramides. La muraille badigeonnée en jaune, présente une suite d'encadremens blanchis dans lesquels sont inscrites, par ordre de date, les principales victoires et conquêtes des François depuis 1792 jusqu'en 1844, avec les noms des généraux commandans, les quantièmes des siéges, des combats et des batailles. Un de ces encadremens teint en noir et plus grand que les autres, est consacré à la mémoire de M. le duc d'Orléans. On y lit, après ses noms, titres et qualités, le récit abrégé de la catastrophe qui termina ses jours en 1842, des vers faits en son honneur par un invalide, puis une touchante allusion aux regrets qu'excita jadis dans Rome la mort prématurée du jeune Marcellus, suivie de ces mots en gros caractères,

Sic d'Orléans.

Telle est la succursale des Invalides d'Avignon, fondée par Buonaparte, peu de temps après son retour de l'expédition d'Égypte, et principalement destinée aux soldats atteints du fer et du feu des mameluks, ou aveuglés par la réverbération des sables brûlans du désert. Elle remplit toutes les conditions désirables dans un établissement de ce genre,

un vaste local en deux bâtimens que réunit un superbe jardin, un air sain, un climat favorisé du ciel, une bonne et sage administration.

Toutefois, je l'avouerai, une chose y manque pour moi. Ce sont les souvenirs du passé; c'est, si j'ose m'exprimer ainsi, cette odeur du grand siècle qui vous saisit dès l'entrée de l'hôtel monumental construit par Louis XIV à Paris.

La succursale des Invalides d'Avignon doit plaire particulièrement à ceux pour qui l'histoire de France ne commence qu'à dater de la révolution de 1789, qui ne connoissent d'autres faits d'armes que les faits d'armes contemporains, d'autre drapeau que le drapeau tricolore. Loin de moi la pensée de faire la moindre injure au moderne étendard des François; il a reçu de la victoire un lustre trop éclatant. Mais qu'on n'insulte pas non plus, comme on le fait trop souvent, à l'antique bannière de la France, si longtemps rayonnante de gloire. L'un et l'autre sont dignes de rallier les braves; on peut très-bien les confondre dans une même pensée d'honneur, dans un même sentiment d'orgueil national. Si le drapeau tricolore est maintenant le drapeau légal, si tous les citoyens lui doivent à ce titre respect et obéissance, il ne faut pas oublier que le drapeau blanc a été pendant des siècles le drapeau de la France. Il ne faut pas oublier qu'après une éclipse de vingt-cinq ans, nous l'avons vu reparoître naguère, et briller pen-

dant seize ans d'un nouvel éclat. Qui sait ce que lui garde l'avenir? Qui sait ce que Dieu veut? Quoi qu'il arrive, il n'a jamais fait, il ne peut jamais faire honte à la France.

Il est un autre drapeau qu'une horde de scélérats vomie de tous les pays de l'Europe, de fanatiques adorateurs des Robespierre et des Marat, voudroit relever sur des monceaux de ruines et de cadavres... le drapeau rouge! Guerre à mort au hideux et sanglant emblème de la terreur! Que tous les honnêtes gens oubliant les nuances d'opinions qui peuvent les diviser encore, obéissent à une loi suprême, le salut de la patrie. Que tous les gens de cœur serrent leurs rangs pour combattre l'hydre de l'anarchie, et repousser loin de notre belle France la barbarie du moyen âge dans laquelle les implacables ennemis de l'ordre social brûlent de la replonger.

(*m*) Page 106.

Malgré cette juste critique, le jardin de la Fontaine n'en est pas moins un des plus beaux qu'il y ait en France. La fraîcheur de ses ombrages, l'abondance de ses eaux, l'éclat de ses fleurs méridionales en font un lieu plein d'attraits. On ne trouve dans

nul autre, comme dans celui-ci, l'admirable contraste des vénérables ruines de l'antiquité mêlées aux brillantes décorations du goût moderne.

Pendant le court séjour que je fis à Nîmes en 1845, je revis ce jardin. Ayant achevé mes courses matinales, je pris un livre, et j'allai m'y asseoir à l'ombre, en attendant que l'ardeur brûlante du midi fût apaisée. J'y retournai le soir. C'étoit un jour de fête; une partie de la population de la ville et des campagnes voisines y étoit réunie, et offroit un coup d'œil aussi agréable que varié. Sous les allées éclairées par la vive lumière du gaz, se promenoient beaucoup de femmes élégamment parées; des groupes de villageois et de villageoises, épars çà et là, se livroient à divers jeux; l'air retentissoit des sons harmonieux des instrumens de la danse et des fanfares de la musique militaire. Les rafraîchissemens de toute espèce circuloient dans les rangs pressés de la foule.

Il me sembloit assister à une scène espagnole. Je me croyois transporté à l'année 1823, dans la belle promenade du Prado, à Madrid. Je revoyois en imagination ces jolies *señoritas* aux yeux noirs, à la démarche cadencée, si piquantes sous la mantille, ces *hidalgos* marchant d'un pas grave, fièrement drapés dans leurs manteaux, sans oublier les *aguadores* portant, dans de petits seaux, du lait et des rafraîchissemens glacés en criant d'une voix aiguë : *agua*

fria! agua fria! Ces souvenirs me procurèrent un moment de bien vive jouissance.

Dans un coin écarté du jardin, non loin des ruines du temple de Diane, de jeunes filles avec l'heureuse ignorance de leur âge, dansoient des rondes sur le gazon, sans savoir que jadis, sous les voûtes de ce temple formidable, des victimes humaines avoient, dit-on, arrosé de leur sang l'autel de la déesse.

Au fond du tableau, sur le sommet d'une haute colline, l'immense Tourmagne élevant sa tête du sein d'un vert bocage, apparoissoit comme un géant aux pâles rayons de la lune.

Je trouvai la ville de Nîmes embellie depuis mon premier voyage, de plusieurs édifices remarquables, parmi lesquels le Palais de justice, sur le boulevard de l'Esplanade, tient le premier rang. Je citerai encore l'église de Saint-Pierre, distinguée par l'élégance de son clocher.

Les monumens publics qu'une coupable incurie avoit abandonnés trop longtemps à de honteuses dégradations, jouissent maintenant de la protection que tous les peuples civilisés doivent aux chefs-d'œuvre des arts. On a débarrassé l'amphithéâtre de l'amas de maisons qui l'encombroient intérieurement. Le sol sur lequel il repose est tout à fait déblayé, de sorte qu'on peut en embrasser d'un coup d'œil la masse colossale. Des grilles de fer défendent l'entrée des arcades inférieures. Les arènes de Nîmes

rendues à leur ancienne destination, servent aujourd'hui de théâtre dans les spectacles de lutteurs et dans les combats de taureaux, genres de divertissemens pour lesquels les Nîmois ont un grand goût.

Les abords de la Maison carrée ne présentent plus le cloaque infect qui excitoit à si juste titre l'indignation de l'auteur du *Voyage dans les départemens du midi de la France*. Une petite enceinte entourée d'une grille en fer isole ce précieux monument, et met son élégante architecture à l'abri de toute atteinte. C'est en 1822, sous le règne de Louis XVIII, qu'ont été faits ces travaux conservateurs, comme l'indique l'inscription suivante gravée sur une des faces de l'édifice :

Regis munificentia
Civium aere votivo.
1822.

(*n*) Page 114.

La place du Peyrou n'offroit, quand je la vis en 1804, qu'un immense carré nu. Elle est redevenue ce qu'elle étoit avant la première révolution, une magnifique promenade. Quatre belles rangées d'arbres formant berceau règnent le long de ses quatre

faces. L'intérieur est divisé en autant de compartimens de gazon, bordés de plates-bandes garnies d'arbustes et de fleurs, et entourées de grilles en fer. On a replacé au milieu la statue équestre en bronze de Louis XIV, dans sa jeunesse.

On monte à la place du Peyrou située en face de la porte du même nom, par un large perron. Elle domine sur une autre promenade qui en fait partie, sans communiquer avec elle, et où l'on entre par une grille en fer d'un très-beau travail.

(o) (p) Page 116.

En dépit des plaintes éloquentes du chantre des *Nuits*, ce refus de sépulture dont il accuse si amèrement les habitans de la ville de Montpellier, et la nécessité où il fut d'inhumer lui-même furtivement pendant la nuit sa chère Narcissa, sont aujourd'hui l'objet de plus d'un doute.

Je voulus revoir en 1845 le caveau qui passe pour renfermer les cendres de cette jeune fille. Je le cherchai en vain dans l'allée solitaire de cyprès où je l'avois vu autrefois. Les cyprès mêmes ont disparu et sont remplacés par d'autres arbres. Apercevant un jeune étudiant qui se promenoit un livre

à la main, je l'abordai et lui demandai si le caveau de Narcissa n'existoit plus? « Il existe toujours, me répondit-il; mais, par suite de divers changemens, il est maintenant enclavé dans des bosquets entourés de treillages et ouverts tous les jours au public, le dimanche excepté (or ce jour se trouvait par hasard être un dimanche). Au reste, ajouta-t-il, on sait maintenant que le récit du poëte est une pure fiction; que Narcissa, fille adoptive du docteur Young, fiancée au colonel Lee, a été inhumée à Lyon dans un terrain consacré, appartenant à l'hôpital de cette ville qui jouissoit du privilége d'y faire des concessions. On peut y voir encore sa tombe avec son inscription, et lire sur le registre de l'hôpital de la ville l'acte de vente du terrain, faite au docteur Young moyennant le prix de sept cents livres tournois. »

Je demandai au jeune étudiant à quelle source il avoit puisé ces détails, tout nouveaux pour moi. Il les avoit lus, me dit-il, dans un livre dont le titre lui étoit échappé, mais qu'il croyoit être un livre de voyage.

Faut-il ajouter foi à cette version? je l'ignore; je me borne à la rapporter, sans prétendre la garantir en rien.

(*p*) (*q*) Page 138.

On mettoit autrefois quatre jours entiers pour se rendre d'Agde à Toulouse, par le canal de Languedoc. Il falloit passer trois nuits dans de détestables auberges. Les coches qui transportoient les voyageurs étoient dépourvus de toutes commodités, de tout agrément. De mauvaises banquettes en bois garnissoient l'intérieur éclairé par deux fenêtres ouvrant dans le milieu, et percé d'une porte à chaque extrémité. Une échelle extérieure conduisoit sur le pont, sans galerie, formé de planches disposées en dos d'âne. L'hiver on n'avoit pour se garantir du froid qu'un réchaud garni de braise, qui portoit à la tête et répandoit souvent une odeur désagréable.

On navigue aujourd'hui sur le canal de Languedoc dans de meilleurs bateaux, et en moins de tems.

(*r*) Page 139.

Diverses circonstances m'ont ramené quatre fois depuis dans les Pyrénées. J'ai parcouru en tout sens,

j'ai admiré sous toutes leurs formes ces belles montagnes, moins élevées, moins riches peut-être que les Alpes en scènes majestueuses, en contrastes sublimes, mais que quelques personnes préfèrent pour la limpidité de leurs eaux, pour la fraîcheur de leur verdure, surtout pour la douceur de la température et l'éclat d'un ciel presque toujours pur et serein.

J'y fis en 1839 mon cinquième et, selon toute apparence, mon dernier voyage. Cette pensée mélancolique, souvent présente à mon esprit, m'inspira la pièce de vers suivante :

MES ADIEUX AUX PYRÉNÉES.

O monts voisins des cieux ! ô belles Pyrénées !
Vous que je visitai dès mes jeunes années,
Et qu'avec des transports aussi vifs qu'autrefois
Je salue aujourd'hui pour la cinquième fois,
Rochers aux fronts blanchis, aux formes fantastiques,
Cascades, verts gazons, torrens, cirques magiques,
Séculaires forêts, chaos prodigieux,
Admirables tableaux, recevez mes adieux !
Non, je ne viendrai plus, ô montagnes si chères,
Recourir aux bienfaits de vos eaux salutaires.
Je ne gravirai plus vos rapides sommets ;
C'en est fait, recevez mes adieux pour jamais !
Vous avez vu passer sous vos têtes altières
Trois âges de ma vie, hélas ! les plus prospères.
O que de souvenirs d'ineffable douceur,
En foule à votre aspect, revivent dans mon cœur !

Enfant, je me jouois sur vos pentes fleuries;
Jeune homme, au tems heureux des tendres rêveries,
J'explorois vos déserts, je suivois au hasard
Les informes sentiers du pâtre montagnard;
J'aimois à m'égarer dans vos gorges profondes;
Je me plaisois au bruit de vos eaux vagabondes;
Vos échos endormis s'éveilloient à ma voix.
Tantôt je poursuivois les agiles chamois;
Tantôt parmi les rangs d'une troupe joyeuse,
J'allois, en cavalcade et bruyante et nombreuse,
De quelque site au loin contempler la grandeur.
Un jour, près d'un glacier, Dieu quel fut mon bonheur!
Je retins, je sauvai d'une main protectrice
La beauté chancelante au bord d'un précipice.
A son cri douloureux, je m'élançai soudain,
Je dérobai sa proie à l'abîme inhumain.
Six lustres écoulés (j'ose à peine le croire),
N'ont pu vous effacer encor de ma mémoire,
Enivrant souvenir, oui vous serez toujours
En tous lieux, en tout tems le charme de mes jours.
Deux fois depuis, Eau-Bonne, à ta source de vie
Je conduisis les pas d'une épouse chérie.
Aujourd'hui je vous offre, ô monts voisins des cieux,
Et mon dernier hommage et mes derniers adieux!
Je n'irai pas, suivant une ardeur téméraire,
Heurter d'un pied débile à votre sanctuaire.
Le poëte l'a dit : au coursier vieillissant
Hâtez-vous d'enlever le harnois trop pesant.
Moi, je n'ai point encor bronché dans la carrière,
Et sans honte je puis regarder en arrière.
Mais si, docile aux lois de l'austère raison,
Je renonce à des goûts bientôt hors de saison,

Je veux, je veux du moins, ravissans paysages,
Emporter avec moi vos vivantes images;
Je veux, pour les marquer d'ineffaçables traits,
Consacrer dans ces vers vos noms et mes regrets.
Cauterets, roi des eaux, centre des promenades,
Tu vantes ton beau parc, tes nombreuses cascades,
Ton lac glacé de Gaube, et ces pics menaçans
Qui du fier Vignemale ennoblissent les flancs.
En dix bassins divers ta naïade féconde
Épanche abondamment les trésors de son onde.
Je ne t'oublierai pas, Bagnère de Luchon,
Ni toi, gente cité, sa rivale de nom,
Bagnère de Bigorre où, quittant la montagne,
Les buveurs d'eau gaîment vont finir leur campagne;
Gracieux tour à tour et sévère Bastan[1],
Asile de la paix, romantique Campan;
Barége au rude accès qui, proche des nuages
Es tristement assis sur le seuil des orages;
Toi surtout Saint-Sauveur, délicieux séjour,
Lieu gravé dans mon cœur par la main de l'amour,
Toi qu'à tes verts bosquets, à ta grâce sauvage
On prendroit pour un frais et rustique ermitage.
Comme ton site abonde en contrastes heureux!
Que j'aime le bruit sourd de ton Gave écumeux,
Tes toits brillans d'ardoise, et leur ligne étendue
Adossée aux rochers, ou dans l'air suspendue,
Mille aspects que l'on perd et retrouve aussitôt,
La promenade angloise et le jardin Gontaut.
Aux merveilles sans nombre autour de toi semées,
Je me crois transporté dans le pays des Fées.

[1] Vallée de Barége, autrement dite de Bastan, du nom du Gave impétueux qui la traverse.

De magiques tableaux m'offrent de tout côté,
Charmant vallon de Luz [1], ton triangle enchanté.
Bergons [2], de tes hauteurs mon œil surpris embrasse
Le cercle entier des pics dispersés dans l'espace.
Route de Gavarnie, en sublimes horreurs
Tu marques tous les pas des hardis voyageurs
Jusqu'au pied du rempart où Marborée étale
Le rocher pourfendu par l'âpre Durandale [3].

Ainsi chantoit ma Muse, ainsi dans ces doux sons
S'exhaloit ma tristesse ; et des superbes monts
Déjà les blancs sommets élancés vers la nue,
Dans un lointain obscur se perdoient à ma vue.

(*s*) Page 166.

En 1824, des fouilles faites près de la ville de Martres amenèrent une découverte importante. En creusant à quatre pieds du sol, on trouva dans un étroit espace une mine féconde de trésors enfouis là depuis un temps immémorial. C'étoient soixante bustes d'empereurs et d'impératrices en marbre

[1] Le délicieux vallon de Luz a la forme d'un triangle dont les angles se perdent dans les vallées de Pierrefitte, de Barége et de Gavarnie.

[2] Le mont Bergons, l'un des plus magnifiques belvédères des Pyrénées.

[3] La brèche de Roland.

d'Italie, une statue de Jupiter Sérapis, une tête de Vénus en marbre grec d'une admirable beauté, plusieurs fragmens de bas-reliefs représentant les travaux d'Hercule, et un grand nombre de chapiteaux corinthiens, de frises et d'ornemens d'architecture. Ces précieux restes d'antiquité sont conservés dans le cloître élégant des Augustins, attenant au musée de Toulouse.

(*t*) Page 280.

Genève est peut-être une des villes où l'on voit le plus de ces améliorations, de ces embellissemens que la prospérité publique a introduits partout en Europe depuis une trentaine d'années. Je me bornerai à en donner un simple aperçu. Les sombres arcades qui rétrécissoient ses rues ont disparu; le Rhône autrefois captif dans ses murs y coule maintenant en liberté entre deux beaux et larges quais communiquant ensemble par un magnifique pont suspendu; les étrangers que chaque été y ramène en foule sont logés et nourris splendidement dans de nouveaux hôtels construits sur les bords du fleuve. Le tour intérieur des fortifications a été converti en une promenade délicieuse; le bastion bourgeois s'est enrichi d'un jardin botanique.

Heureuse cité que Genève, si elle avoit su se garantir de l'épidémie révolutionnaire qui ravage l'Europe, de compagnie avec le choléra, son digne auxiliaire !

(*t* bis) PAGE 312.

La réflexion très-juste par laquelle je terminois mon article sur Ferney n'étoit pas un engagement de ne plus retourner dans ce lieu célèbre. Me trouvant à Genève en 1845, j'ai voulu le revoir. Je savois que la terre étoit en vente depuis la mort du dernier propriétaire, M. de Budé, et qu'aucun de ses nombreux héritiers ne seroit en état de la racheter. En effet, moins de deux ans après, Ferney étoit devenu la propriété d'une marchande de châles de Paris, retirée du commerce. Madame Griolet, c'est le nom de cette dame, ne partage point le culte traditionnel des étrangers pour la mémoire du patriarche de Ferney. A peine maîtresse du château, elle l'a bouleversé intérieurement de fond en comble, faisant disparoître, sans respect ni pitié, tous les souvenirs de l'ancien et illustre propriétaire. Peut-être (ce qui lui serviroit d'excuse) cette profanation fut-elle moins de sa part un sacrilége qu'un simple péché d'ignorance. Quoi qu'il en soit, on

peut dire aujourd'hui que le château de Ferney n'existe plus. Les embellissemens qu'il a plu à madame Griolet d'y faire pour son compte particulier équivalent, aux yeux des amateurs, à une démolition complète. La famille de Budé vouloit, dit-on, que le mobilier usé et les divers objets qui garnissoient l'appartement de Voltaire fussent compris dans le marché de vente; mais le prix très-considérable qu'elle en demandoit, prix tout entier de convention, uniquement basé sur le sentiment et sur l'admiration, ne pouvoit cadrer avec les calculs arithmétiques de madame Griolet. La famille de Budé a donc gardé le mobilier. Elle auroit dû, ce semble, ne pas l'exposer à l'affront d'un refus. On assure que la terre de Ferney ne tardera pas à être revendue.

L'appartement de Voltaire visité pendant plus de soixante ans par les voyageurs de tous les pays du monde, ayant été entièrement détruit, comme on vient de le voir, il pourra ne pas être sans quelque intérêt d'en trouver ici la description exacte que j'ai prise moi-même sur les lieux en 1845.

Cet appartement, au rez-de-chaussée, se composoit de trois pièces communiquant ensemble : le salon par où l'on entroit, la chambre à coucher, puis la bibliothèque.

Le salon, de forme carrée, de grandeur et de hauteur médiocres, avoit deux fenêtres, et au

milieu une porte vitrée ouvrant sur le parc. Il étoit tendu en velours cramoisi marqueté de noir, échauffé par un poële historié et doré, vis-à-vis duquel figuroit une glace. Les lambris, les portes et les fenêtres étoient peints en couleur vert pâle. Douze fauteuils de tapisserie composoient l'ameublement. Cette pièce étoit ornée de plusieurs tableaux, savoir : Diane et Endymion; la Toilette de l'Amour, copie d'après l'Albane; une Flore; Vénus et l'Amour; deux gracieux tableaux représentant des nymphes; l'apothéose de Voltaire, composition bizarre et fort médiocre, exécutée, dit-on, sous sa direction par un nommé Duplessis.

La chambre à coucher, moins grande que le salon, n'étoit éclairée que par une fenêtre. Dans le fond se trouvoit le lit de Voltaire, sans alcove, avec une encoignure à chaque coin. Il ne reste plus des rideaux en damas vert à palmes d'or, qu'un court lambeau suspendu au baldaquin, que son élévation a préservé des mains avides des visiteurs. Un fauteuil de velours vert qui n'avoit pas la même défense a été entièrement dépecé. Aux deux côtés du lit on voyoit les portraits suivans : l'impératrice de Russie, Catherine II, ouvrage en tapisserie fait de ses propres mains et donné par elle en présent à Voltaire, le grand Frédéric, roi de Prusse, Le Kain peint au pastel, la célèbre Émilie, madame du Châtelet, madame Denis, Voltaire dans sa jeunesse, sa

blanchisseuse et un petit ramonneur qu'il affectionnoit, deux charmantes figures au pastel.

A droite et à gauche de la fenêtre étoient beaucoup de portraits encadrés de personnages célèbres, la plupart gravés par Fiquet; Racine, Corneille, l'abbé Delille, Milton, Marmontel, Diderot, Newton, Clément XIV, Franklin, Washington, Helvétius, le duc de Choiseul, d'Alembert, Mairant, Leibnitz, enfin une gravure qui rappelle un des titres de gloire de Voltaire, la famille Calas.

En face de la cheminée, existoit un tombeau pyramidal sur lequel on lisoit ces mots en lettres d'or :

Mes mânes sont consolés, puisque mon cœur est au milieu de vous.

Et au-dessous :

Son esprit est partout, et son cœur est ici.

Malgré l'inscription, ce tombeau n'étoit qu'un cénotaphe.

Les dépouilles mortelles de Voltaire furent inhumées, comme chacun sait, dans l'abbaye de Cellières, par les soins de son neveu Mignot, qui en étoit abbé commendataire. Elles y demeurèrent jusqu'en 1791, époque à laquelle il plut à l'Assemblée constituante de les en retirer, pour leur infliger en grande pompe les honneurs du futur Panthéon, honneurs qu'elles devoient partager deux ans plus tard avec les restes hideux du sanguinaire Marat, *l'ami*

du peuple : car c'est ainsi que ce monstre s'intituloit chaque jour dans ses feuilles incendiaires.

Les livres composant la bibliothèque de Voltaire furent achetés après sa mort par l'impératrice Catherine II, et transportés à Saint-Pétersbourg. J'ai vu en 1804 la pièce qui les contenoit, dont on avoit fait une serre. En 1845 on ne la montroit plus aux étrangers.

Dans cette seconde visite que je fis au château de Ferney, à une si grande distance de la première, une foule de réflexions nées des nombreuses vicissitudes qui s'étoient succédé pendant cette longue période de temps se présentèrent à mon esprit. Lorsque je vins dans l'été de 1805 à Genève, vingt-six ans à peine avoient passé sur la tombe de Voltaire. Sa mémoire étoit encore, pour ainsi dire, vivante; toutes les bouches redisoient son nom. Si la funeste influence qu'avoient exercée ses opinions anti-religieuses et philosophiques commençoit à s'affoiblir, sa renommée étoit restée entière. On le regardoit toujours comme le premier écrivain de son siècle, comme l'oracle suprême du goût.

Les choses sont bien changées; une révolution aussi s'est introduite dans les lettres; car est-il rien, depuis soixante ans, qui n'ait éprouvé le choc des révolutions! Voltaire, ce roi de la pensée, est détrôné. Le favori des souverains, des grands, l'idole du peuple, l'arbitre des réputations littéraires, le

redoutable dispensateur du ridicule, Voltaire (et c'eût été pour lui le coup de la mort), n'est plus à la mode aujourd'hui. De l'admiration fanatique, exclusive qui lui fut si longtemps prodiguée, on a passé, par un excès contraire, à l'indifférence, presque au dédain : triste erreur de l'esprit humain qui ne sait jamais s'arrêter dans de justes bornes!

Entendez les chefs de l'école moderne; ils vous diront que Voltaire est un écrivain léger, timide, esclave des règles de l'art et des formes étroites du goût; qu'il n'a pas eu de grandes conceptions; en un mot qu'il manque de génie.

A ces messieurs étoit réservée la mission d'émanciper l'intelligence de l'homme, d'élever et d'agrandir la langue des Bossuet et des Fénelon; et, il faut leur rendre justice, ils l'ont si bien remplie, cette mission, qu'il est permis de croire qu'un jour, qui n'est peut-être pas loin, notre langue classique, fixée et consacrée par tant de chefs-d'œuvre, ne sera plus que comme une langue morte, difficile à comprendre sans l'aide d'un dictionnaire.

Ainsi le romantisme en littérature, le libéralisme en politique, tout ce qu'on nomme si improprement le progrès n'est qu'une marche rétrograde qui nous ramène fatalement à l'enfance de l'art et de la société; non à cette première enfance, pleine de vie et d'avenir, mais à l'enfance moribonde, dernier degré de la vieillesse et de la caducité.

Voltaire vit avec douleur les premiers symptômes de la décadence des lettres. Il ne négligea rien pour en arrêter les progrès. Successeur immédiat des grands écrivains, l'honneur de la France, dont il avoit encore respiré l'air et sucé dès le berceau les doctrines, sa vie entière fut une longue lutte contre l'invasion de la barbarie ; il la combattit sans relâche, tantôt par des ouvrages, modèles d'élégance et de goût, tantôt par une critique vive, piquante, incisive, quelquefois aussi par des boutades pleines d'une verve colérique et indignée ; et voilà ce qu'on ne lui pardonne pas : *inde iræ labes*. Telle est la véritable cause de l'injuste rigueur avec laquelle l'école actuelle le traite aujourd'hui.

Sans doute, cet esprit universel, en voulant embrasser toutes les branches des connoissances humaines, en aspirant à tous les genres de triomphe, a trop présumé de ses forces ; il a échoué dans plusieurs parties de sa vaste entreprise, parce qu'il avoit tenté l'impossible ; mais il lui reste des titres de gloire nombreux, incontestables, et on doit le regarder comme l'un des hommes les plus étonnans qui aient jamais existé.

Sa *Henriade*, quoiqu'elle ait été l'objet de critiques sévères, n'en est pas moins, sous le rapport du style, un des plus beaux monumens de notre langue. Si la grande machine épique s'y montre foible et languissante, s'il résulte de là un peu de

langueur dans l'ensemble, c'est moins la faute de l'auteur que l'insuffisance des ressources de l'art.

Le législateur du Parnasse, Boileau, a dit :

> La poésie épique,
> Dans le vaste récit d'une longue action,
> Se soutient par la fable et vit de fiction.

Or, la fable est un ressort usé. On en peut dire autant des fictions modernes.

L'Arioste, doué d'une folle et charmante imagination, chante, en se jouant de son lecteur et de lui-même, les dames, les paladins, les combats, l'amour et la galanterie. Il y joint pour cortége les magiciens et les fées ; et il a fait de tout cela un poëme enchanteur.

Le Tasse, esprit grave et mélancolique, prend pour sujet de sa noble épopée la guerre sainte ; il jette au milieu de cette seconde Iliade des scènes magiques et d'admirables épisodes. La beauté de l'exécution répond à la grandeur du plan.

Le puissant génie de Milton le transporte dans des sphères inconnues, interdites à l'homme. Dieu, les anges, l'Éden, Adam et Ève, Satan et ses suppôts infernaux, le ciel et la terre, tels sont les élémens confus de sa gigantesque composition. Il est sorti de ce chaos un poëme monstrueux et souvent sublime.

L'Arioste et le Tasse ont eu de nombreux imitateurs dont le nom est à peine connu maintenant.

L'audacieuse tentative de Milton ne pouvoit se renouveler.

Dépourvu de toutes ces ressources, Voltaire a eu recours à des êtres métaphysiques, agens privés de vie et d'intérêt, à des allégories, genre de fiction essentiellement froid. Il le savoit : aussi faisoit-il des efforts continuels pour déguiser la pauvreté du fond sous la richesse des formes poétiques.

Un jour un de ses amis vint le voir. Le trouvant dans son cabinet occupé à écrire, il vouloit se retirer : « Entrez, lui cria Voltaire, je travaillois à couvrir de diamans ce squelette, » et il lui montra un exemplaire de sa *Henriade*.

Si l'on considère Voltaire comme poëte dramatique, le grand Corneille dans son vol d'aigle, le prince des poëtes modernes, Racine, par l'admirable perfection de ses plans, de ses caractères et par la magie de son style, le laissent loin derrière eux dans la carrière du théâtre; mais il occupe, sans nulle contestation, et c'est un assez beau lot, la première place après les deux illustres maîtres de la scène. *Œdipe*, *Zaïre*, *Mérope*, *Tancrède*, cette dernière pièce malgré la foiblesse de ses vers en rimes croisées, sont au nombre de nos plus belles et de nos plus touchantes tragédies.

Nul ne l'égale dans la poésie légère, dans les compositions gracieuses, enjouées, piquantes et satiriques.

Son *Essai sur les mœurs et sur l'esprit des nations*, son *Siècle de Louis XIV*, son *Histoire de Charles XII*, lui assignent un rang éminent parmi nos historiens.

Sa *Correspondance*, recueil immense de faits, d'anecdotes, de curieux détails de tout genre, est une magnifique revue des hommes et des choses pendant une période de près de trois quarts de siècle.

Je ne pousserai pas plus loin cette rapide énumération des titres qui assurent à Voltaire l'immortalité.

Il est d'autres ouvrages de lui malheureusement trop célèbres, dans lesquels ne brillent pas moins l'esprit et le talent, mais qui sont un outrage à la religion et aux mœurs. Je les laisserai dans l'ombre d'où ils n'auroient jamais dû sortir.

On ne peut nier que Voltaire, en attaquant avec une déplorable persévérance les dogmes sacrés du christianisme, en répandant à profusion, surtout dans sa vieillesse, les écrits philosophiques et licencieux, n'ait contribué puissamment à pervertir la morale publique, à ébranler toutes les croyances, et qu'il n'ait ainsi concouru d'une manière active au grand renversement qui a marqué la fin du XVIIIe siècle; mais étoit-ce bien chez lui un but fixe, un plan arrêté? Je ne le pense pas, et c'est à mes yeux sa seule excuse.

En 1844, l'Académie proposa pour sujet de son prix annuel d'éloquence un discours sur Voltaire.

Elle couronna la brillante composition de M. Harel. Cet écrivain se fait un système, il suit une idée dominante dont tout son ouvrage n'est que le développement, idée qu'il résume ainsi dès la première page : *Sa plume* (de Voltaire) *fut une arme, sa vie fut un combat, ses écrits furent des actions.*

Si on adoptoit cette assertion pour le moins hasardée, il faudroit en conclure que Voltaire travailla toute sa vie à faire une révolution ; en un mot, que Voltaire fut un conspirateur. Malgré la faveur insigne attachée aujourd'hui à ce titre, je le repousse pour lui. Il faut, ce me semble, bien mal connoître l'esprit léger, le caractère mobile, surtout les penchans et les liaisons aristocratiques de cet illustre écrivain, pour lui faire gratuitement une pareille injure.

Quelqu'un demandoit devant moi à Fontanes, le dernier auteur classique de ce siècle, si Voltaire auroit donné dans la révolution? *il avoit trop de goût,* répondit le spirituel accadémicien. En tout cas s'il eût assez vécu pour voir l'œuvre dont on veut le faire l'auteur, on peut affirmer qu'il l'eût bientôt hautement désavouée. Celui qui combattit toute sa vie l'intolérance et la persécution, auroit eu horreur de la première goutte de sang versée; il eût fui la terre de France dès l'explosion de la tempête révolutionnaire, si lui-même ne fût pas tombé tout d'abord victime des fureurs populaires.

Pense-t-on de bonne foi que cet esprit supérieur se fût accommodé du régime d'égalité sous lequel nous vivons aujourd'hui ? L'égalité devant la loi, oui assurément celle-là est possible, elle est juste, elle est nécessaire ; mais en conscience partout ailleurs, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral, l'égalité existe-t-elle ? peut-elle jamais exister ?

Ah ! je n'en doute pas, si le brillant panégyriste du grand siècle étoit condamné à écrire l'histoire du tems présent, il sentiroit bientôt son cœur défaillir, et laissant tomber la plume de sa main, il se demanderoit avec anxiété par quel enchaînement de circonstances fatales la noble France a-t-elle pu descendre assez bas les degrés de l'échelle sociale, pour arriver à une époque de pareilles saturnales ?

Avril 1848.

N. B. Depuis la date néfaste de ces dernières lignes, l'ordre public a remporté deux victoires signalées sur le parti de l'anarchie. Puisse l'autorité prévenir désormais par de sages mesures le retour des luttes sanglantes de la politique ! puisse la Providence, après tant de fluctuations et d'orages, donner enfin à la France un ordre de choses stable et prospère !

1849.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA ET CORRECTIONS.

Page 6, ligne 13, de leurs *mains*, lisez de leurs propres mains.

Page 11, ligne 21, *et* l'impression, lisez l'impression.

Page 12, ligne 11, il y a *peu*, lisez il y a peu d'années.

Page 17, ligne 17, *barbares* conquérans, lisez féroces conquérans.

Page 55, ligne 7, et *formé*, lisez et former.

Page 68, ligne 2 de la note, dont il *étoit*, lisez dont il est.

Page 165, ligne 14, *sont assez*, lisez en général.

Même page, ligne 17, *annoncent l'importance*, lisez sont dignes.

Page 181, ligne 23, de *la* faire, lisez de les faire.

Même page, ligne 24, comme *celle*, lisez comme celles.

Page 189, ligne 3, après ces mots : l'agrément du coup d'œil, ajoutez : c'étoit le lendemain de Pâques.

Page 203, ligne 19, premier *dessein*, lisez premier but.

Page 228, ligne 11, nous *reconnûmes* les lieux, lisez nous passâmes par les lieux.

Page 231, ligne 16, ce mystérieux *infortuné*, lisez ce mystérieux personnage.

Page 267, ligne 1re, *Ahenobarbus*, lisez Ænobarbus.

Page 269, ligne 4, *les vignes*, lisez les vins.

Page 278, ligne 6, non *pas* pour, lisez non pour.

Page 335, ligne 20, *et* prit, lisez il prit.

Page 355, ligne 7, cette *mésaventure*, lisez cette circonstance.

APPENDICE.

Page 396, vers 7 des adieux aux Pyrénées, après le mot chaos, mettez en note : les *chaos* de Notre-Dame d'Héaz

et de Gavarnie : on appelle ainsi des montagnes éboulées.

Page 402, ligne 18, par *les* voyageurs, lisez par des voyageurs.

Page 403, ligne 17, *à chaque coin*, lisez à chaque angle.

Même page, ligne 27, *la célèbre Émilie*, *madame du Châtelet*, lisez la célèbre Émilie (madame du Châtelet).

Page 407, lignes 3 à 6, *successeur immédiat des grands écrivains, honneur de la France, dont il avoit encore respiré l'air et sucé dès le berceau la doctrine*, lisez successeur direct des grands écrivains, l'honneur de la France, ayant encore respiré le même air qu'eux et sucé dès le berceau leurs doctrines.

Page 408, ligne 13, et il *a* fait, lisez et il fait.

Même page, ligne 24, les élémens *confus*, lisez les élémens bizarres.

Page 409, ligne 7, *du* fond, lisez de son fond.

Page 411, ligne 27, ne fût *pas*, lisez ne fût.

Page 412, ligne 24 et dernière, *un ordre de choses*, lisez un gouvernement.

